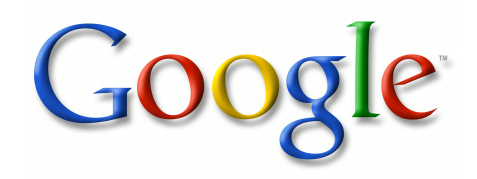
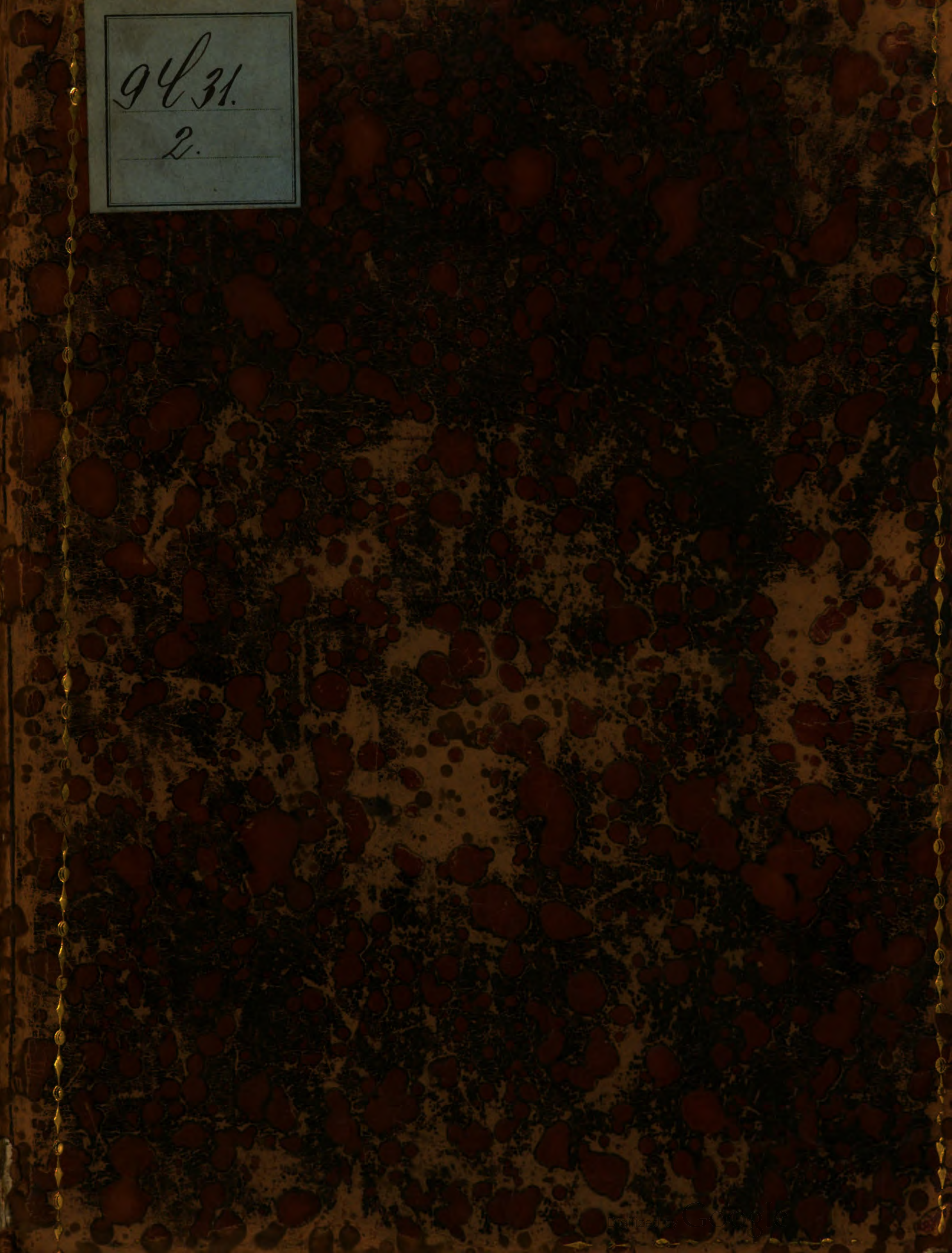



94 31.
2.



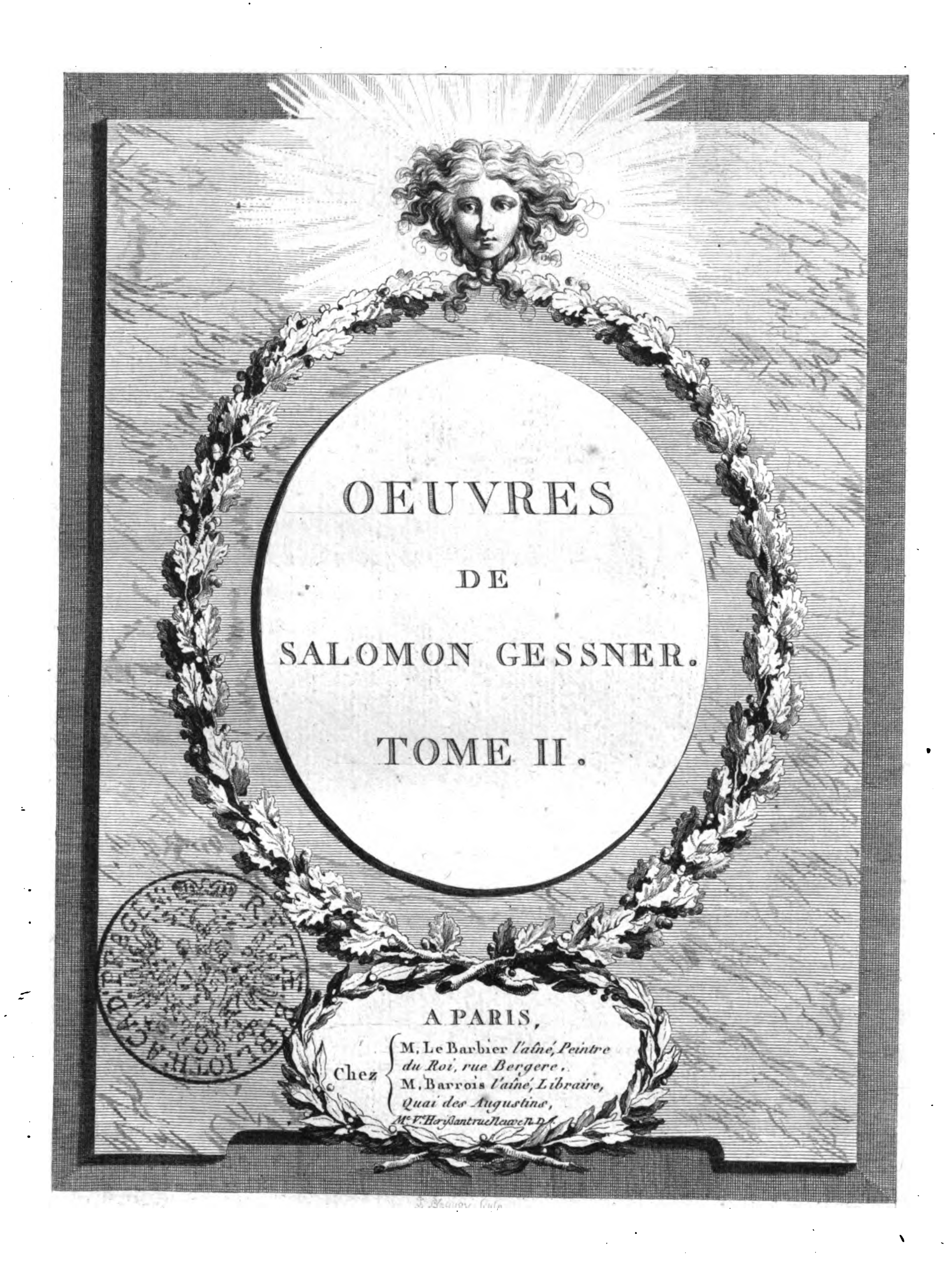


ŒUVRES
DE
SALOMON GESSNER.

TOME SECOND.



Le Barbier l'aîné Inv. 1786 Ingouf Junior Sculp.


OEUVRES
DE
SALOMON GESSNER.
TOME II.
A PARIS,
Chez
M. Le Barbier l'aîné, Peintre
du Roi, rue Bergere.
M. Barrois l'aîné, Libraire,
Quai des Augustins,
Me. Ve. Herissant rue Neuve N. D.

NOUVELLES IDYLLES.



Le vois-tu ? c'est Alexis, c'est lui-même

Dessiné par le Barbier Peintre du Roi

Gravé par De Longueil Graveur du Roi



DAPHNÉ ET CHLOÉ.

DAPHNÉ. DÉJA la lune s'éleve derriere ces montagnes obſcures ; déja ſa douce lumiere brille à travers les arbres qui en couronnent la cime. Quel charme on reſpire en ce lieu ! Chloé, arrêtons-nous encore quelques momens. Mon frere aura ſoin de ramener les troupeaux au bercail.

CHLOÉ. Ce beau lieu m'enchante ; la fraîcheur du ſoir eſt délicieuſe : arrêtons-nous encore quelques moments.

DAPHNÉ. Vois-tu, Chloé, près de cette roche, le jardin du jeune Alexis ? Allons regarder par-deſſus la haie de roſes qui l'entoure. C'eſt le plus beau jardin de toute la contrée. Il n'en eſt point dont l'aſpect ſoit ſi riant. Il n'en eſt point de ſi bien cultivé.

CHLOÉ. Allons, Daphné.

DAPHNÉ. Aucun berger n'entend auſſi-bien qu'Alexis la culture des plantes. N'eſt-ce pas, Chloé ?

CHLOÉ. Non, aucun.

DAPHNÉ. Comme tout eſt frais, comme tout fleurit ici, ce qui rampe à terre & ce qui s'éleve le long de ces appuis. Là jaillit une ſource pure, elle ſe précipite du haut du rocher, & murmure à travers les ombrages du jardin. Regarde ſur la pointe de ce rocher au-deſſus de la caſcade ; c'eſt là qu'il a conſtruit un petit berceau de chevre-feuil. Que du ſein de cet aſyle, on doit bien découvrir le ſpectacle raviſſant de ces vaſtes campagnes !

CHLOÉ. Daphné, tu loues avec tranſport. Oui, tout ce que nous voyons eſt charmant. Le jardin du jeune Alexis eſt plus beau que tous les jardins de ces cantons. Ses fleurs ſont les plus belles. Il n'eſt point de fontaine dont le murmure ſoit ſi doux, dont l'eau ſoit plus fraîche.

DAPHNÉ. Mais tu ſouris, Chloé.

CHLOÉ. Non, Daphné, non ! Contemple cette roſe que je cueille ; le parfum que tu reſpires n'eſt-il pas plus doux que celui de toutes les roſes enſemble ? Serait-il plus ſuave, ſi l'amour même en eût pris ſoin ?

DAPHNÉ. Chloé !

CHLOÉ. Eh bien ! à quoi ſert d'étouffer le ſoupir qui fait palpiter ton ſein ?

DAPHNÉ. Viens, méchante, retirons-nous.

CHLOÉ. Si promptement ? Non, ce lieu me plaît, j'y ſuis bien... Mais, écoute. J'entends du bruit, là ſous l'ombre

épaiſſe de ces lilas, nous ne ſerons point apperçues. Le vois-tu ? C'eſt Alexis, c'eſt lui-même. Dis-moi doucement à l'oreille : n'eſt-il pas plus beau que tous les bergers de ces contrées ?

DAPHNÉ. Ah ! laiſſe-moi.

CHLOÉ. Non, je ne te laiſſe point aller. Il rêve, il ſoupire. Sûrement quelque bergere s'eſt emparée de ſon cœur. Ma chere enfant, ta main tremble dans la mienne. Ne crains rien, il n'y a point ici de loup.

Les jeunes bergeres ſe tenaient cachées ſous l'ombre épaiſſe des lilas, lorſqu'Alexis, ſans ſavoir qu'on l'écoutait, éleva ſa voix mélodieuſe, & chanta ainſi :

O toi, lune pâle & tranquille, ſois témoin de mes ſoupirs, & vous, bocages paiſibles, combien de fois n'avez-vous pas ſoupiré après moi le nom de Daphné ! Tendres fleurs qui répandez vos parfums autour de moi, la roſée du ſoir brille ſur vos feuilles, & mes joues ſont humides des larmes de l'amour. Ah ! ſi j'oſais . . . . que ne puis-je lui dire : Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Je la trouvai l'autre jour à la fontaine. Elle venait de remplir d'eau une cruche peſante. Laiſſe-moi porter ce fardeau trop lourd pour ton bras, lui dis-je d'une voix mal aſſurée. Que tu es bon, reprit-elle ; & tout tremblant, je pris la cruche peſante. Timide, étouffant à peine mes ſoupirs, je marchai à côté d'elle, les yeux baiſſés, ſans oſer lui dire : Daphné, je t'aime plus que l'abeille n'aime le printemps.

Faible Narciſſe, comme tu penches triſtement la tête à

mes côtés. Le matin t'a vu encore dans toute ta fraîcheur. Te voilà flétri. C'eſt ainſi que je verrai flétrir ma jeuneſſe, ſi Daphné dédaigne mon amour. Alors, fleurs charmantes, qui faiſiez mes délices, l'objet de mes ſoins les plus chers, privées de culture vous vous fanerez ; car la joie ſera pour jamais bannie de mon cœur. Etouffées par l'ivraie, la ronce & l'épine vous couvriront de leur ombrage funeſte. Et vous qui portiez des fruits ſi doux, arbriſſeaux plantés de mes mains, dépouillés de toute votre parure, vos tiges deſſéchées s'éleveront triſtement ſur ce lieu ſauvage ; & j'y paſſerai le reſte de mes jours dans les ſoupirs & dans les larmes.

Puiſſe, quand mes cendres repoſeront ici, puiſſe un berger plus aimable, plus heureux !... Non, images du déſeſpoir, pourquoi venez-vous tourmenter mon ame ! Je vois luire encore quelques rayons d'eſpérance. Daphné ne ſourit-elle pas d'un air ſenſible, lorſqu'à pas lents je paſſe devant elle ? Aſſis l'autre jour ſur le penchant de la colline, je jouais de mon chalumeau, tandis qu'elle traverſait la prairie voiſine. Elle ſuſpendit ſes pas. A peine l'eus-je apperçue que, mes levres palpitantes, mes doigts errants incertains ſur le chalumeau, je ne formai plus que des ſons confus. Cependant Daphné s'arrêta pour m'entendre.

O ſi, ſon époux un jour, je la conduis ſous vos ombrages, alors, aimables fleurs, rehauſſez l'éclat de vos couleurs, prodiguez-lui tous vos parfums ; alors, jeunes arbriſſeaux,

inclinez

inclinez vers elle vos branches touffues, offrez-lui vos fruits les plus doux.

Ainſi chanta Alexis. Daphné ſoupira & ſentit ſa main trembler dans la main de ſon amie. Mais Chloé appellant le jeune berger : Alexis, dit-elle, Daphné t'aime. La voici ſous l'ombre des lilas. Viens, que tes baiſers recueillent les larmes de l'amour qui baignent ſes joues. D'un air timide, il accourut. Mais puis-je dire ſes tranſports, lorſque Daphné, confuſe & penchée ſur le ſein de Chloé, lui fit l'aveu de ſa tendreſſe ?





O mer, que ta surface brillante
soit toujours paisible!

Le Barbier l'aîné inv. Ph. Triere Sculp.

LA NAVIGATION.

IL fuit le vaiſſeau qui porte Daphné ſur des rives lointaines. Ah! que du moins Zéphyr ſeul & les Amours volent autour d'elle!

Vagues, bondiſſez légérement autour du vaiſſeau! Lorſque ſes tendres regards repoſent ſur vos jeux folâtres, Dieux! c'eſt alors qu'elle penſe à moi.

Que des boſquets qui bordent le rivage, les oiſeaux ne chantent que pour toi! Que les roſeaux & les buiſſons agités par les vents légers t'appellent ſous leur ombre!

O Mer, que ta ſurface brillante ſoit toujours paiſible! Jamais plus bel objet ne fut confié à tes flots. L'image du Soleil qui ſe peint ſur le cryſtal de tes ondes eſt moins pure que ſa beauté.

Vénus n'avait pas plus d'attraits, lorſque ſortant de la blanche écume des mers, elle monta ſur ſa conque argentée. A ſon aſpect, les Tritons enchantés oublierent leurs jeux bruyants, oublierent les Nymphes couronnées de joncs.

Ils ne virent plus les regards inquiets, ni le ſourire agaçant des Nymhes jalouſes; plongés dans la plus douce extaſe, leurs yeux ſuivirent encore l'aimable Déeſſe ſous les ombres du rivage.





le Barbier l'ainé del.

Gravé par Le Beau 1786

L'ŒILLET.

EN ſe promenant dans le jardin, Doris apperçut près de la charmille un œillet nuancé des plus vives couleurs; il venait d'éclôre. Elle s'en approcha, & d'un air ſouriant elle pencha ſon beau viſage vers la fleur. Tandis qu'elle ſavourait ſes doux parfums, l'œillet ſemblait baiſer ſes levres. A cette vue, je ſentis mes joues s'enflammer; je me diſais, que ne puis-je, ah! que ne puis-je toucher ainſi ſes levres vermeilles! Daphné ſe retira. Je m'approchai de la charmille. Cueillerai-je, le cueillerai-je, le bel œillet qu'ont touché ſes levres? Ses parfums me délecteraient plus que la roſée ne délecte les fleurs. Déja j'étendais une main empreſſée pour le cueillir, lorſque tout-à-coup je me dis à moi-même: Quoi? lui ravirai-je l'œillet qu'elle chérit? Non, Doris le placera ſur ſon ſein & ſes doux parfums s'éleveront vers ſon beau viſage, comme l'encens ſacré monte vers l'Olympe, lorſqu'on offre des vœux à la Déeſſe de la beauté.



Dis-moi mon bien-aimé, que veux tu faire ici de ce petit Autel?

Le Barbier. Inv. 1786. L. M. Halbou, Sculp.

CLIMENE ET DAMON.

CLIMENE. DIS-MOI, mon bien-aimé, que veux-tu faire ici de ce petit autel ? à quelle divinité doit-il être consacré ?

DAMON. Ignores-tu, ma bien-aimée, le charme qui m'attache aux bords de cette onde paisible ? Ne te souvient-il plus qu'aux jours de notre enfance c'était notre asyle favori ? Là, nous n'étions pas plus hauts que cette jeune ancholie ; là s'écoulaient rapidement nos heures, lorsque nous les passions ensemble, occupés aux doux jeux de l'innocence. Voilà, Climene, pourquoi j'éleve ici ce petit autel. J'en dois l'hommage au Dieu de la tendresse ; car ses feux, ô souvenir qui m'enchante ! ses feux s'allumerent dès-lors au fond de nos cœurs.

CLIMENE. Ce souvenir, Damon, m'est-il moins doux qu'à toi ? Ecoute, autour de cet autel je planterai des myrthes & des rosiers. Si Pan les protege, leurs rameaux s'éleveront bientôt au-dessus de l'autel, & formeront un petit temple de verdure où nous viendrons adorer l'innocence & l'amour.

DAMON. Vois-tu ces buissons ? Ils s'élevent encore en ceintre, quoiqu'incultes maintenant ; c'était notre demeure.

Nous en avions élevé la voûte auſſi haut que nous pouvions atteindre ; cependant un chevreau de ſes cornes en eut briſé le faîte, tant il était élevé. Des branches d'oſier en formaient les murs, un petit grillage de roſeaux fermait l'entrée de notre habitation. Qu'elles étaient délicieuſes toutes les heures que nous paſſions enſemble dans cette aimable retraite !

CLIMENE. N'avais-je pas planté devant cette maiſon un petit jardin ? Ne l'avions-nous pas entouré d'une haie de joncs ? Une brebis l'eût broutée dans un inſtant, tant elle était grande.

DAMON. Sans enfants, eſt-il de bon ménage ? La faveur des Dieux jamais n'y repoſe. Pour l'attirer ſur nous, tu trouvas heureuſement une petite image mutilée de l'amour. En bonne mere, tu lui prodiguais tes ſoins & tes careſſes ; une coquille de noix était ſon lit. Là bercé par tes chants, il repoſait ſur des feuilles de roſe.

CLIMENE. Oui, Damon. Et ce Dieu récompenſera les ſoins ingénus de notre enfance.

DAMON. Un jour j'avais fait une petite cage de jonc. J'y renfermai une cigale, & t'en fis préſent. Tu voulus la tirer de ſa cage pour badiner avec elle ; mais tandis que tu la tenais, en s'efforçant de s'échapper, elle laiſſa une de ſes petites jambes entre tes doigts. Tremblante de douleur, la cigale

cigale resta collée sur la tige d'une fleur. Regarde, disais-tu, ah! regarde le pauvre petit oiseau, comme il frissonne! Tu souffres, & c'est moi qui suis la cause de ton mal. Tes yeux étaient mouillés de larmes, & je jouissais de te voir si tendre & si compatissante.

CLIMENE. Ta bonté, Damon, me parut bien plus touchante, le jour que mon frere enleva de leur nid deux petites linottes. Donne-moi, lui dis-tu, les petits oiseaux. Mais il ne te les donna point. Je t'en donnerai cette houlette. Vois avec quel soin, avec quel art j'ai su l'orner, en faisant serpenter autour du bâton blanc cette écorce brune & ces rameaux verds. Le troc fut accepté : dès qu'il t'eut donné les petits oiseaux, tu les mis dans ta pannetiere ; & montant sur l'arbre, tu les posas doucement dans leur nid. Des larmes de joie baignerent alors mes joues ; si je ne t'avais point encore aimé, je t'aurais aimé de ce moment.

DAMON. Ainsi s'écoulerent délicieusement les jours de notre enfance, lorsque, dans nos jeux, tu étais ma femme, & moi ton époux.

CLIMENE. Crois qu'au déclin de mes jours le souvenir m'en sera cher encore.

DAMON. Qu'ils seront heureux tous les instants de notre vie, si, au retour de la nouvelle lune, ainsi l'a promis ta mere, Hymen réalise ce qui jusqu'ici ne fut qu'un jeu d'enfant.

CLIMENE. Si les Dieux favorables daignent bénir nos deſtinées, jamais mon ami, non jamais époux n'auront été plus heureux que nous.





Il les pressa tous trois dans ses bras,
ils ne parlaient pas, ils jouissaient.

Le Barbier l'aîné, Inv. 1786. G. R. Le Villain, Sculp.

LA MATINÉE
D'AUTOMNE.

DÉJA les premiers rayons de l'aube matinale dorant la cime des montagnes, annonçaient le plus beau jour d'automne, quand Milon se mit à sa fenêtre. Déja le soleil brillait à travers les pampres dont la verdure mêlée de jaune & de pourpre formait au-dessus de la fenêtre un berceau de feuillage, qu'agitait doucement le soufle léger des vents du matin. Le ciel était serein, une mer de brouillards couvrait la vallée; semblables à des îles, les collines les plus hautes, avec leurs cabanes fumantes & la parure bigarrée de l'automne, s'élevaient du sein de cette mer à la clarté du soleil. Les arbres chargés de fruits mûrs, offraient à l'œil le mêlange piquant de mille nuances, de jaune & de pourpre, avec quelques restes de verdure. Milon, dans un doux ravissement, laissait errer ses regards sur cette vaste contrée. Tantôt au loin, tantôt plus près, il entendait le bêlement joyeux des brebis, les flûtes des bergers & le gazouillement des oiseaux qui, tour-à-tour, se poursuivaient dans le vague des airs, ou se perdaient dans le brouillard de la vallée. Plongé dans une rêverie profonde,

il reſta long-temps immobile. Mais ſoudain tranſporté d'un ſaint enthouſiaſme, il prit la lyre qui était ſuſpendue au mur, & chanta ainſi :

« Puiſſé-je, ô Dieux ! puiſſé-je exprimer mes tranſports & ma reconnaiſſance par des chants dignes de vous ! La nature épanouie brille dans toute ſa beauté. Ses richeſſes ſe répandent avec profuſion. Par-tout regnent la joie & la gaieté. Le bonheur de l'année ſourit dans nos vignes & dans nos vergers. Qu'elle eſt belle, toute cette contrée ! Qu'elle eſt belle dans la parure bigarrée de l'automne !

Heureux celui ~~dont le cœur pur n'eſt rongé~~ d'aucun remords, qui ſatisfait de ſa fortune, goûte ſouvent le bonheur de faire du bien. La ſérénité du matin le réveille & l'invite à la joie. Ses jours ſont pleins de charmes, & la nuit vient le ſurprendre au ſein du plus paiſible ſommeil. Son ame eſt toujours ouverte aux impreſſions du plaiſir. La beauté variée des ſaiſons l'enchante, & lui ſeul jouit de tous les tréſors de la nature.

Mais doublement heureux eſt celui qui partage ſon bonheur avec une compagne que formerent les graces & la vertu ; avec une compagne telle que toi, ma chere Daphné. Depuis qu'hymen unit nos deſtinées, elles ſont comme les accords de deux flûtes, dont les accents purs

& doux répetent le même air ; quiconque l'entend, eſt pénétré de joie. Mes yeux décelerent-ils jamais un deſir que tu ne l'aies rempli ? Ai-je jamais goûté quelque bonheur que le tien ne l'ait augmenté ? Jamais un chagrin m'a-t-il pourſuivi juſques dans tes bras que tu ne l'aies diſſipé, comme le ſoleil au printemps diſſipe les brouillards. Oui, le jour que je te conduiſis, mon épouſe, dans ma cabane, j'ai vu tous les charmes de la vie voler à ta ſuite & ſe joindre à nos Pénates, pour ne plus nous quitter. L'ordre domeſtique, la propreté, le courage & la joie préſident à tous nos travaux, & les Dieux ſe plaiſent à bénir ton ouvrage.

Depuis que tu es l'ame de ma vie, depuis que tu l'es, ô Daphné, tout ce qui m'entoure s'embellit à mes yeux, la bénédiction s'eſt repoſée ſur ma cabane, elle ſe répand ſur mes troupeaux, ſur mes plantes & ſur mes récoltes. Le travail de chaque journée eſt une jouiſſance nouvelle, & quand je reviens fatigué ſous ce toit paiſible, quel charme de me ſentir ſoulagé par tes tendres empreſſemens ! Le printemps me ſemble plus riant, l'automne & l'été plus riches ; & quand l'hiver couvre notre habitation de ſes triſtes frimats, alors près de nos foyers, aſſis à tes côtés, je goûte au milieu des ſoins les plus touchans & des

entretiens les plus doux, je goûte le charme délicieux de la ſécurité domeſtique. Que les aquilons ſe déchaînent, que la chûte des neiges cache à mes yeux toute la contrée! renfermé près de toi, je ſens, ô ma Daphné, je ſens mieux encore que tu es tout pour moi. Vous mettez le comble à ma félicité, aimables enfans; parés de toutes les graces de votre mere, de quelles faveurs céleſtes ne m'offrez-vous pas l'eſpérance? Le premier mot que Daphné vous apprit à bégayer, ce fut pour me dire que vous m'aimiez; la ſanté, la gaieté ſourient dans tous vos traits, & la douce complaiſance regne déja dans vos jeux. Vous êtes les délices de notre jeuneſſe. Votre bonheur ſera l'appui de nos vieux jours. Quand, de retour des champs ou des pâturages, vous m'appellez dès l'entrée de la cabane par vos cris de joie; quand, ſuſpendus à mes genoux, vous recevez avec les tranſports de l'innocence mes préſens, les fruits que j'ai recueillis, ou les petits inſtruments que j'ai ſculptés en ſuivant les troupeaux le long du rivage: Dieux! combien me touche alors la douce ingénuité de vos plaiſirs! Dans mon raviſſement, ô ma Daphné, je vole dans tes bras ouverts: avec quelle grace charmante tu baiſes les larmes de joie qui coulent de mes yeux»!

Tandis qu'il chantait ainſi, Daphné entra, tenant ſur

chacun de ſes bras un enfant plus beau que l'amour. Le matin rafraîchi par la roſée eſt moins touchant que ne l'était Daphné, les joues couvertes de larmes de joie, ô mon ami! dit-elle en ſoupirant, que je ſuis heureuſe! combien tu nous aimes!

A ces mots, il les preſſa tous trois dans ſes bras. Ils ne parlaient pas, ils jouiſſaient. Ah! qui les eût vus dans cet inſtant, eût ſenti juſqu'au fond de l'ame, que la vertu ſeule eſt heureuſe!



LE

Pag. 25.



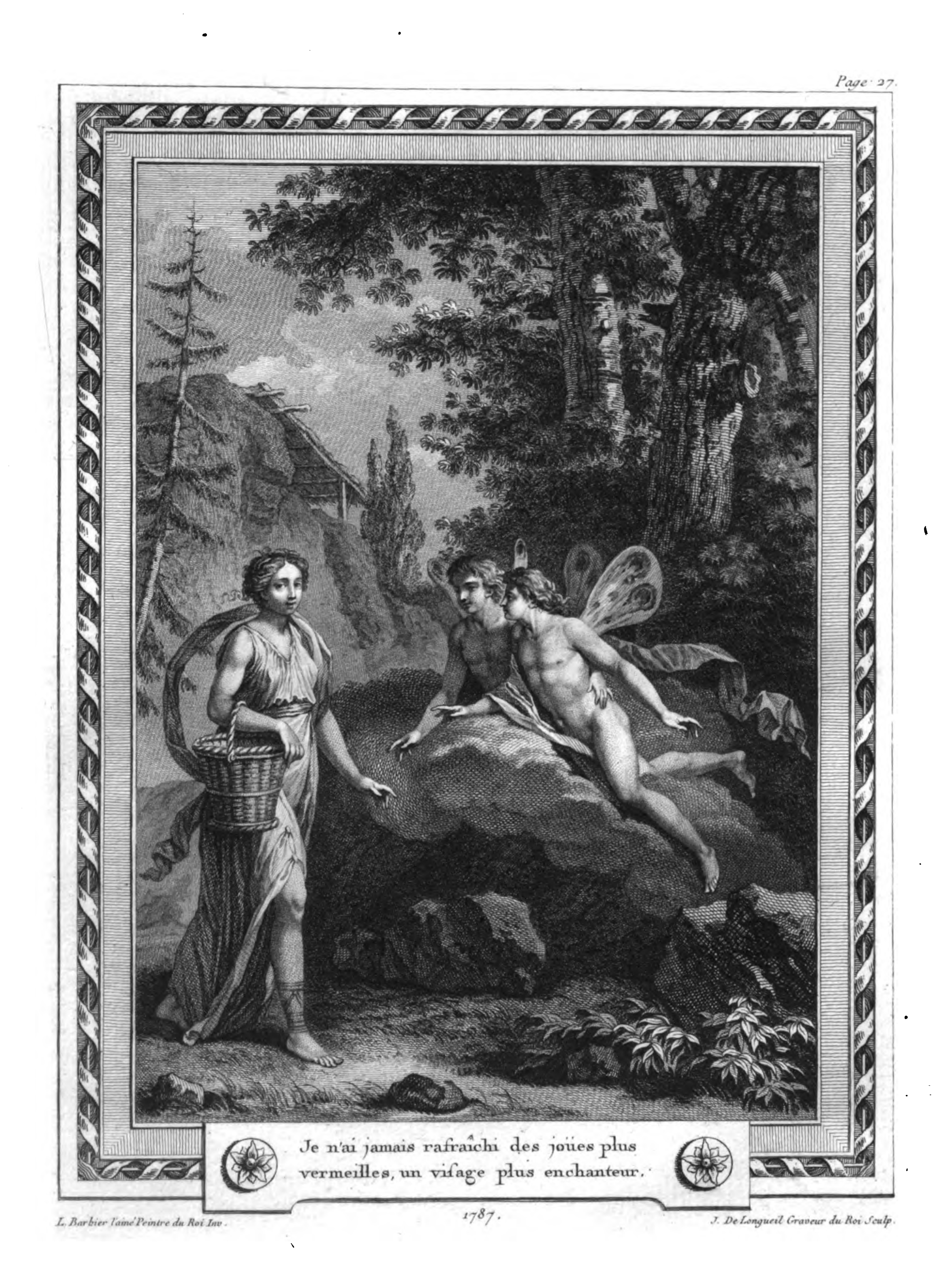
Ô Nymphes, permettez que l'eau de votre source
lave la blessure dont mon flanc est déchiré!

Le Barbier, l'aîné, Inv. — *1787.* — *L. M. Halbou, Sculp.*

LE VŒU.

PERMETTEZ, ô Nymphes, permettez que l'eau de votre ſource lave la bleſſure dont mon flanc eſt déchiré ! Faites, ô Nymphes, que cette eau me ſoit ſalutaire ! Ce n'eſt point le reſſentiment, ce n'eſt point l'inimitié qui a fait couler ce ſang. Le jeune fils d'Aminte, aſſailli par un loup, a fait retentir le bois de ſes cris ; & ſoudain, graces aux immortels, j'ai pu voler à ſon ſecours. Tandis que la bête cruelle ſe débattait encore ſous mes coups, d'une dent acérée elle m'a déchiré le flanc. O Nymphes, ne ſoyez point irritées, ſi le ſang qui coule de ma bleſſure trouble votre onde limpide. Demain, au point du jour, je viendrai ſur ce bord vous immoler un chevreau, blanc comme la neige qui vient de tomber.





Je n'ai jamais rafraîchi des joües plus vermeilles, un visage plus enchanteur.

L. Barbier l'ainé Peintre du Roi Inv. 1787. J. De Longueil Graveur du Roi Sculp.

LES ZÉPHYRS.

Premier Zéphyr. POURQUOI voltiger ainſi ſans deſſein parmi ces roſiers ? Viens, volons enſemble au fond de ce vallon. Ces ombrages cachent des Nymphes qui ſe baignent dans les eaux tranſparentes de l'étang.

Second Zéphyr. Je ne te ſuivrai point. Va folâtrer autour de tes Nymphes. Un ſoin plus touchant m'occupe ici. Je rafraîchis mes ailes dans la roſée qui baigne ces fleurs, & j'y recueille d'agréables parfums.

Premier Zéphyr. Eſt-il un ſoin plus doux que celui de ſe mêler aux jeux des Nymphes qui ne reſpirent que la gaieté ?

Second Zéphyr. Une jeune fille, belle comme la plus jeune des Graces, paſſera bientôt ſur ce ſentier. Au retour de chaque aurore, tenant ſous le bras une corbeille toute pleine, elle va ſur le ſommet de la colline, à cette cabane.... L'apperçois-tu ?... C'eſt celle dont le toit de mouſſe réfléchit les premiers rayons du jour. Là Melinde porte du ſoulagement à l'indigence. Une femme vertueuſe, mais infirme & pauvre, habite cette humble chaumiere. Deux enfans, dans la premiere fleur de l'innocence, pleureraient de faim au pied du lit de leur mere infortunée, ſi Melinde n'était pas leur ange tutélaire. Ravie d'avoir conſolé l'indigence, elle va revenir, ſes belles joues animées d'un ſentiment de joie & ſes beaux yeux baignés encore des

larmes de la pitié. J'attends ſon retour ſous ce buiſſon de roſes. Dès que je la verrai paraître, je volerai à ſa rencontre, & mes ailes, répandant autour d'elle les plus doux parfums, rafraîchiront ſes joues brûlantes, & je baiſerai les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux. Voilà le ſoin qui m'occupe.

Premier Zéphyr. Tu m'attendris : que le ſoin qui t'occupe eſt doux ! Je veux, comme toi, rafraîchir mes ailes dans la roſée qui baigne ces fleurs ; comme toi, j'y veux recueillir des parfums, &, comme toi, je veux, au retour de Melinde, voler au-devant d'elle. Mais la voilà qui ſort du bocage. Belle comme le matin d'un beau jour, la vertu ſourit ſur ſes levres de roſes. Son maintien eſt celui des Graces. Allons, déployons nos ailes. Je n'ai jamais rafraîchi des joues plus vermeilles, un viſage plus enchanteur.





Nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici.

Le Barbier Lainé inv. G. R. Levillain Sculp.

AMYNTAS.

NOUS venions de Milet, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déja nous appercevions de loin la colline ſur laquelle le temple, orné de colonnes d'une blancheur éclatante, s'éleve du ſein d'un bois de lauriers vers la voûte azurée des cieux ; plus loin, nos yeux ſe perdaient ſur la plaine immenſe des mers. Il était midi. Le ſable brûlait la plante de nos pieds, & le ſoleil dardait ſi directement ſes rayons ſur nos têtes, que les boucles de cheveux qui couvraient notre front, prolongeaient leur ombre ſur tout le viſage. Le léſard haletant ſe traînait à peine à travers la fougere qui bordait le ſentier. On n'entendait que la cigale & la ſauterelle gazouiller ſous l'herbe brûlée des prés ; à chaque pas il s'élevait une pouſſiere enflammée qui nous brûlait les yeux, & ſe collait ſur nos levres deſſéchées. Nous graviſſions ainſi la montagne, accablés de langueur ; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorſque nous apperçûmes devant nous, ſur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était auſſi ſombre que la nuit. Saiſis d'un frémiſſement religieux, nous entrâmes dans ce bocage où l'on reſpirait la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offrait à-la-fois tout ce qui pouvait récréer nos ſens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arroſé par une ſource de l'eau la plus fraîche. Des branches

chargées de poires & de pommes dorées s'inclinaient vers le bassin, & les troncs des arbres étaient entrelâcés de fertiles buissons, de l'églantier, de la groseille & du mûrier sauvage. La fontaine sortait en bouillonnant du pied d'un tombeau entouré de chevrefeuils, de saules & du lierre rampant. O Dieux, m'écriai-je, quel charme on respire en ce lieu! Mon cœur bénit celui dont la main bienfaisante a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caracteres que j'apperçois entre ces rameaux de chevrefeuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au soulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lût ces mots :

« Ici reposent les cendres d'Amyntas. Sa vie entiere ne » fut qu'une chaîne de bienfaits. Voulant faire encore du » bien long-temps après sa mort, il conduisit cette source » en ce lieu, il y planta ces arbres ».

Que ta cendre soit bénie, homme généreux! Que tous les tiens, que tous ceux que tu laissas après toi soient bénis à jamais! En disant ces mots, je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle, d'une taille élégante, d'un port noble & simple; elle portait un vase de terre sous son bras, & s'approchant de la fontaine : Je vous salue, nous dit-elle, d'une voix douce & sensible. Vous êtes étrangers, accablés sans doute, du long chemin que vous avez fait durant la

chaleur du jour. Dites-moi, auriez-vous besoin de quelques rafraîchissemens que vous n'ayez point trouvés ici ? Nous te remercions, lui répondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaisante. Que pourrions-nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure, ces fruits si délicieux, ces ombrages si frais. Nous sommes pénétrés de vénération pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : sa bienfaisance a prévenu tous les besoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu sans doute : ah ! dis-nous, tandis que nous reposons à la fraîcheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux.

Alors cette femme posa son vase de terre au pied du tombeau, & s'appuyant sur la pierre qui le couvrait, elle reprit avec un sourire aimable.

Amyntas était son nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans cette contrée, il n'est pas un berger qui ne révere sa mémoire avec la reconnaissance la plus tendre ; il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie, quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes .... Ici ses yeux se remplirent de larmes .... la femme de son fils...... Mon pere était mort, il nous avait laissées ma mere & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirées dans une cabane solitaire, nous y vivions du travail de nos mains & des

bienfaits de la vertu. Deux chevres nous donnaient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étaient-là tous nos trésors. Le calme, dont nous jouissions, ne dura pas long-temps. Ma mere mourut, & je restai seule sans appui, sans consolation : Amyntas alors me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage, & fut plutôt mon pere que mon maître. Son fils, le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquiétude avec laquelle je tâchai de mériter un si doux asyle. Il vit mes travaux fideles & mes soins assidus, il m'aima, & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour ; je suis née dans l'indigence, & trop heureuse de servir dans ta maison. Je le lui répétai souvent avec instance ; mais il n'oublia point son amour. Un matin que j'étais à l'entrée de la cabane, occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amyntas rentra & s'assit à côté de moi, au soleil du matin ; après m'avoir regardée long-temps avec un sourire plein de bonté : mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes soins, ta modestie me charment ; je t'aime, & je veux, si les Dieux nous favorisent, je veux te voir heureuse. Puis-je, ô mon cher maître ! puis-je être plus heureuse, si je mérite vos bienfaits? C'est tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnaissance coulerent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrais honorer la mémoire de ton pere & de

ta

ta mere. Dans ma vieilleſſe, je voudrais voir le bonheur de mon fils & le tien. Il t'aime; ſon amour, dis-moi, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? L'ouvrage échappa de mes mains tremblantes, je rougis & reſtai immobile devant lui. Il me prit la main: L'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, ſon amour te rendra-t-il heureuſe? Je tombai à ſes pieds, ma voix expira ſur mes levres, je preſſai ſa main contre mes joues mouillées de larmes; & depuis ce jour fortuné, je ſuis la plus heureuſe des femmes. Après un moment de ſilence, elle reprit ainſi, en s'eſſuyant les yeux: Tel était l'homme qui repoſe ſous cette tombe. Vous deſirez encore de ſavoir comment il a conduit ici cette ſource, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.

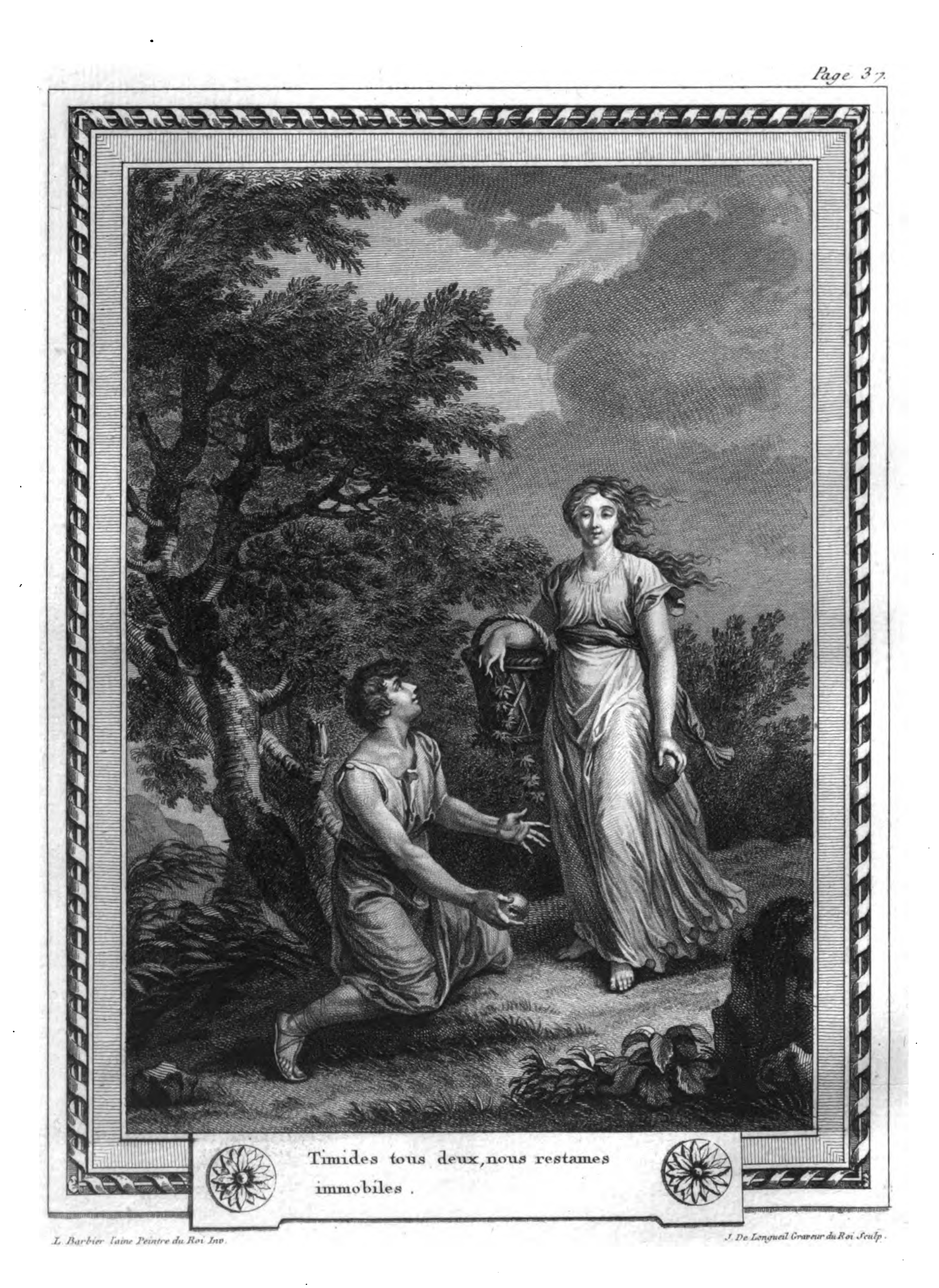
Dans ſes derniers jours, il venait ſouvent s'aſſeoir ici ſur le bord du chemin; d'un air affable & doux, il ſaluait les paſſans, offrait des rafraîchiſſemens au voyageur fatigué. Eh, quoi! dit-il un jour, ſi je plantais ici quelques arbres fruitiers, ſi, ſous leur ombrage, je conduiſais une ſource fraîche & limpide, l'eau & l'ombre ſont loin de ces lieux, je ſoulagerais encore long-temps après moi, & l'homme fatigué, & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce deſſein fut promptement exécuté; il fit conduire ici la ſource la plus pure, & à l'entour il planta des arbres fertiles, dont les fruits mûriſſent en différentes ſaiſons. L'ouvrage achevé,

il ſe rendit au temple d'Apollon ; & ayant préſenté ſon offrande, il fit cette priere : « O Dieu ! fais proſpérer les » jeunes arbres que je viens de planter, qu'en allant à » ton temple, l'homme religieux puiſſe ſe récréer ſous leur » ombrage » ! Le Dieu avait exaucé ſa priere. Amyntas s'étant réveillé de bonne heure le jour ſuivant, ſes premiers regards ſe porterent ſur le chemin ; quel fut ſon raviſſement, lorſqu'à la place des arbriſſeaux qu'il avait plantés la veille, il vit des arbres hauts & touffus ! ô Dieux, s'écria-t-il, que vois-je ? ô mes enfans, dites-moi, eſt-ce un ſonge qui me trompe ? Je vois les arbriſſeaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts & puiſſants. Remplis d'une ſainte admiration, nous allâmes tous au bocage. Déja les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffues, déja l'extrémité de leurs rameaux cédant au poids des fruits mûrs ſe courbait juſques ſur le gazon fleuri. O prodige, dit le vieillard, dans l'hiver de mes ans je me promenerai encore ſous ces ombres ! Nous rendîmes graces, & nous ſacrifiâmes au Dieu qui avoit accompli, qui avoit même ſurpaſſé les vœux d'Amyntas. Mais, hélas ! ce vieillard chéri des Dieux n'habita plus long-temps ſous ces berceaux. Il mourut, & nous l'avons enſeveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui repoſeront ſous cet ombrage béniſſent ſa cendre.

A ce récit, pénétrés de reſpect, nous bénîmes la cendre de l'homme de bien, & nous dîmes à ſa fille : « Cette

» ſource nous a paru bien douce, la fraîcheur de cette » ombre nous a récréés ; mais bien plus encore, le récit » que tu viens de nous faire. Que les Dieux béniſſent tous » les inſtants de ta vie » ! Et pleins d'un ſentiment religieux, nous portâmes nos pas au temple d'Apollon.





Timides tous deux, nous restames immobiles.

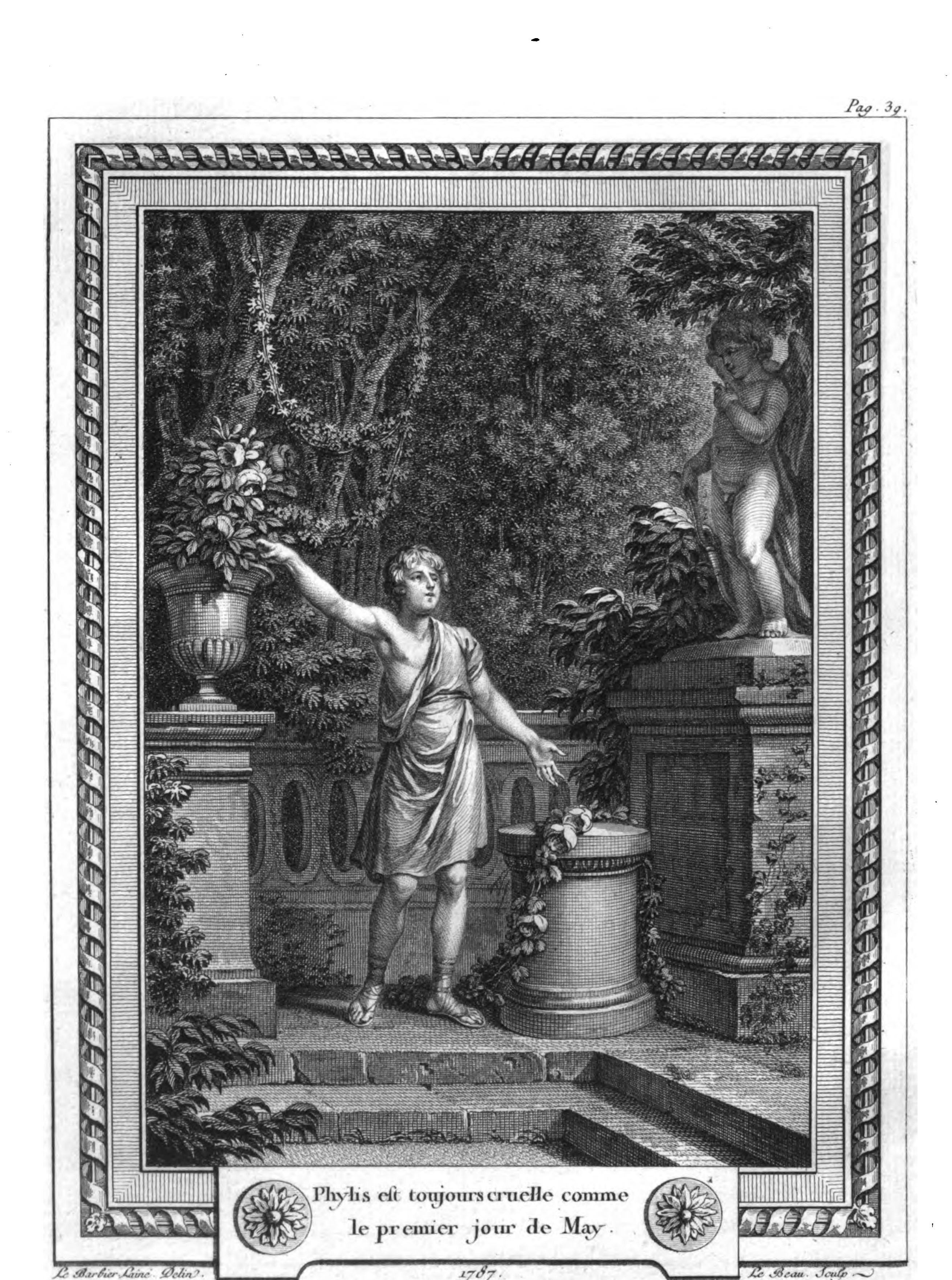
L. Barbier l'aîné Peintre du Roi Inv. J. De Longueil Graveur du Roi Sculp.

THYRSIS.

C'EST en vain, difoit Thyrfis, c'eft en vain que vous répandez, Nymhes propices, une fi douce fraîcheur fous ces ombres. Ce n'eft pas pour moi que vos urnes verfent leur onde limpide à l'abri de ces berceaux. Je languis, hélas! comme on languit aux ardeurs des jours de la moiffon. J'étais affis au pied de la colline fur laquelle repofe la cabane de Chloé; le fommet de la colline eft ombragé par un jardin qu'elle-même cultive; à mes côtés tombait en murmurant le ruiffeau qui ferpente à travers ces ombrages; fouvent Chloé fommeille fur les bords fleuris de ce ruiffeau; fouvent, dans fon onde, elle rafraîchit fes mains & fes joues de rofes; c'eft-là qu'aux échos je foupirais de tendres plaintes..... Soudain j'entendis le bruit du verrou qui ferme la porte du jardin. Chloé en fortit. Un doux zéphyr fe jouait dans fa blonde chevelure. Qu'elle était belle! Dans l'une de fes mains, elle tenait une jolie corbeille remplie des plus beaux fruits; de l'autre, la pudeur veille lors même qu'elle ne foupçonne aucun témoin, de l'autre, elle ferrait fa robe contre ce fein naiffant que le jeu des zéphyrs s'efforçait de découvrir; & fa robe légere s'infinuant dans les contours gracieux de fa taille & de fes genoux, flottait derriere elle au gré des airs, avec un doux frémiffement. Tandis que Chloé paffait ainfi fur le haut de la colline, deux pommes tomberent de fa corbeille & roulerent jufqu'à

moi, comme si elles fussent tombées à ma priere des mains même de l'amour. Je les ramasse, je les presse sur mes levres, & les portant au sommet de la colline, je les rends à la jeune Chloé. Ma main tremblait, je voulais parler, je ne fis que soupirer. Cependant Chloé baissa les yeux, une aimable rougeur se répandit sur ses joues. Elle sourit d'un air gracieux, rougit davantage, & me fit don de la plus belle pomme. Timides tous deux, nous restâmes immobiles. Hélas! quel sentiment j'éprouvai! Puis d'un pas lent, elle reprit le chemin de sa demeure. Mes regards fixés sur elle ne cesserent de la suivre. Avant d'entrer dans sa cabane, elle s'arrêta, & d'un air affable je la vis se tourner encore vers moi; mes yeux long-temps, après l'avoir perdue, demeurerent attachés au seuil de sa porte. Je descendis enfin de la colline, mes genoux tremblaient sous moi. Amour, tendre amour! seconde mes vœux! Hélas! ce que j'ai senti depuis ce moment ne s'effacera jamais de mon cœur.





Phylis est toujours cruelle comme
le premier jour de May.

Le Barbier l'aîné Delin. 1787. Le Beau. Sculp.

A L'AMOUR.

AIMABLE Dieu de Cypris, ce fut le premier jour de Mai que j'élevai pour toi cet autel au fond du jardin ; je le couvris d'un berceau de myrthes & de roses. Amour ! sur cet autel ne t'ai-je pas offert tous les matins une guirlande de fleurs toute humide encore des pleurs de l'aurore ? Mais, hélas ! tu te ris de mes voeux. Déja les aquilons fanent la verdure des arbres & des prés, Phylis...... Phylis est toujours cruelle comme le premier jour de Mai.



DAPHNIS.



A pas lents, et le cœur palpitant de joie
il paſſa devant elle.

Le Barbier, l'ainé, Inv. 1787. L. M. Halbou, Sculp.

DAPHNIS.

PENDANT une belle nuit d'été, Daphnis s'était glissé auprès de la cabane de sa bergere. L'amour connaît peu le sommeil.

La vaste étendue des cieux était parsemée d'étoiles brillantes. La lune répandait ses pâles clartés à travers l'ombre obscure des forêts. Toute la contrée était calme & sombre; tout semblait respecter le repos de la nature. On ne voyait plus que de faibles traits du flambeau de la nuit scintiller encore sur l'onde gazouillante des ruisseaux, & quelques vers luisans errer dans l'obscurité; toute autre lumiere était éteinte.

Daphnis plongé dans une douce mélancholie s'assit vis-à-vis de la cabane de sa maîtresse. Ses yeux demeuraient attachés sur la fenêtre de la chambre où elle dormait. La fenêtre était entr'ouverte aux vents légers du soir, aux doux rayons de la lune. Daphnis, à demi-voix, se mit à chanter ainsi:

Que ton sommeil soit tranquille, ô ma bien aimée! Qu'il soit rafraîchissant comme l'air du matin! Repose doucement sur ta couche, ainsi qu'une goutte de rosée sur la feuille de lys lorsqu'aucun soufle n'agite les fleurs! Comment le sommeil de l'innocence n'est-il pas toujours paisible!

Descendez des cieux, doux songes, vous qui suivez la troupe aimable des jeux & des ris, descendez sur les rayons de la lune, & volez auprès de ma bergere. N'offrez à ses yeux que de riantes campagnes, des pâturages toujours verts, & des brebis plus blanches que leur lait.

Qu'elle imagine entendre le concert des plus douces flûtes retentir dans ce vallon solitaire, comme si c'était Apollon lui-même qui en jouât ! Qu'elle croie se baigner dans une source d'eau pure, à l'abri d'une voûte de jasmin & de myrthe, apperçue seulement des oiseaux qui voltigent de branche en branche, & ne chantent que pour elle ! Qu'il lui semble partager les jeux des Graces ! qu'elles l'appellent leur amie & leur sœur ! Qu'allant cueillir ensemble des fleurs dans la plus belle prairie, les guirlandes que Phylis tresse soient pour les Graces, celles des Graces pour elle !

Aimables songes ! conduisez-la sous des berceaux entrelâcés de fleurs & de verdure ! Que de petits amours s'y poursuivent en folâtrant autour d'elle, comme des abeilles autour de la plus jeune des roses. Qu'un de ces essaims charmans vole à ses pieds, chargé du fardeau d'une pomme odorante. Qu'un autre essaim lui apporte une grappe transparente & vermeille, tandis que d'autres encore agitent les fleurs de leurs ailes pour l'embaumer des plus délicieux parfums !

Qu'au fond du bocage, le Dieu de Paphos se montre à ses yeux ! Mais sans fleches & sans carquois, de peur

d'alarmer ſa timide innocence, qu'il ſoit paré ſeulement de tous les attraits de ſa belle jeuneſſe !

Doux ſonges ! daignez enfin lui offrir auſſi mon image. Qu'elle me voie languiſſant à ſes pieds baiſſer les yeux, & lui dire d'une voix entre-coupée, que je meurs d'amour pour elle ! Jamais, non, jamais encore je n'oſai le lui dire ; ah, puiſſe à ce rêve un ſoupir faire palpiter ſon ſein ! puiſſe-t-elle alors me ſourire & rougir ! Que ne ſuis-je beau comme Apollon lorſqu'il gardait les troupeaux ! Que mes chants ne ſont-ils auſſi mélodieux que ceux du roſſignol ! & que n'ai-je toutes les vertus pour mériter ſon amour !

Ainſi chanta le berger, & il reprit le chemin de ſa chaumiere au clair de la lune. Les ſonges de l'eſpérance lui adoucirent le reſte des heures de la nuit. Au point du jour, il mena ſon troupeau ſur le penchant de la colline où était la cabane de Phylis.

Ses brebis marchaient lentement, & paſſaient ſur les deux bords du chemin. Paiſſez, moutons, paiſſez, jeunes agneaux, il n'eſt point de meilleurs pâturages. La verdure, où Phylis porte ſes regards, devient plus belle, & les fleurs s'empreſſent d'embellir ſes pas.

Il parlait ainſi, & Phylis parut à ſa fenêtre. Le ſoleil du matin éclairait ſon beau viſage. Il vit qu'elle le regardait avec un doux ſourire. Il vit même qu'une rougeur plus vive colorait ſes joues. A pas lents, & le cœur palpitant de

joie, il paſſa devant elle. Elle le ſalua d'un air aimable, & ſes regards le ſuivirent avec complaiſance ; car elle avait entendu les chants de la nuit.



CORYDON.



J'ay voulu revoir ma petite Corbeille
et voicy ce que j'y ai vu.

Le Barbier l'aîné, Inv. 1788. L. M. Halbou, Sculp.

CORYDON ET MENALQUE.

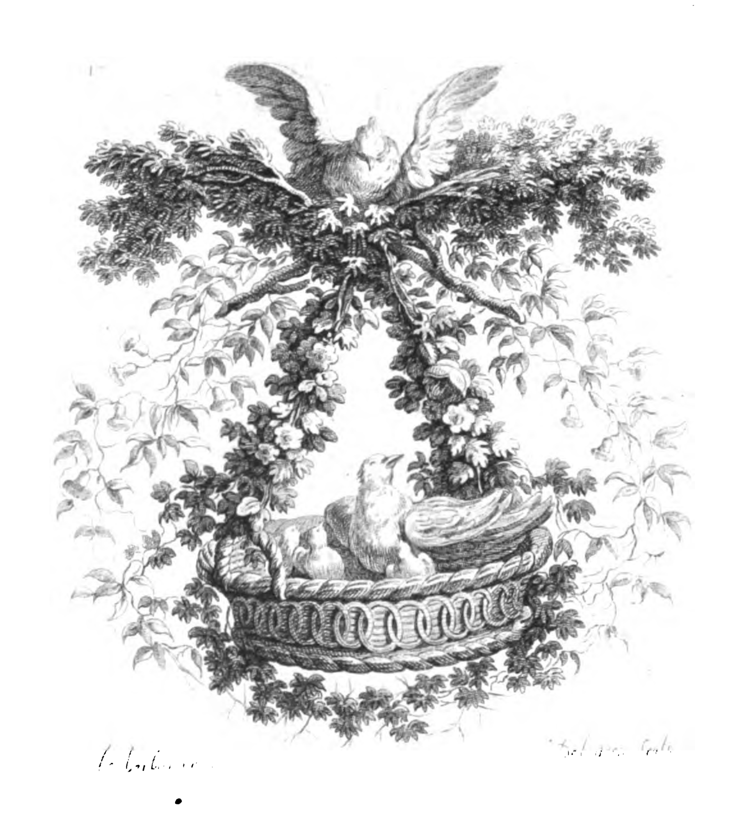
CORYDON.

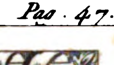
J'AVAIS apporté mon offrande à l'amour dans le petit temple de marbre. J'avais suspendu aux myrthes qui l'environnent une petite corbeille d'osier proprement entrelacée, des guirlandes de fleurs nouvelles & ma meilleure flûte. J'invoquai l'amour, & je lui dis : O tendre amour, daigne sourire au vœu de mon cœur ! .... Eh bien, Menalque, passant hier devant le temple, je suis entré dans le bosquet de myrthes. J'ai voulu revoir ma petite corbeille, & voici ce que j'ai vu. Un oiseau du plus joli plumage étoit penché sur le bord du panier. Il y chantait ses amours. Je m'en approchai, il s'envola ; je regardai dans ma corbeille ; j'y trouvai un nid soigneusement arrangé, & de petits œufs qui venaient d'éclôre. La mere inquiete & tremblante cherchait à les couvrir de ses aîles, & me regardait comme si elle eût voulu me dire : Jeune berger, ne trouble point ce doux ménage. Je me retirai. Soudain le mâle, qui voltigeait autour de mon front & de mes cheveux, revint se poser sur le bord de la corbeille ; & je les entendis célébrer par le plus doux gazouillement leur joie & leurs tendresses. Dis-moi maintenant, cher Menalque, toi qui expliques tous les présages, dis, que m'annonce celui-ci ?

MENALQUE. Qu'unis au sein d'une félicité pure, ta

bergere & toi vous coulerez des jours paiſibles, & que Junon Lucine bénira vos amours.

CORYDON. J'en jure par les Dieux immortels, c'eſt auſſi ce que je penſais ! Mais, pour m'en aſſurer, j'ai voulu conſulter ta ſageſſe. Prends ce chevreau blanc & cette cruche pleine de miel ; il eſt doux comme les levres de ma bergere, & pur comme l'air des cieux. Je t'en fais don. Il dit & s'en alla en ſautant de joie comme une jeune chevre qui bondit dans la roſée de Mai.





Pardonne chaste Glicere, pardonne et ne
redoute point de moy un nouvel attentat.

Le Barbier, l'aîné, Inv. 1788. Ph. Triere, Sculp.

GLICERE.

GLICERE était belle & pauvre. A peine avait-elle vu ſeize printemps, qu'elle perdit la mere qui l'avait élevée. Réduite à ſervir, elle gardait les troupeaux de Lamon, qui cultivait les terres d'un riche citoyen de Mitylene. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle alla viſiter la tombe iſolée où repoſait ſa mere ; elle y verſa une coupe d'eau pure & ſuſpendit des couronnes de fleurs aux rameaux des arbuſtes qu'elle avait plantés autour du tombeau. Aſſiſe ſous ce triſte ombrage, elle dit, en eſſuyant ſes larmes : « O la plus tendre des meres, que le ſouvenir de tes vertus eſt cher à mon cœur ! Tu viens de ſauver mon innocence. Si jamais j'oublie les inſtructions que tu me donnas avec un ſourire ſi paiſible dans ce moment funeſte, après lequel, repoſant la tête ſur mon ſein, je t'y vis expirer ; ſi jamais je les oublie, je conſens que les Dieux favorables m'abandonnent, & que ton ombre ſainte me fuie à jamais ! O ma mere ! c'eſt toi qui viens de ſauver mon innocence. Je vais tout raconter à tes mânes. Infortunée que je ſuis ! eſt-il quelqu'un ſur la terre à qui j'oſe ouvrir mon ame ? Nicias, le Seigneur de ces lieux

était venu jouir des plaiſirs de l'automne. Il me vit, il me regarda d'un air doux & gracieux, vanta mes troupeaux & le ſoin que j'en prenois, me dit ſouvent que j'étais gentille & me fit des préſens. Dieux, que je m'abuſais! mais aux champs a-t-on de la défiance? Je me diſais: Qu'il eſt bon notre maître! Que les Dieux puiſſent le bénir! Tous mes vœux ſeront pour lui: c'eſt tout ce que je puis faire. Mais je le ferai ſans ceſſe. Les riches ſont heureux & chéris des immortels. Bienfaiſans, comme Nicias, ils méritent bien de l'être. C'eſt ce que je diſais en moi-même, & je lui laiſſais prendre ma main & la preſſer dans la ſienne. L'autre jour je rougis & n'oſai lever les yeux, lorſqu'il mit une bague d'or à mon doigt: vois-tu, me dit-il, ce qui eſt gravé ſur cette pierre? Cet enfant aîlé, il ſourit comme toi, & c'eſt lui qui doit te rendre heureuſe. En me diſant ces mots, ſa main careſſait mes joues plus rouges que le feu. Il t'aime, il a pour toi la tendreſſe d'un pere; par où peux-tu mériter tant de bontés d'un Seigneur ſi riche & ſi puiſſant? O ma mere! c'eſt tout ce que penſait encore ta pauvre enfant. Ciel, quelle était mon erreur! Ce matin m'ayant trouvée dans le verger, il m'a paſſé familierement la main ſous le menton. Viens, m'a-t-il dit, viens m'apporter dans le berceau de myrthes des fleurs nouvelles. Que j'y jouiſſe de leur doux parfum! Je m'empreſſe à choiſir les plus belles fleurs, & pleine

de joie j'accours au berceau. Zéphyr eſt moins léger, me dit-il, & la Déeſſe des fleurs eſt moins belle que toi. Alors, Dieux immortels, j'en frémis encore! il m'entraîne dans ſes bras, me preſſe contre ſon ſein, & tout ce que l'amour peut promettre, & tout ce qu'il peut dire de plus doux & de plus ſéduiſant, coule de ſes levres. Je pleurais, je tremblais. Trop faible pour réſiſter à la ſéduction, à jamais j'euſſe été malheureuſe; non, tu n'aurais plus d'enfant, ſi ton ſouvenir n'eût veillé dans mon cœur. Ah! ſi jamais ta reſpectable mere t'avait vu ſouffrir d'indignes careſſes! cette penſée ſeule me donna la force de m'arracher aux bras du ſéducteur & de m'enfuir. A préſent, je viens, qu'il m'eſt doux de l'oſer encore! je viens pleurer ſur ta tombe. Hélas! pauvre infortunée, faut-il que je t'aie perdue ſi jeune! Je languis comme cet œillet privé du ſeul appui qui ſoutenait ſa tige tremblante. Voici une coupe d'eau pure que je verſe à l'honneur de tes mânes. Agrée ces guirlandes! reçois mes larmes! puiſſent-elles pénétrer juſqu'à toi! écoute, ô ma mere, écoute; c'eſt à ta cendre qui repoſe ici ſous ces fleurs, que mes yeux ont tant de fois arroſées; c'eſt à ton ombre ſainte que je renouvelle le vœu de mon cœur. La vertu, l'innocence & la crainte des Dieux feront le bonheur de ma vie. Ainſi l'indigence ne troublera jamais la ſérénité de mes jours. Que je ne faſſe rien que tu n'euſſes approuvé du ſourire

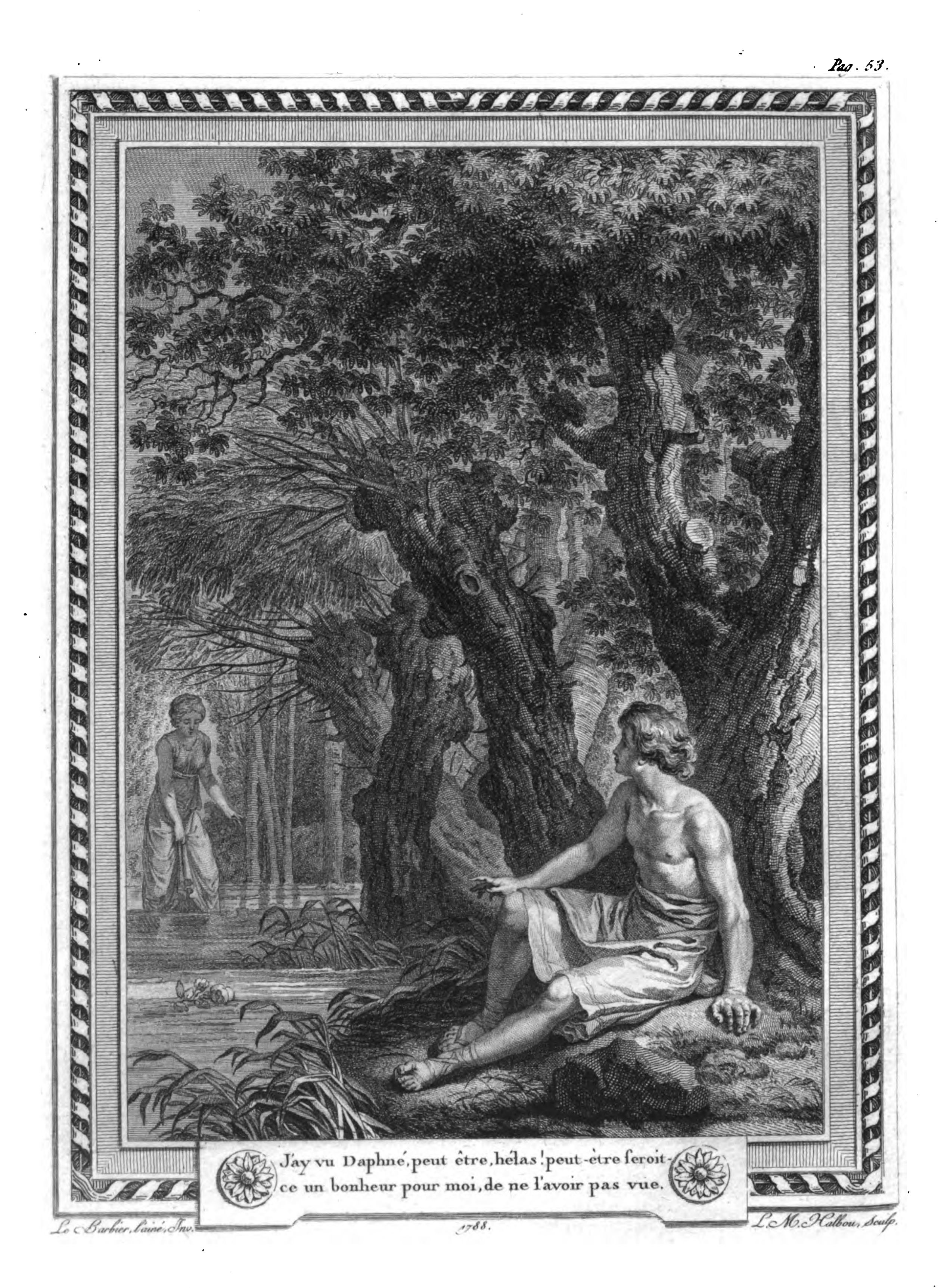
de ta tendreſſe, & je ſuis ſûre d'être, comme tu l'as été, chérie des Dieux & des hommes ; car je ſerai douce & modeſte, & j'aimerai le travail. O ma mere! en vivant ainſi, j'eſpere mourir comme tu mourus, en ſouriant & en verſant des larmes de joie ».

Glicere, en quittant ce lieu, éprouva tout le charme de la vertu ; la douce chaleur qu'elle avait répandue dans ſon ame éclatait dans ſes yeux encore humides de pleurs. Elle était belle comme ces jours de printemps, où le ſoleil brille à travers les rézeaux d'une pluie fraîche & légere. L'eſprit plus ſerein, elle ſe preſſait de retourner à ſes travaux, lorſque Nicias courut au-devant d'elle. O Glicere, lui dit-il, & ſes pleurs coulaient le long de ſes joues : Glicere, je t'ai écoutée ſur la tombe de ta mere. Ne crains rien, fille vertueuſe. J'en rends graces aux immortels, j'en rends graces à la vertu. Elle m'a garanti du crime de ſéduire ton innocence. Pardonne, chaſte Glicere, pardonne & ne redoute point de moi un nouvel attentat! Ma vertu triomphe par la tienne. Sois ſage, ſois honnête ; mais ſois auſſi plus heureuſe! Cette prairie bordée d'arbres près du tombeau de ta mere, & la moitié du troupeau que tu as gardé, t'appartiennent. Puiſſe un homme auſſi vertueux que toi aſſurer le bonheur de ta vie! Ne pleure point, fille vertueuſe! reçois le préſent que t'offre un cœur ſincere, & permets-lui

de veiller déſormais à ton bonheur. Si tu me refuſes, le remords d'avoir offenſé ta vertu, ſera le ſupplice de ma vie. Oublie, ah, daigne oublier mon crime! Je te chéris comme une Divinité bienfaiſante qui m'a défendu contre moi-même.



LE



J'ay vu Daphné, peut être, hélas! peut-être feroit-ce un bonheur pour moi, de ne l'avoir pas vue.

Le Barbier, l'aîné, Inv. 1788. L. M. Halbou, Sculp.

LE BOUQUET.

J'AI vu Daphné. Peut-être, hélas ! peut-être ferait-ce un bonheur pour moi de ne l'avoir pas vue. Jamais je ne la vis si belle. Je repofais, pendant les ardeurs du midi, à l'ombre de l'oferaie, à l'endroit où le ruiffeau roule doucement à travers les cailloux. Des rameaux touffus fe courbaient au-deffus de ma tête, & répandoient fur les eaux leur paifible ombrage. Là je goûtais les douceurs du repos. Depuis ce moment, hélas ! il n'eft plus de repos pour moi. Non loin du bord où j'étais affis, j'entends murmurer ce feuillage, & foudain j'apperçois Daphné, la belle Daphné. Elle s'avançoit à l'ombre le long du ruiffeau. C'eft ici qu'avec une grace charmante elle releva fa robe azurée, &, découvrant fes jolis pieds, elle entra dans l'onde limpide. Le corps mollement incliné, elle lavait de la main droite fon beau vifage, & de l'autre elle foutenait les pans de fa robe. Puis elle s'arrêta ; elle attendit qu'il n'y eût plus une goutte d'eau fur fa main qui pût en tombant agiter la furface du ruiffeau. L'onde devenue tranquille, lui offrit l'image naïve des plus doux attraits. Daphné fourit à fa propre beauté, & rajufta fes treffes blondes que raffemblait un nœud charmant. Pour qui, difais-je en foupirant, pour qui tous ces foins ; à qui veut-elle plaire ? Quel eft le mortel heureux dont s'occupe fa penfée quand le plaifir de fe voir fi belle épanouit fes levres de rofe.

Tandis qu'elle rêvait ainſi, penchée ſur le ruiſſeau, elle laiſſa tomber le bouquet qui paraît ſon ſein, & le courant de l'onde le porta juſqu'au bord où j'étais aſſis. Daphné ſe retira; je ſaiſis le bouquet. Comme je le baiſai, comme je l'approchai de mon cœur palpitant! Non, je ne l'aurais pas donné pour tout un troupeau. Mais, hélas! il ſe fane, ce bouquet ſi chéri, & c'eſt depuis deux jours ſeulement que je le poſſede. Quels ſoins n'en ai-je pas pris! Je l'avais conſervé juſqu'ici dans la coupe que j'avais gagnée ce printemps pour le prix du chant: on y voit l'amour artiſtement cizélé, aſſis ſous un berceau de myrthe; de l'extrémité de ſes doigts il eſſaie en riant la pointe de ſes fleches; à ſes pieds on voit deux colombes, les ailes entrelacées, ſe becqueter tendrement. Trois fois par jour, dans cette coupe, j'arroſai mon bouquet d'eau fraîche, & la nuit je l'expoſai ſur ma fenêtre à la roſée. Combien de fois, penché ſur ces fleurs, n'ai-je pas reſpiré leurs doux parfums? Leur odeur me ſemblait plus ſuave, leurs couleurs plus vives que celles de toutes les fleurs du printemps. C'eſt ſur le ſein de Daphné qu'elles ont achevé d'éclôre; puis ravi dans une douce extaſe, je contemplais la coupe. Amour, diſais-je en ſoupirant, que tes fleches ſont acérées! que je ſens vivement leur atteinte! ah! fais que Daphné éprouve ſeulement pour moi la moitié de ce que je ſens pour elle, & je te conſacrerai cette coupe. Je la poſerai ſur ce petit autel, & tous les matins je l'entourerai d'une guirlande de fleurs nouvelles. Quand l'hiver en aura dépouillé nos jardins, je l'ornerai d'un

rameau de myrthe. Oh! puiſſiez-vous, charmantes colombes, puiſſiez-vous être le préſage fortuné de mon bonheur. Mais, hélas! le bouquet ſe flétrit, quelque ſoin que j'en prenne. Triſtes & décolorées les fleurs penchant la tête autour de la coupe n'exhalent plus de parfums, & leurs feuilles détachées tombent. Oh! veuille Amour, que le deſtin de ces fleurs ne ſoit pas un préſage funeſte à ma tendreſſe.





Celui qui voulut que sa Cendre fut couverte de
si funestes images n'était surement pas un Berger.

Dessiné par Le Barbier
Peintre du Roi

Gravé par De Longueil
Graveur du Roi.

DAMETE ET MILON.

DAMETE.

Vois-tu ce bélier comme il va se plonger dans ces marais, & comme les brebis l'y suivent. Ce limon ne produit que des herbes mal-saines, & ces eaux fourmillent d'insectes nuisibles. Allons chasser nos troupeaux de ce lieu.

MILON. Que ces animaux sont insensés ! Voici du trefle, du thin, de la lavande. Tous ces arbustes sont entourés de lierre. Et ils quittent ce pâturage pour les joncs d'un marais infect. Mais, Damete, sommes-nous toujours plus sages qu'eux ? Ne passons-nous jamais à côté du bien pour courir au mal ?

DAMETE. Où leur stupidité les pousse ! Du milieu des roseaux les grenouilles sautent au-devant d'eux. Insensés que vous êtes ! sortez de ce marécage, revenez sur ces bords verdoyants. Comme les voilà faits ! .... leur toison tout-à-l'heure était si blanche !

MILON. Enfin vous voici. Ne quittez plus ces pelouses fleuries. Mais dis-moi, Damete, que vois-je là ? Des colonnes de marbre renversées dans la fange, & entourées de joncs & d'herbes sauvages. Regarde cette arcade écroulée ; elle est ensevelie sous ce lierre, & de toutes ses crevasses on voit germer la ronce & l'épine.

DAMETE. C'était un tombeau.

MILON. Je le vois, Damete. Voici l'urne enfoncée dans la fange. Tous les côtés du vafe paraiffent ornés de figures. Ce font des guerriers terribles, des courfiers fougueux, écrafant fous leurs pieds des hommes étendus dans la pouffiere. Celui qui voulut que fa cendre fût couverte de fi funeftes images n'était fûrement pas un berger. L'homme, dont vous avez laiffé tomber ainfi en ruines le fuperbe maufolée ne fut affurément pas l'ami de ces hameaux. La poftérité chérit peu fa mémoire, & l'on a répandu peu de fleurs fur fa tombe.

DAMETE. Lui, c'était un monftre. Il a dévafté des campagnes fertiles ; d'hommes libres, il a fait des efclaves. Les chevaux de fes guerriers foulaient au pied l'efpérance du moiffonneur, & des cadavres de nos ayeux il fema ces champs défolés. Ainfi que des loups affamés s'élancent fur de timides troupeaux, ces efcadrons armés fe jettaient fur des hommes paifibles qui ne l'avaient point offenfé. Fondant fa grandeur fur l'énormité de fes crimes, il étalait fon orgueil dans des palais de marbre, & s'y nourriffait du fang des provinces que fa barbarie avait ravagées. Lui-même érigea fur ces bords ce pompeux monument de fes fureurs.

MILON. Quel monftre ! Mais j'admire fa démence. C'eft à fes forfaits qu'il éleve un monument, pour que nos derniers neveux ne puiffent les ignorer, pour qu'ils n'oublient jamais,

lorſqu'ils paſſeront en ce lieu, de maudire ſa mémoire. Et voici ſon tombeau renverſé. Et voici ſes cendres répandues dans la fange, tandis que l'urne, qui les renfermait, s'eſt remplie de limon & de reptiles venimeux. Peut-on voir, ſans un ſourire mêlé d'horreur & de pitié, la grenouille aſſiſe ſur le caſque du héros, & le limaçon ſe traîner ſans crainte le long de ſon épée menaçante?.

DAMETE. Que reſte-t-il encore de ſa funeſte grandeur?.... le noir ſouvenir de ſes attentats; & ſon ombre plaintive eſt livrée aux tourments des furies vengereſſes.

MILON. Perſonne, non, perſonne ne daigne adreſſer au ciel le moindre vœu pour lui. Dieux immortels! combien eſt malheureux celui qui ſouille ſa vie par des forfaits! Même lorſqu'il n'eſt plus, ſa mémoire demeure en exécration. Non, quand on m'offrirait les richeſſes de l'univers, s'il fallait les acheter par un crime, j'aimerais mieux n'avoir que deux chevres à garder, & vivre en paix avec moi-même. Encore en ſacrifierais-je une aux Dieux pour leur rendre graces de mon bonheur.

DAMETE. Ce lieu n'offre que d'affreuſes images. Viens avec moi, Milon. Je veux te montrer un monument plus précieux; le monument d'un homme de bien, de mon pere. Il fut élevé de ſes propres mains. Alexis, tu veilleras en attendant ſur nos troupeaux.

MILON. Je t'accompagne avec joie pour célébrer la

mémoire de ton pere. Sa droiture eſt révérée encore aujourd'hui juſques dans les hameaux les plus éloignés.

DAMETE. Viens, mon ami. Suivons ce ſentier qui traverſe la prairie. Nous paſſerons auprès de ce Dieu Terme couvert de pampre & de houblon.

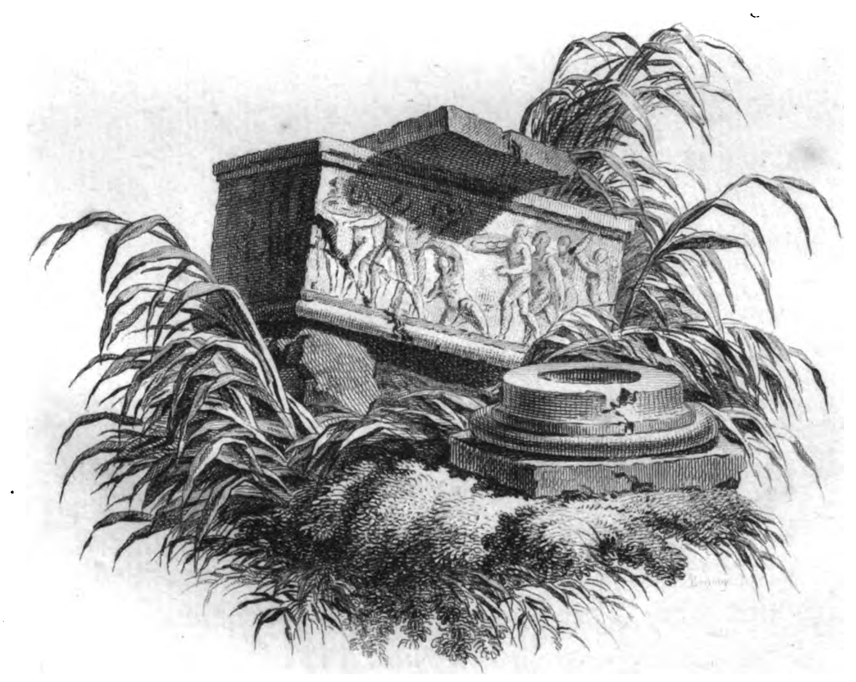
Ils y allerent. Sur la droite de ce ſentier était un pré dont l'herbe s'élevait juſqu'à leur ceinture ; à gauche, un champ de blé, dont les épis s'agitaient au-deſſus de leurs têtes. Ce chemin les conduiſit ſous l'ombre paiſible des plus beaux arbres fruitiers, qui entouraient une cabane ſpacieuſe & riante. Là, Damete fit apporter une petite table au pied de l'arbre le plus touffu, & la couvrit d'une corbeille pleine de fruits nouveaux, & d'une cruche remplie de vin frais.

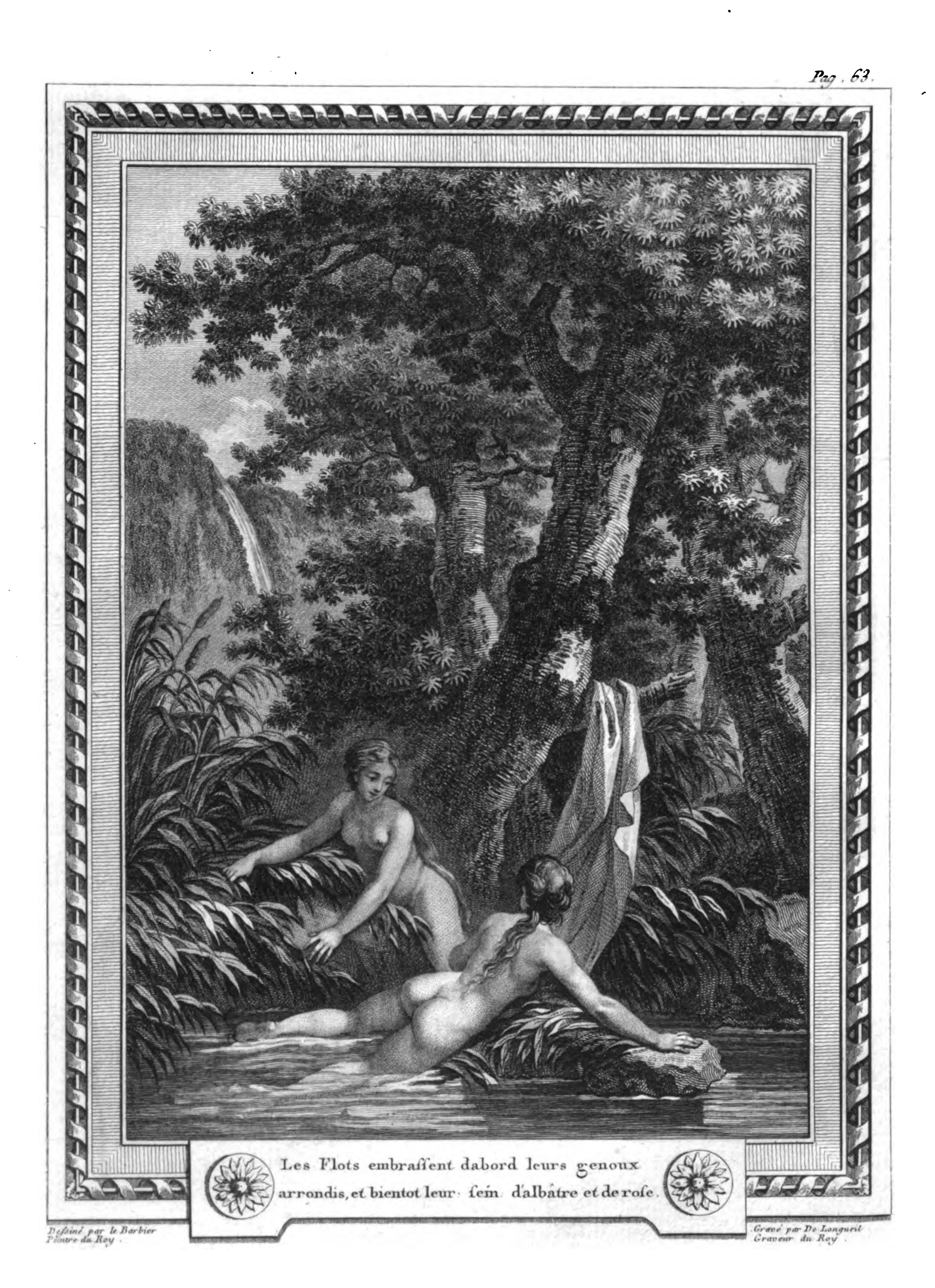
MILON. Dis-moi, Damete, où eſt le monument conſacré à la mémoire de ton pere ? Que je verſe la premiere coupe de vin aux mânes de l'homme juſte !

DAMETE. Le voici, mon ami. Verſe-la ſous cette ombre paiſible. Tout ce que tu vois eſt le monument de ſa vertu. Cette contrée était ſauvage ; c'eſt ſon travail qui cultiva ces champs, & c'eſt ſa main qui planta ces arbres fertiles. Nous, ſes enfans & nos derniers neveux, nous bénirons tous ſa mémoire ; & ceux avec qui nous partagerons le fruit de ſes travaux la béniront auſſi. La proſpérité de l'homme de bien repoſe ſur ces campagnes, ſur ces toits tranquilles & ſur nous.

MILON.

MILON. Homme juſte & bienfaiſant ! Que cette coupe, que je verſe ici, ſoit offerte à ta mémoire ! Laiſſer l'abondance au ſein d'une famille vertueuſe, & faire du bien, même au-delà du trépas, eſt-il un monument plus reſpectable, plus cher à l'humanité ?





Les Flots embraſſent dabord leurs genoux arrondis, et bientot leur ſein d'albâtre et de roſe.

Deſsiné par le Barbier Peintre du Roy.

Gravé par De Longueil Graveur du Roy.

IRIS, EGLÉ.

EGLÉ.

L'AIR eſt toujours brûlant, quoique le ſoleil s'incline déja vers l'horiſon. Toutes les plantes languiſſent encore. Viens, Iris, deſcendons au bord de l'eau. De petits flots argentés vont careſſer ce rivage. Ces berceaux nous offrent l'aſyle le plus frais.

IRIS. Allons, Eglé. Je ſuis tes pas. Avance encore un peu. Ces branches me tombent ſur le viſage.

EGLÉ. Comme ces eaux ſont limpides! On voit au fond juſqu'au moindre caillou. Comme elles roulent doucement ſur ce lit de gravier! Oh! j'en jure par les Nymphes, je laiſſe ici mes vêtemens, & vais me plonger juſqu'au ſein dans cette délicieuſe fraîcheur.

IRIS. Mais ſi l'on vient, ſi l'on nous apperçoit!

EGLÉ. Aucun ſentier ne conduit ſur cette rive. Ce pommier qui ſemble ſe détacher du bord pour recourber ſur l'onde ſa cime touffue, ce pommier nous couvre de l'ombrage le plus épais. Nous ſommes renfermées ici dans une grotte de verdure, où le regard des humains ne ſaurait pénétrer. Ce feuillage agité par les Zéphyrs ne s'ouvre que par intervalles aux plus faibles rayons du jour, & ſe referme ſoudain.

IRIS. Eh bien, Eglé, ce que tu oſes, je puis l'oſer auſſi.

Les bergeres poſerent leurs vêtements au pied de l'arbre; & ſaiſies d'un doux frémiſſement, elles entrerent dans l'onde

fraîche. Les flots embrassent d'abord leurs genoux arrondis, & bientôt leur sein d'albâtre & de rose. Elles s'assirent sur des pierres que le courant de l'eau avait laissées près du rivage.

EGLÉ. J'éprouve, Iris, une gaieté, une vie nouvelle. Qu'allons-nous faire, chanterons-nous quelques chansons?

IRIS. Y penses-tu? Veux-tu qu'on nous entende depuis le côteau voisin?

EGLÉ. Eh bien, parlons tout bas. Sais-tu ce qu'il faut faire? Raconte-moi une histoire.

IRIS. Une histoire?

EGLÉ. Oui, quelque histoire secrete. Tu raconteras la premiere. Je raconterai ensuite à mon tour.

IRIS. J'en sais bien une assez jolie, mais....

EGLÉ. Iris, crois que ce feuillage n'est pas plus discret que moi.

IRIS. Soit. L'autre jour je descendais la colline en conduisant mes brebis au pâturage dont la mer baigne les bords. Un grand cerisier, tu le sais, est planté sur le penchant du côteau. Tandis que..... Mais ne suis-je pas folle? Te dire mon plus grand secret!

EGLÉ. Eh, ne te raconterai-je pas aussi tout ce qu'il y a de plus caché dans mon cœur?

IRIS. Eh bien, tandis que je descendais ce sentier solitaire, j'entendis tout-à-coup une voix charmante, & qui chantait l'air le plus doux. Craintive, étonnée, je suspendis mes pas. Je regardai autour de moi, & ne pus appercevoir

personne, mais personne en vérité. Je continuai mon chemin, & toujours je m'approchais de la voix. J'avance encore. Alors elle se trouva derriere moi. Car j'avais passé le cerisier, & c'est de sa cime touffue que sortait cette voix mélodieuse. Ce qu'elle chantait... c'est ce que je n'oserai jamais te dire, quoique je n'en aie rien oublié, ah ! rien.

EGLÉ. Il faut absolument me le dire. Sous ces ombres secrètes on n'a point de mysteres, & les jeunes filles au bain se disent tout.

IRIS. Eh bien, j'y consens..... Mais convient-il de répéter ainsi ses propres louanges? Il est vrai qu'on sait que les bergers exagerent toujours lorsqu'ils veulent nous louer. Tandis que je descendais la coline... je sens la rougeur me monter au visage... la voix chantait ainsi :

« Quelle est cette beauté dont la taille est si élégante & la démarche si noble? Dites-moi, doux Zéphyrs, qui vous jouez dans ses cheveux & dans les ondes de sa robe flottante, quelle est-elle? Est-ce une des Graces? Ah ! si c'en est une, c'est la plus jeune & la plus belle.

« Comme les touffes fleuries du trefle & du thim cedent mollement à l'impression de ses pas ! comme la campanelle azurée & le barbeau bleuâtre s'inclinent au bord du chemin pour baiser amoureusement son pied mignon ! Je veux les cueillir, ces fleurs, qui ont baisé tes pieds, qui ont été pressées sous tes pas, je veux les cueillir pour en tresser deux couronnes. De l'une je ceindrai mon front. L'autre sera consacrée à l'Amour.

« De quel air timide ſes beaux yeux noirs parcourent la contrée ! Ah ! ne crains rien, je ne ſuis pas un vautour. Mes chants ne ſont point des préſages funeſtes. Que ne puis-je former des ſons aſſez doux pour ſuſpendre tes pas ! Pourquoi mes accents ne ſont-ils pas auſſi touchants que ceux de la fauvette, auſſi mélodieux que ceux du roſſignol, dans la plus belle nuit du mois de Mai. Sa beauté n'a-t-elle pas plus de charme pour moi que le printemps n'en a pour le roſſignol & pour tous les oiſeaux du bocage ?

» Que crains-tu ? Daigne plutôt ralentir tes pas ! Roſiers ſauvages, détournez vos épines. Ne bleſſez point ce pied ſi ſouple & ſi délicat. Mais ſi légérement vous pouviez accrocher ſa robe, qu'il ſerait doux d'arrêter la belle encore quelques inſtants ! Hélas ! elle précipite ſes pas. Ces jeunes Zéphyrs qui ſemblent s'intéreſſer à mes peines, s'oppoſent en vain à ſa fuite. Sa robe ſeule flotte en arriere. Cruelle ! ils ne ſauraient te retenir toi-même. Des plus beaux fruits que produit cet arbre, je veux remplir une corbeille, & cette nuit, au clair de la lune, j'irai l'attacher à ta fenêtre. Si tu daignes accepter mon préſent, je ſuis le plus heureux berger de ces hameaux. Tu fuis. Ces arbres vont te dérober entierement à mes yeux. Je vois encore le dernier pli de ta robe. Mais hélas ! voilà l'extrémité même de ton ombre qui va diſparaître ».

Ainſi chanta le berger. Les yeux baiſſés, je ſuivis le ſentier ; cependant je jettai un regard dérobé ſur la cime de l'arbre, mais ſon feuillage était ſi épais, que je n'y découvris perſonne.

Devine, Eglé, ſi je m'endormis, dès qu'il fut nuit?... J'apperçus bientôt un jeune berger attacher un panier à la grille de ma fenêtre; car la lune qui brillait de la plus vive clarté réfléchiſſait ſon ombre ſur ma couche. Je rougis, mon cœur palpita. Mais lorſque le jeune berger ſe fut retiré .... ne fallait-il pas m'aſſurer, ſi ce n'était pas un ſonge? .... Je m'approchai doucement de la fenêtre, & détachai, en tremblant, le petit panier. Il était plein des plus belles ceriſes. Jamais je n'en mangeai de ſi douces. On y avait mêlé des boutons de roſes & des feuilles de myrthe. Oui, chere Eglé ....; mais qui était ce berger, c'eſt ce que ta curioſité ne ſaura pas encore.

EGLÉ. Voudrai-je te le demander? A-t-on jamais été plus myſtérieuſe? Tu ne me diras donc point que c'était mon frere. Et ce panier attaché à ta fenêtre, n'eſt-ce pas un préſent que je lui avais fait le jour même? Ah! tu te troubles, une rougeur plus vive que celle des boutons de roſe te couvre, depuis ce ſein où ſe jouent les flots juſqu'aux boucles de cheveux qui couronnent ton front. Tu regardes dans l'eau. Embraſſe-moi, chere Iris; aime mon frere, je te chéris déja comme ma ſœur.

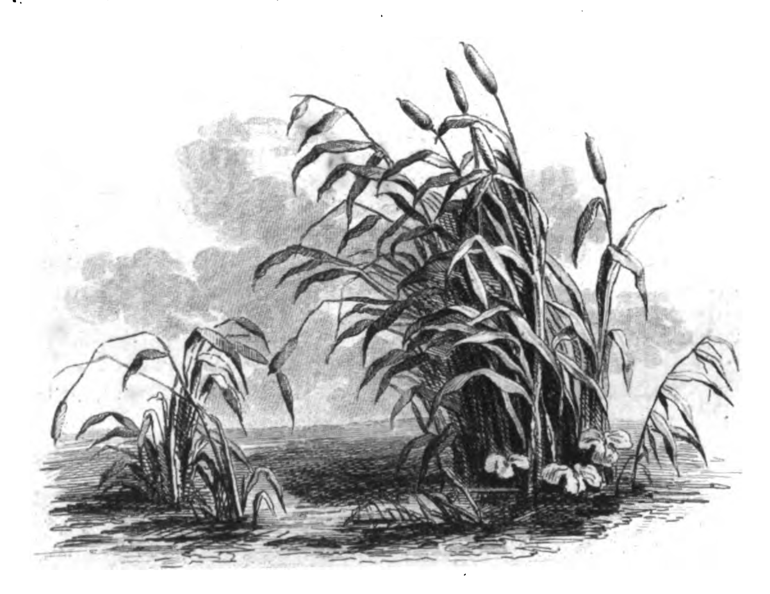
IRIS. Te raconterais-je mon plus grand ſecret, ſi je ne t'aimais pas, Eglé, comme moi-même?

EGLÉ. Eh bien, pour que ta confidence ne t'inquiete plus, je vais te conter auſſi ce que mon cœur a de plus ſecret. Le premier jour du mois, mon pere fit un ſacrifice au dieu Pan. Il avoit invité à la fête Ménalque ſon ami.

Il y vint accompagné de Daphnis, le plus jeune de ses fils. Daphnis, pendant le sacrifice, joua de deux flûtes; & tu sais, Iris, qu'aucun berger n'en joue avec plus d'art. Ses cheveux d'un blond doré flottaient en boucles sur sa robe plus blanche que la neige. Paré pour la fête, il était beau comme le jeune dieu de Délos. Le sacrifice consommé, nous allâmes .... mais écoute, ... j'entends du bruit dans le bocage .... le bruit s'approche de ces bords.

IRIS. Ecoutons. Oui; je l'entends approcher encore. O Nymphes, secourez-nous! Prenons vîte nos vêtements, & fuyons dans cette grotte.

Les bergeres effrayées s'enfuirent, comme des colombes que l'épervier poursuit du haut des airs. Cependant ce n'était qu'un faon aussi timide qu'elles, qui venait se désaltérer dans le courant de la riviere.



MÉNALQUE.



Ils sautaient de Joye et le Vieillard souriait a leurs transports.

Le Barbier l'aîné, Peintre du Roi. Inv. 1788.

De Longueil, Graveur du Roi Sculp.

MÉNALQUE ET ALEXIS.

MÉNALQUE était vieux. Déja les ans avaient penché ſa tête octogénaire. Des cheveux argentés ombrageaient ſon front. Sa barbe blanche retombait ſur ſa poitrine, & un bâton raſſurait ſes pas chancelants. Comme celui qui, après les travaux d'un beau jour d'été, ſe repoſe ſatisfait à la fraîcheur du ſoir & rend graces aux Dieux, en attendant le paiſible ſommeil; ainſi Ménalque avait conſacré le reſte de ſes jours au culte des immortels & au repos: car il avait travaillé, il avait fait le bien, & tranquille & ſerein il attendait déſormais le ſommeil du tombeau. Ménalque voyait la bénédiction répandue ſur ſes enfants. Il leur avait donné de nombreux troupeaux & de riches pâturages. Pleins d'une tendre inquiétude, tous s'étudiaient à l'envi à embellir ſes vieux jours, & à lui rendre les ſoins qu'il avait eus de leur jeuneſſe. C'eſt un devoir que les Dieux n'ont jamais laiſſé ſans récompenſe. Souvent aſſis devant ſa cabane à la douce chaleur du ſoleil, il contemplait ſes jardins ſoigneuſement cultivés, & dans un vaſte lointain les travaux & la richeſſe des champs. D'un air affable & careſſant, il engageait les paſſants à s'arrêter près de lui. Il écoutait encore avec intérêt les nouvelles du voiſinage, & ſe plaiſait à apprendre de l'étranger les mœurs & les coutumes des pays lointains,

Les enfants de ses enfants venaient folâtrer autour de lui, c'était l'amusement le plus cher à sa vieillesse; Arbitre de leurs jeux, il jugeait leurs petits différends, & les accoutumait à être bons, faciles & compatissants pour les hommes & pour le moindre des animaux. Aux jeux variés qu'il leur enseignait, se mêlait toujours quelque instruction simple & frappante. Lui-même faisait leurs jouets. Sans cesse ils accouraient en criant, ... Oh! fais-nous encore ceci, ... & puis encore cela. Quand ils l'avaient obtenu, ils se précipitaient à son cou; ils sautaient de joie, & le vieillard souriait à leurs transports. Il leur apprenait à tailler le jonc, à en faire des flûtes & des chalumeaux. Il leur enseignait les airs qui appellent les brebis & les chevres au pâturage, & ceux qui les ramenent au bercail. Il composait pour eux des chansons. Les petits les chantoient, les plus grands les accompagnoient de la flûte. Quelquefois encore, il leur racontait quelque histoire intéressante. Alors on les voyait assis à terre ou sur le seuil de la porte, tous la bouche entr'ouverte & les yeux attachés sur ses levres.

Un jour qu'il était venu s'asseoir à l'entrée de sa cabane pour s'y réchauffer au soleil du matin, son petit-fils Alexis se trouva seul auprès de lui. Le beau jeune homme n'avait encore vû que treize printemps. Les roses du bel âge & de la santé brillaient sur ses joues, & ses cheveux flottaient en boucles dorées. Le vieillard l'entretenait du bonheur de faire du bien aux hommes & de soulager l'indigence. Il lui disait:

Aucun plaiſir n'égale celui qu'on éprouve après une bonne action. Le lever brillant de l'aurore, le doux coucher du ſoleil, la lune perçant les ſombres voiles de la nuit, remplit notre cœur d'un ſentiment délicieux ; mais celui que nous inſpire la bienfaiſance,... ô mon fils, il eſt plus délicieux encore ! Des larmes de joie & de tendreſſe arroſerent les joues du jeune Alexis. Le vieillard les vit avec tranſport... Tu pleures, mon fils, lui dit-il, en fixant tendrement les yeux ſur lui ; ſûrement mes diſcours ſeuls n'auraient pas eu ce pouvoir. Il y a quelque choſe dans ton cœur qui leur donne cette force.

Alexis eſſuya les pleurs de ſes joues de roſes ; mais ſes yeux ſe rempliſſaient ſans ceſſe de nouvelles larmes : ah ! je le ſens, oui, je ſens que rien n'eſt ſi doux que de faire du bien.

Ménalque attendri ſerra la main du jeune homme dans la ſienne, & lui dit : Je vois ſur ton front, je lis dans tes yeux que ton ame eſt émue, & qu'elle ne l'eſt pas ſeulement de ce que je viens de dire.

Interdit, le jeune berger détourna ſes regards : tes diſcours ne ſont-ils pas aſſez touchants pour faire répandre ſur mes joues une douce roſée de larmes ?

Je vois, mon fils, lui répondit Ménalque, je vois que tu me caches, peut-être pour la premiere fois, ce qui fait palpiter ton ſein, ce qui erre déja ſur tes levres.

Eh bien, dit Alexis, en retenant ses pleurs, je te raconterai tout. Mais sans toi je l'eus caché éternellement au fond de mon cœur. Ne l'ai-je pas appris de toi-même : celui qui se vante du bien qu'il a fait n'est bon qu'à demi? Voilà pourquoi je voulais te cacher ce qui fait palpiter mon cœur, ce qui me fait éprouver si délicieusement que le plaisir de faire du bien est le sentiment le plus doux de la vie. Une de nos brebis s'était égarée. J'allai la chercher dans la montagne, & là j'entendis une voix gémissante. Je me glissai du côté d'où venait la voix, & j'apperçus un homme... Il ôtait de dessus ses épaules un pesant fardeau, & le posait à terre en soupirant. « Je ne puis, non, disait-il, je ne puis aller plus loin. Que ma vie est pleine d'amertume! Une subsistance pénible & douloureuse, est tout ce que j'obtiens de mon travail. Il y a plusieurs heures que j'erre accablé de cette charge aux ardeurs du midi, & je ne trouve point de source pour étancher ma soif, pas un arbre, pas même un arbuste dont le fruit puisse me rafraîchir. Oh Dieux! je ne vois autour de moi que d'affreux déserts, aucun sentier qui me conduise vers ma chaumiere, & mes genoux chancelants ne sauraient me porter plus loin.... Cependant je ne murmure pas. Oh Dieux! vous m'avez toujours secouru »! En gémissant ainsi il s'étendit languissamment sur son fardeau. Alors, sans en être apperçu, je courus de toute ma force à notre cabane, je ramassai vîte une corbeille de fruits secs & de fruits nouveaux, je remplis de lait mon plus grand flacon, je revolai à la montagne & je retrouvai encore cet infortuné.

Il goûtait dans ce moment la paix du ſommeil. Doucement, tout doucement, je m'approchai de lui, je mis à ſes côtés la corbeille & le flacon rempli de lait, & j'allai me cacher dans les buiſſons. Il ſe réveilla bientôt. Les yeux ſur ſon fardeau, que le ſommeil, dit-il, eſt un doux ſoulagement! Je vais eſſayer à préſent de te traîner plus loin. N'as-tu pas ſervi à repoſer ma tête? Peut-être que les Dieux conduiront mes pas, que j'entendrai bientôt le murmure d'une fontaine, ou que je trouverai quelque cabane dont le maître hoſpitalier me recevra ſous ſon toit. Au moment où il voulut recharger le fardeau ſur ſes épaules, il apperçut le flacon & la corbeille. La charge retomba de ſes bras.... Dieux! que vois-je! s'écria-t-il, ... Hélas! le beſoin qui me tourmente trompe mes ſens, je rêve ſans doute, & quand je me réveillerai, tout diſparoîtra. Mais, non, ... je veille.... Dieux! ce n'eſt pas un ſonge. Il porta la main ſur les fruits, ... je veille. Quelle divinité, ô quelle divinité propice a fait ce prodige? C'eſt à toi que je verſe les premieres gouttes de ce lait, & c'eſt à toi que je conſacre ces deux pommes les plus belles du panier. Reçois, ah! daigne recevoir favorablement le vœu de ma reconnoiſſance.... Tu vois ſi mon ame en eſt pénétrée. A ces mots, il s'aſſit & mangea en verſant des larmes de joie. Après s'être rafraîchi, il ſe leva, & rendit encore une fois graces au Dieu qui veillait ſur lui avec tant de bonté... Les Dieux, dit-il, auraient-ils conduit ici un mortel bienfaiſant? Pourquoi ne puis-je le voir & l'embraſſer?

Où es-tu ? Que je te rende grace, que je te bénisse ! Dieux, bénissez-le. Bénissez l'homme généreux & les siens, & tout ce qui lui est cher. Je suis rassasié : je vais emporter ces fruits. Je veux que ma femme & mes enfants en mangent, & qu'ils bénissent avec moi mon bienfaiteur inconnu. Il s'en alla, & je pleurai de joie. Cependant je courus à travers les buissons pour le devancer, & je m'assis sur le bord du chemin où il devait passer. Il vint, il me salua, & me dit : Ecoute, mon Fils, n'as-tu vu personne dans ces montagnes portant un flacon & un panier rempli de fruits ? —— Non, je n'ai vu personne dans la montagne portant un flacon & un panier de fruits. Mais lui dis-je, comment es-tu venu jusques dans ce désert ? Sans doute que tu t'es égaré. Aucune route ne conduit ici. —— Hélas ! oui, mon enfant, je me suis malheureusement égaré. Et si quelque divinité bienfaisante, ah ! (si c'est un mortel, les Dieux l'en béniront,) si quelque divinité bienfaisante ne m'avait sauvé, j'aurais péri de faim & de soif dans ces montagnes. —— Que je t'enseigne donc le chemin ! Donne-moi ton fardeau à porter, & tu me suivras avec moins de peine. Après s'en être défendu long-temps, il me donna le fardeau, & je le menai sur la route qui conduisait à son hameau. Voilà, mon pere, ce qui me fait encore pleurer de joie. Ce que j'ai fait m'a coûté peu de peine ; cependant toutes les fois que je me le rappelle, ce souvenir me charme comme l'air pur du matin. Quel doit être le bonheur de celui qui a fait beaucoup de bien !

Le vieillard, dans le plus doux raviſſement, embraſſa le jeune homme : ah ! je deſcends ſans regrets dans la tombe, puiſque je laiſſe la bienfaiſance & la piété dans ma chaumiere.





N'ayant pu le rappeller à la vie, ils l'ensevelirent au bord de la mer, en versant des pleurs.

Le Barbier l'aîné Inv. 1789. J. L. Delignon Sculp.

LA TEMPÊTE.

Misis & Lamon gardaient un troupeau de genisses sur le promontoire, près duquel le Tiferne s'enfuit au sein des mers à travers les roseaux. De noirs orages s'amassaient dans le lointain. Un silence effrayant planait sur la cime des arbres. L'hirondelle & l'alcion erraient çà & là incertains & épouvantés. Déja les troupeaux avaient quitté la montagne pour chercher un abri. Ces deux bergers étaient restés seuls à contempler l'approche de la tempête.

Que ce calme est terrible, dit Lamon. Regarde le soleil couchant qui se retire derriere ces nuages; semblables à des monts sourcilleux, ils s'élevent aux extrémités de la mer.

MISIS. Cette mer noire & sans rives ressemble à la nuit éternelle. Elle est encore paisible. Mais à ce calme funeste succédera bientôt la plus affreuse tourmente. Un bruit sourd remplit déja les airs. Ainsi, dans un désastre subit, on entend au loin les hurlemens de l'angoisse & de la terreur.

LAMON. Regarde ces montagnes de nuages, comme on les voit s'amonceler lentement; comme on les voit sortir de l'abîme toujours plus sombres, toujours plus menaçantes!

MISIS. Le bruit s'avance & devient plus éclatant. Les ténebres couvrent la mer; déja elles ont englouti les îles de Dioméde: on ne les voit plus. Ce n'est qu'au sein d'une obscurité profonde qu'étincelle encore la flamme du phare

voisin. Mais voici les vents qui commencent à mugir ; ils déchirent la nue, ils la poussent avec furie dans les airs, ils se déchaînent sur l'onde déja blanchie d'écume.

LAMON. La tempête éclate dans toute sa fureur ; cependant j'aime à contempler sa rage. Je ne sais quel plaisir mêlé d'inquiétude agite mon sein. Si tu veux, nous demeurerons ici. Nous n'avons que la montagne à descendre pour retrouver notre asyle.

MISIS. Lamon, je reste avec toi. Déja l'orage est sur nos têtes. Les vagues se jettent sur ce bord, & les vents sifflent à travers la cime courbée des arbres.

LAMON. Vois les flots déchaînés qui font jaillir leur écume jusqu'aux cieux, s'élever en rochers escarpés, & se précipiter avec effroi dans l'abîme. La foudre sillonnant le dos des vagues éclaire seule cette scene d'horreur.

MISIS. O dieux immortels ! Un vaisseau ! . . . . . Il est suspendu sur cette vague comme un oiseau sur la pointe d'un rocher. Ciel ! elle s'écroule. Où est le vaisseau ? Où sont les infortunés ? . . . Ensevelis dans les gouffres de la mer.

LAMON. Si mes yeux ne me trompent pas, le vaisseau reparaît sur cette vague. Dieux ! sauvez, ah ! sauvez les malheureux ! Hélas ! regarde, la vague qui les poursuit se précipite sur eux de toute sa violence. Infortunés, qu'alliez-vous chercher pour quitter le rivage paternel, & voguer ainsi sur d'immenses abîmes ! Votre pays ne produisait - il pas assez de fruits pour appaiser votre faim ? Vous cherchiez la richesse & vous trouvez une mort déplorable.

MISIS. Vos peres, vos épouſes, vos enfans arroſeront en vain la rive paternelle de leurs larmes. En vain feront-ils des vœux pour vous aux autels de Neptune. Votre tombeau demeurera vuide. Vos corps ſeront devorés par les monſtres de la mer, ou ſerviront de pâture aux oiſeaux du rivage. O Dieu, ſouffrez que, tranquille, j'habite toujours ma pauvre chaumiere... que, ſatisfait de peu, mon champ & mon troupeau ſuffiſent à mes beſoins.

LAMON. Grands Dieux! puniſſez-moi, comme ces infortunés, ſi jamais mon cœur murmure, ſi jamais je deſire plus que je n'ai, ma ſubſiſtance & du repos.

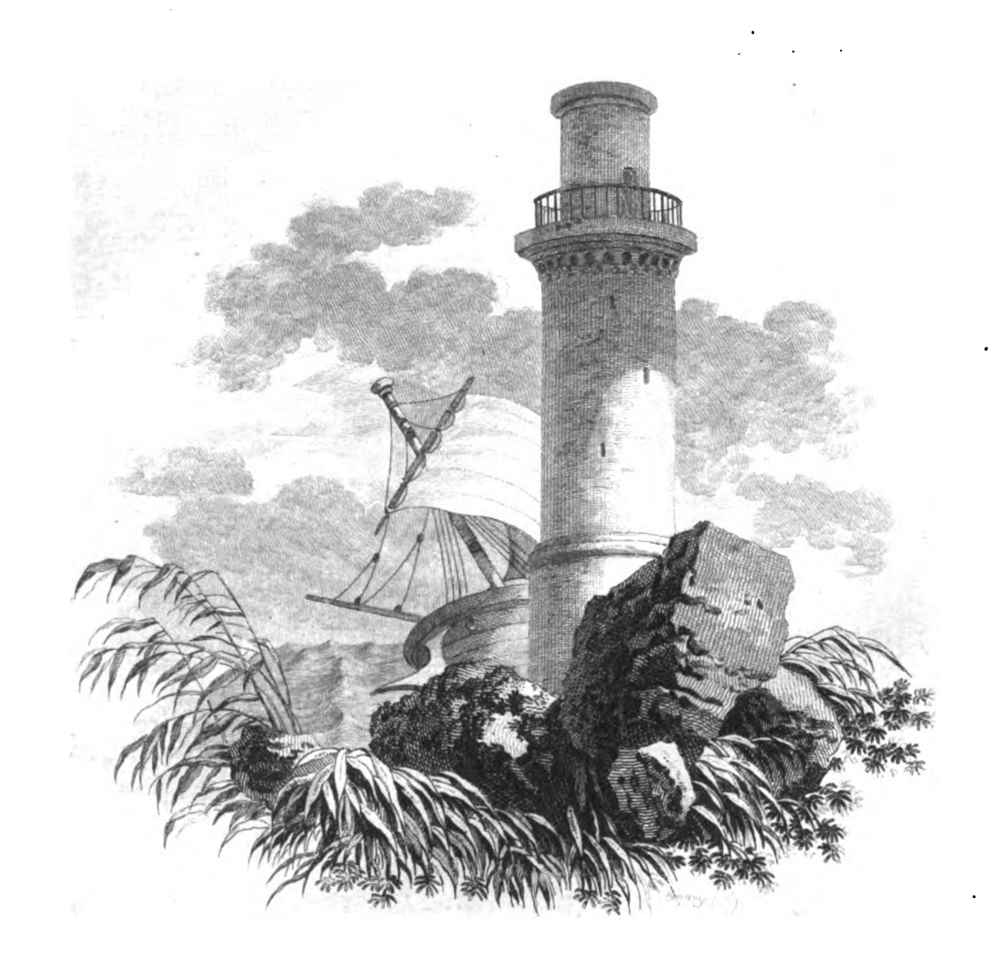
MISIS. Deſcendons ici. Peut-être les flots jetteront-ils quelques-uns de ces malheureux ſur la terre. S'ils vivent encore, nous aurons la conſolation de les ſauver. S'ils ſont morts, nous appaiſerons du moins leurs mânes, en leur ouvrant une tombe paiſible.

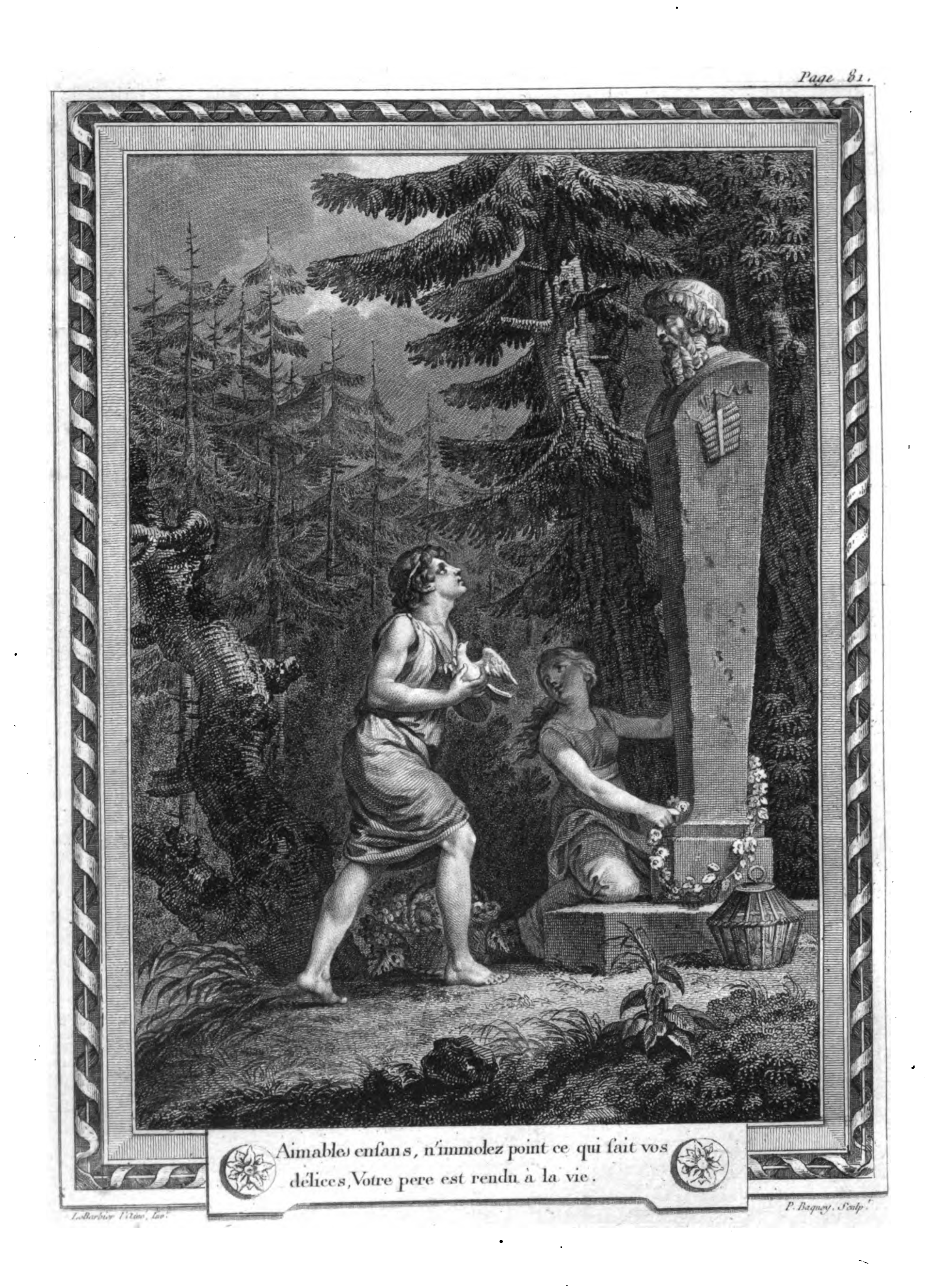
Ils deſcendirent au rivage, & ils trouverent étendu ſur le ſable un jeune homme, beau comme le fils de Maya. N'ayant pu le rappeller à la vie, ils l'enſevelirent au bord de la mer, en verſant des pleurs. Les débris du vaiſſeau étaient diſperſés ſur l'arene. Ils apperçurent, parmi ces débris, une caſſette. L'ayant ouverte, ils y trouverent de grandes richeſſes. Que faire de cet or, dit Miſis?

LAMON. Gardons-le, non pour être riches, nous en préſervent les Dieux! mais pour le rendre à celui qui pourrait le réclamer, ou à quiconque en aura plus beſoin que nous.

Inutile, ignoré de la cupidité des hommes, le tréſor reſta

long-temps entre les mains des deux bergers. Enfin, ils en firent bâtir un petit temple près de la tombe du jeune homme. Six colonnes de marbre blanc en ornaient la façade ombragée de lierre; & dans l'enfoncement était placée la ſtatue du Dieu Pan. Douce modération, c'eſt à toi & au Dieu Pan que fut conſacré ce temple.





Aimables enfans, n'immolez point ce qui fait vos délices, Votre pere est rendu à la vie.

Le Barbier l'aîné, inv. P. Baquoy, Sculp.

MIRTIL ET CHLOÉ.

De grand matin, Mirtil ſortant de la cabane trouva Chloé, ſa plus jeune ſœur, occupée à treſſer des guirlandes. La roſée brillait ſur toutes les fleurs, & à la roſée ſe mêlaient les larmes de la petite Chloé.

MIRTIL. Chere Chloé, que veux-tu faire de ces guirlandes ? Hélas ! tu pleures.

CHLOÉ. Et ne pleures-tu pas toi-même, cher Mirtil ? Mais, hélas ! qui ne pleurerait comme nous ! l'as-tu vue notre mere, dans quelle triſteſſe elle eſt plongée ! Comme, avant de nous quitter, elle preſſa nos mains dans les ſiennes, en détournant de nous ſes yeux baignés de larmes.

MIRTIL. Je l'ai vue comme toi. Hélas ! notre pere ! ſans doute il eſt plus mal encore qu'il n'était hier.

CHLOÉ. Ah ! mon frere, s'il doit mourir ! Comme il nous aime, comme il nous embraſſe, lorſque nous faiſons ce qu'il aime, ce qui plaît aux Dieux !

MIRTIL. O ma ſœur, comme tout eſt triſte ! En vain mon agneau vient me careſſer, j'oublie preſque de lui donner à manger. En vain mon ramier voltige ſur mes épaules, & cherche à me becqueter les levres & le menton. Rien, ... non,

rien ne saurait me rappeller à la joie. O mon pere! si tu meurs, je veux mourir aussi.

CHLOÉ. Hélas! il t'en souvient.... ce bon pere, il y a cinq jours qu'il nous prit tous deux sur ses genoux & qu'il se mit à pleurer....

MIRTIL. Oui, Chloé,.... il m'en souvient, comme il nous remit à terre, comme il devint pâle! Je ne peux plus vous tenir, mes enfans, je me trouve mal.... très-mal. A ces mots, il se traîna dans son lit; depuis ce jour il est malade.

CHLOÉ. Et depuis ce jour son mal a toujours augmenté! Ecoute, mon frere, quel est mon dessein. Dès l'aube du jour je suis sortie de la cabane pour cueillir des fleurs nouvelles, & pour en faire ces guirlandes. Je vais les porter au pied de la statue de Pan. Notre mere ne dit-elle pas toujours que les Dieux sont bons, que les Dieux aiment à exaucer les vœux de l'innocence? J'irai, j'offrirai ces guirlandes au Dieu Pan. Et vois-tu dans cette cage tout ce que j'ai de plus cher, mon petit oiseau..... Eh! bien, je veux l'immoler encore au Dieu.

MIRTIL. O ma chere sœur, je veux aller avec toi!.... je te prie, attends un instant. Je vais chercher ma corbeille, elle est pleine des plus beaux fruits; & mon ramier, je veux aussi l'immoler au Dieu Pan.

Il courut & fut bientôt de retour; alors ils allerent ensemble au pied de la statue; elle était située non loin de-là sur une

colline, au milieu des sapins les plus touffus. Là s'étant mis à genoux, ils invoquerent ainsi le Dieu des champs :

O Pan, protecteur de nos hameaux, écoute, écoute favorablement nos prieres, reçois nos faibles offrandes. C'est tout ce que des enfans peuvent t'offrir. Je pose ces guirlandes à tes pieds ; si je pouvais atteindre plus haut, j'en voudrais couronner ton front, j'en voudrais ceindre tes épaules. Sauve, ô Pan, sauve notre pere, rends-le à ses pauvres enfans !

MIRTIL. Je t'apporte ces fruits, ce sont les plus beaux que j'aie pu cueillir dans nos vergers. Reçois-les favorablement. Je t'aurais sacrifié la plus belle chevre du troupeau ; mais elle aurait été plus forte que moi. Quand je serai plus grand, je t'en sacrifierai deux toutes les années, pour avoir rendu notre pere à nos vœux. Rends, ô Dieu secourable, rends la santé au meilleur des peres !

CHLOÉ. Je vais t'immoler cet oiseau, ô Dieu secourable, c'est tout ce que j'ai de plus cher ! Regarde, il vole sur ma main pour me demander sa nourriture ; mais je veux, ô Pan ! je veux te l'immoler.

MIRTIL. Et moi, je vais t'immoler ce ramier. Il se joue, il me caresse ; mais je veux, ô Pan ! je veux te l'immoler, pour que tu nous rendes notre pere. Exauce, ô Pan ! exauce nos vœux !

Déja leurs petites mains tremblantes saisissaient les victimes, lorsqu'une voix se fit entendre : « Les Dieux aiment à exaucer

» les vœux de l'innocence. Aimables enfans, n'immolez point » ce qui fait vos délices ; votre pere est rendu à la vie »!

Et Ménalque recouvra la santé. Heureux de la piété de ses enfans, il alla, ce jour même, avec toute sa famille, offrir un sacrifice au Dieu. Il vécut comblé de bénédictions & vit les enfans de ses enfans.





Ils tomberent tous deux, les Bras entrelacés aux Pieds de la Déesse.

Dessiné par Le Barbier Peintre du Roi.

Gravé par De Longueil Graveur du Roi.

LA JALOUSIE.

La flamme la plus dévorante, le plus cruel ſerpent, que les furies jettent dans notre cœur, c'eſt la jalouſie. Alexis l'éprouva: Il aimait Daphné. Il en était aimé. Alexis était brun & d'une beauté mâle. Daphné était belle comme l'innocence, & blanche comme le lys qui s'épanouit au lever de l'aurore. Ces amans fortunés s'étaient juré une tendreſſe éternelle. Vénus & les amours ſemblaient répandre ſur eux leurs plus douces faveurs. Le pere d'Alexis venait d'échapper à une maladie dangereuſe: Mon fils, lui dit-il, j'ai fait vœu de ſacrifier ſix brebis au Dieu de la ſanté; pars, conduis les victimes à ſon temple. Il y avait deux grandes journées à faire, pour arriver au temple d'Eſculape. Alexis verſa un torrent de larmes en ſe ſéparant de ſa bergere. On eût dit qu'il avait de vaſtes mers à traverſer. Triſte & rêveur, il conduiſait ſes brebis devant lui, &, en s'éloignant du hameau, il ſoupirait le long du chemin comme la plaintive tourterelle. Il paſſait par les plus belles prairies & ne les voyait point. Les payſages les plus riants s'offraient à ſes yeux. Inſenſible à leur beauté, il ne ſentait que ſon amour, il ne voyait que ſon amante. Il la voyait à l'ombre, au bord des ruiſſeaux; il l'entendait répéter le nom d'Alexis, & lui répondait par ſes ſoupirs. C'eſt ainſi qu'il gravïſſait les ſentiers ſolitaires, en ſuivant ſes brebis & en ſe plaignant de ce qu'elles n'avaient pas la légéreté du

chevreuil. Il arriva au temple ; les victimes offertes, le sacrifice consommé, il revola sur les aîles de l'amour vers sa demeure. Mais en traversant des buissons, il s'enfonça une épine dans la plante du pied. A peine la douleur lui laissa-t-elle la force de se traîner jusqu'à la cabane voisine. Un berger bienfaisant l'y reçut, & mit sur sa blessure des herbes salutaires. Dieux ! que je suis infortuné ! disait-il sans cesse ; sombre & rêveur, il comptait, en soupirant, chaque minute. Enfin, une divinité ennemie versa dans son cœur le poison de la jalousie. Dieux ! disait-il, en murmurant tout bas & en jettant des regards farouches autour de lui, Dieux, quelle pensée ! Daphné pourrait m'être infidele !... Pensée injuste, odieuse !... Mais Daphné est femme, & Daphné est belle. Qui peut la voir & résister à ses charmes ? Depuis long-temps Daphnis ne soupire-t-il pas pour elle ? Il est beau. Qui n'est pas attendri aux doux accens de sa voix ? Et qui touche la lyre comme lui ? Sa cabane est près de celle de Daphné. Elle n'en est séparée que par un ombrage délicieux .... Loin de moi .... ah ! loin de moi .... pensée déchirante .... Hélas ! tu te graves toujours plus profondément dans mon cœur. Tu me poursuis nuit & jour .... Souvent l'imagination égarée d'Alexis lui montre cette bergere se glissant d'un pas timide sous l'ombre où Daphnis soupire aux échos sa peine & ses amours. Là, il la voit, l'œil languissant, étouffer à peine les soupirs qui font palpiter son sein. Dans un autre moment, il la voit sommeiller sous un berceau de jasmin : Daphnis la suit, l'apperçoit, ose s'approcher d'elle... ses avides regards dévorent tous ses charmes...

il ſaiſit ſa main.... la baiſe; Daphné ne ſe réveille point.... il baiſe ſes joues, il baiſe ſes levres, & elle ne ſe réveille pas! s'écrie-t-il transporté de fureur.... Mais quelles affreuſes images je vais créer moi-même! Pourquoi ne ſuis-je ingénieux qu'à me tourmenter du plus cruel ſupplice! Injuſte! ingrat, pourquoi ne penſe-je qu'à ce qui peut bleſſer l'innocence de ce que j'aime!

C'était déja le ſixieme jour que durait cet horrible tourment, & ſa plaie n'était pas encore entierement guérie. Mais rien ne ſaurait l'arrêter davantage. Il embraſſe ſon bienfaiteur. Il réſiſte à tout ce que la douce hoſpitalité peut imaginer pour le retenir encore. Pourſuivi par les furies, il part, &, malgré ſa douleur, il court, il vole. Déja la nuit était tombée. Mais au clair de la lune, il apperçut de loin la cabane de Daphné. Ah, déſormais, dit-il, fuyez, penſées odieuſes, fuyez loin de moi! C'eſt-là qu'habite celle qui m'aime. Aujourd'hui, ô Dieux! encore aujourd'hui, je pleurerai de joie ſur ſon ſein. En prononçant ces mots, il hâtait encore ſes pas. Cependant il vit Daphné s'avancer ſous le berceau qui conduiſait à ſa cabane. C'eſt elle. O Daphné, c'eſt toi! c'eſt ta taille ſi élégante, ta démarche ſi légere, ta robe plus blanche que la neige. C'eſt elle. O Dieux! mais où va-t-elle en ce moment? Pour de timides bergeres, il eſt dangereux de s'expoſer ainſi de nuit dans les champs. Peut-être impatiente de me voir, vient-elle ſur le chemin à ma rencontre. A peine l'eut-il dit, qu'un jeune homme ſortit du berceau pour la ſuivre. Il ſe mit à ſes côtés, & Daphné preſſa tendrement ſa main dans celle

du jeune homme. Il lui donna une petite corbeille de fleurs qu'elle prit ſous ſon bras avec une grace charmante. Puis ils s'éloignerent enſemble de la cabane au clair de la lune. Alexis, ſaiſi d'horreur, ſe tenait dans l'éloignement, & frémiſſait de tout ſon corps. Dieux immortels ! que vois-je ? Il n'eſt donc que trop vrai ! Ce qui m'a ſi cruellement agité eſt certain. Une divinité compatiſſante me l'avait prédit. Malheureux!.... qui es-tu, Dieu ou Déeſſe, ô toi ! qui m'as fait preſſentir mon malheur, venge .... ah ! venge-moi. Punis à mes yeux cette perfidie, & laiſſe-moi mourir de douleur !

Les bras entrelacés, Daphné & le berger ſuivaient le chemin du bois de myrthes qui entoure le temple de Vénus. La lune éclairait leurs pas, & leur maintien annonçait une douce intelligence.

Ils vont ſous l'ombre de ces myrthes, diſait Alexis furieux : & c'eſt à l'ombre même de ces myrthes qu'elle m'a juré ſi ſouvent une tendreſſe éternelle ! Les voilà dans le boſquet. Ciel ! je ne les vois plus. Cachés ſous le plus épais feuillage, ils vont s'aſſeoir ſur le gazon. Mais, non, je les revois.... ſa robe blanche brille au clair de la lune à travers les rameaux & leur tige griſâtre. Ils s'arrêtent. Voilà un aſyle charmant, & cette mouſſe eſt fraîche .... Perfides.... repoſez-vous.... jurez en préſence de Phébé ..... jurez-vous de coupables amours. Puiſſent les furies jetter l'épouvante au milieu de vous ! Mais, non. Ecoutons. Les roſſignols répetent les airs les plus tendres, & les tourterelles ſoupirent autour d'eux. Cependant..... ce n'eſt pas encore là qu'ils ſuſpendent leurs

pas. Ils vont jusqu'au temple de la Déesse. Je veux m'approcher. Je veux les voir. Je veux les entendre.

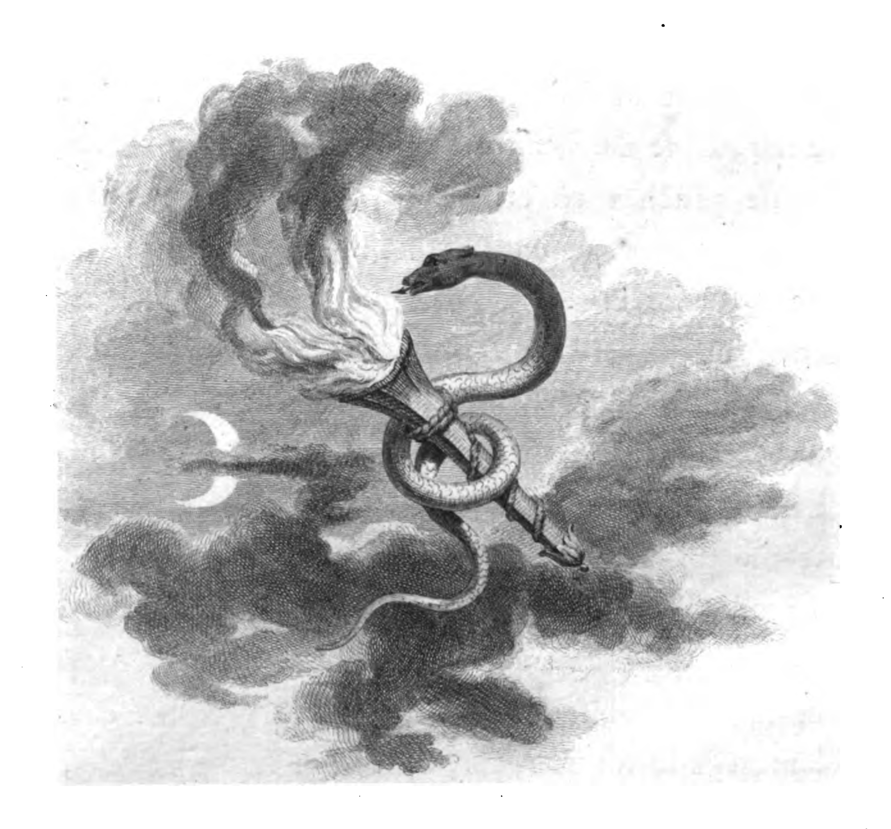
Il entra dans le bois de myrthes. Il les vit s'avancer vers le temple, dont les colonnes de marbre blanc, éclairées par la lune, perçaient avec éclat les ombres de la nuit. Eh quoi... ils oseraient franchir ces marches saintes! La Déesse de l'amour protégerait la plus noire perfidie! Il vit, en effet, la jeune bergere monter les degrés du temple; la petite corbeille de fleurs sous le bras, elle en traversa les portiques; & le jeune homme s'arrêta sous la premiere arcade. Alexis approchait toujours à la faveur des ombrages. Frémissant d'horreur & de désespoir, il se glissa sous l'ombre d'une colonne, & s'étant appuyé contre elle, il apperçut distinctement Daphné qui allait à la statue de Vénus. Le marbre en était aussi blanc que le lait, & le flambeau de la nuit l'éclairait toute entiere. La Déesse penchée en arriere avec une majesté ravissante semble éviter les yeux étonnés des mortels, & de sa hauteur sublime elle jette un regard de bonté sur ceux qui encensent ses autels. Daphné fléchit les genoux aux pieds de la Déesse, posa les guirlandes devant elle, & dit avec l'accent le plus tendre & le plus douloureux:

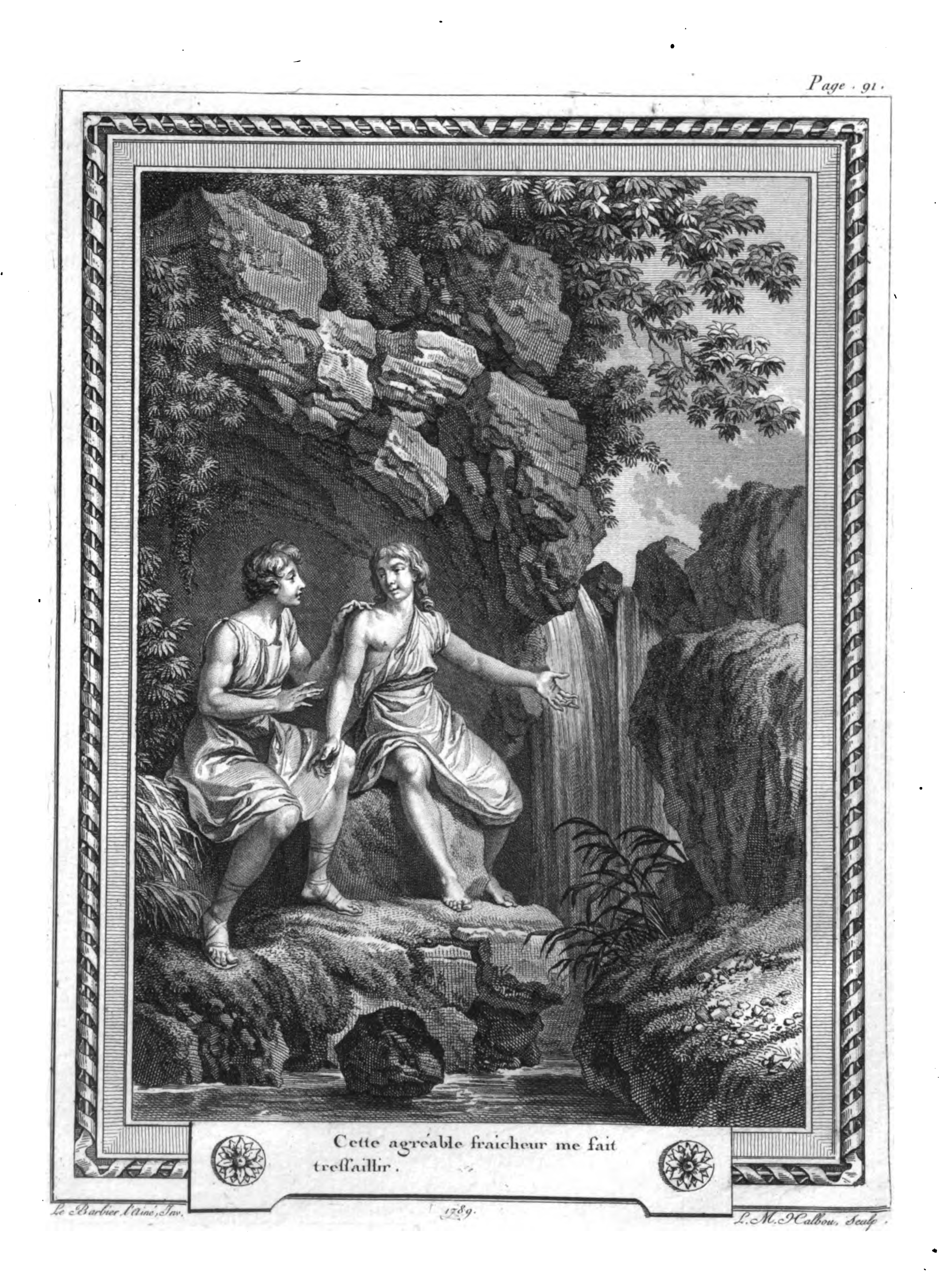
« Exauce, ô douce Déesse, protectrice des amours fideles! exauce ma priere. Reçois favorablement les fleurs que j'ose t'offrir; elles sont encore humides de la rosée du soir & de mes larmes. C'est aujourd'hui le sixieme jour qu'Alexis est loin de moi. O bienfaisante Déesse! qu'il revienne dans mes bras! protege-le sur sa route, & ramene-le aussi fidele, aussi

tendre qu'il l'était lorſqu'il m'a quittée. Ramene-le, & que je le preſſe contre mon ſein palpitant d'amour » !

Alexis l'entendit. Il apperçut vis-à-vis de lui le jeune berger dont la lune éclairait alors le viſage. C'était le frere de Daphné. Timide & craintive, elle n'avoit pas voulu s'expoſer aux dangers de la nuit, en allant ſeule au temple de Vénus.

Alexis ayant quitté la colonne qui le cachait, parut ſoudain aux yeux de ſon amante. Daphné ſaiſie du plus doux raviſſement, Alexis tranſporté de joie & de honte, ils tomberent tous deux, les bras entrelacés, aux pieds de la Déeſſe.





Cette agréable fraicheur me fait tressaillir .

Le Barbier l'aîné, Inv. 1789. L. M. Halbou, Sculp.

ERYTHIE.

MYRSON.

VIENS, Licidas, entrons dans le ruiſſeau, il rafraîchira nos pieds. Le ſaule & le peuplier flexible y forment une voûte de la plus riante verdure.

LYCIDAS. Volontiers, Myrſon. Dans cette chaleur étouffante, peut-on trouver un aſyle aſſez frais?

MYRSON. Allons juſqu'au rocher d'où ſe précipite le ruiſſeau. On y ſent une fraîcheur auſſi délicieuſe, que ſi l'on nageoit dans l'onde au clair de la lune.

LYCIDAS. Ecoute. Déja j'entends le bruit de l'eau qui tombe. On dirait que tout ce qui reſpire vient chercher la joie ſous ces ombrages. Quel bourdonnement mélodieux, quel doux gazouillement, quel tumulte agréablement varié, ſemble animer ces berceaux ſolitaires!... Et ce petit chardonneret, veut-il nous montrer le chemin? Comme il ſautille dans ſa gaité folâtre de caillou en caillou?... Vois-tu comme le ſoleil darde un rayon brillant dans le creux de ce ſaule dont le tronc eſt entouré de lierre... Ah! regarde, un petit chevreau repoſe dans le creux! qu'il a bien trouvé ce paiſible abri.

MYRSON. Tu vois tout, & tu ne t'apperçois pas que nous arrivons à l'endroit où nous voulons être.

LYCIDAS. O Pan! ô Dieux! quel réduit charmant!

MYRSON. Le ruiſſeau, dans ſa chûte, ſemblable à un tapis argenté qui flotte mollement au gré des airs, couvre toute l'entrée de la grotte, & ces arbriſſeaux le couronnent de leur feuillage. Viens, paſſons derriere la caſcade, entrons dans la grotte.

LYCIDAS. Cette agréable fraîcheur me fait treſſaillir. Comme le ruiſſeau tombe en bouillonnant à nos pieds! chaque goutte d'eau ſemble, aux rayons du ſoleil, une étincelle de feu.

MYRSON. Aſſeyons-nous ſur cette roche couverte de mouſſe. Nos pieds repoſeront à ſec ſur ces pierres qui ſortent de l'eau, & renfermés dans cet antre la caſcade jettera ſur nous ſon rideau tranſparent.

LYCIDAS. Non, jamais je n'ai vu un lieu plus enchanteur.

MYRSON. Oui, cette grotte eſt délicieuſe. Auſſi eſt-elle conſacrée au Dieu Pan. Les bergers s'en éloignent vers le milieu du jour. Car on dit qu'à ces heures le Dieu vient ſouvent s'y repoſer. Sais-tu l'hiſtoire merveilleuſe de cette ſource? Si tu le veux, je vais te la chanter.

LYCIDAS. Nous ſommes bien ici. Aſſis ſur cette mouſſe, appuyés contre le rocher, j'écouterai tes chants avec tranſport.

MYRSON. Que tu étais belle, Erythie, fille d'Eridan! la plus belle des Nymphes de Diane!.... Sa beauté cependant ne faiſait qu'éclore. Preſque encore enfant, déja ſa taille était élégante. La premiere fleur de l'innocence ſouriait ſur ſon joli viſage. Une timidité ingénue adouciſſait l'éclat de ſes yeux bleus, & ſon ſein naiſſant, arrondi avec grace, promettait

promettait ce que promet le bouton de la plus belle rose!

Pendant les ardeurs d'un jour d'été, elle avait poursuivi, avec ses compagnes, les chevreuils de la forêt. Fatiguée, languissante de soif, elle courut se désaltérer à une source. Pour se rafraîchir, elle y lava son beau visage; & puisant de l'eau dans le creux de sa main, elle la savourait de sa petite bouche vermeille. Penchée ainsi sur la fontaine, Erythie ne songeait à aucun danger. Mais Pan, caché dans le bosquet voisin, avait les yeux fixés sur elle. Soudain le Dieu se sentit embrâsé de tous les feux de l'amour. Sans être apperçu de la Nymphe, il s'était déja glissé tout près d'elle, lorsque le frémissement de l'herbe que foulaient ses pieds décela son approche. Saisie de frayeur, elle prend la fuite; elle échappe aux bras nerveux de Pan, à ces bras qui tremblaient de desir & de volupté. Déja elle sentait sur son sein leur chaleur brûlante; une feuille de rose eût rempli l'espace qui l'en séparait. Elle franchit le ruisseau. Plus légere que la biche, l'épouvante ajoute encore à sa légéreté. Il la poursuit. Elle vole à travers les prés, semblable au vent rapide qui de son aîle effleure à peine les pointes de l'herbe naissante. Mais tout-à-coup la terreur suspend sa course. Sur le bord d'une roche escarpée elle recule, & pâle & tremblante elle voit la profondeur de l'abîme. O Diane! s'écrie-t-elle avec l'accent du désespoir, ô Diane! protectrice des cœurs chastes, sauve-moi! Ne permets pas qu'un bras impudique ose serrer ce sein dévoué à ton culte! Viens, chaste Déesse, viens à mon secours. Cependant le Dieu l'avait atteinte de si

près, qu'elle ſentait le feu de ſa brûlante haleine, & ſes mains étaient prêtes à la ſaiſir. Mais la Déeſſe, ennemie des amours, entend les accens plaintifs de la Nymphe.

Pan croyant embraſſer Erythie, ſent l'onde s'échapper entre ſes mains & s'écouler ſur ſon cœur palpitant d'amour. Erythie, dans ſes bras, eſt changée en fontaine. Ainſi fond la neige au printemps ſur de noirs rochers... Elle rejaillit ſur les bras du Dieu, elle ruiſſele le long de ſes genoux, elle murmure à travers le gazon, ſe précipite du haut de la roche, & roule déja ſon onde au fond de la vallée. Ainſi ſe forma la ſource pure d'Erythie.





Celui qui m'a sauvé la vie était le pere de ce jeune Berger. Si tu pouvais l'aimer !

L. Barbier l'ainé Inv. 1789. N. Thomas Sculp.

LA JAMBE DE BOIS.

CONTE.

SUR le mont d'où le torrent de Rauti se précipite dans la vallée, un jeune berger faisait paître ses chevres. Son chalumeau appellait gaiment l'écho des antres du rocher, & sept fois de ses chants mélodieux l'écho faisait retentir les vallons. Tout-à-coup il apperçut un homme gravissant la côte de la montagne. Cet homme était vieux. Les ans avaient blanchi sa tête. Un bâton se courbait sous ses pas pesans & mal assurés, car il avait une jambe de bois. Il s'approcha du jeune homme & s'assit à ses côtés sur la mousse d'un rocher. Le jeune berger le regarda avec surprise, & ses yeux s'arrêterent sur la jambe de bois. Mon fils, lui dit le vieillard en souriant : N'est-ce pas que tu penses, qu'impotent comme je le suis, j'aurais mieux fait de rester dans la vallée ? Sache cependant, que je ne fais ce voyage qu'une fois chaque année ; & telle que tu la vois, mon ami, cette jambe m'est plus honorable qu'à bien d'autres la plus droite & la plus souple. Je veux bien, mon pere, reprit le berger, qu'elle te soit plus honorable ; mais je parie que les autres sont plus commodes. Sans doute tu es fatigué. Veux-tu du lait de mes chevres, ou de l'eau fraîche de la source qui jaillit là-bas du creux de cette roche ?

LE VIEILLARD. J'aime la candeur peinte sur ton visage. Un peu d'eau fraîche suffira pour me soulager : si tu veux

bien m'en apporter ici, je te raconterai l'hiſtoire de cette jambe de bois. Le jeune berger courut à la fontaine & fut bientôt de retour.

Quand le vieillard ſe fut rafraîchi, il dit : Lorſque vous voyez vos peres eſtropiés & couverts de cicatrices, jeunes gens, adorez le ciel, & béniſſez leur valeur. Sans elle vous courberiez la tête ſous le joug, au lieu de vous égayer à la douce chaleur du ſoleil, & de faire répéter aux échos des chants d'allégreſſe. La joie & la gaité habitent les collines & la vallée, & vos chanſons réſonnent d'une montagne à l'autre. Liberté ! douce liberté, c'eſt toi qui répands le bonheur ſur cette terre chérie ! Tout ce que nous voyons autour de nous, nous appartient. Satisfaits, nous cultivons nos propres champs. La récolte que nous y faiſons eſt à nous, & nos moiſſons ſont des jours de fêtes.

LE JEUNE BERGER. Celui-là n'eſt pas digne d'être un homme libre qui peut oublier que c'eſt au prix du ſang de ſes peres...

LE VIEILLARD. A leur place, mon fils, qui ne ferait pas ce qu'ils ont fait, ne l'eſt pas davantage...? Depuis la journée ſanglante de Nefels (*) je viens une fois tous les ans ſur cette montagne; mais je le ſens, j'y viens pour la derniere fois... D'ici je vois encore tout l'ordre de la bataille où la liberté nous fit vaincre. Regarde, c'eſt de ce côté-là que s'avançait l'armée ennemie. Des milliers de lances étincelaient au loin avec plus de deux cents chevaliers

(*) La bataille de Nefels, dans le Canton de Glaris, l'année 1388.

couverts de ſuperbes armures. Les panaches qui ombrageaient leurs caſques s'agitaient ſur leurs têtes, & la terre frémiſſait ſous les pas de leurs chevaux. Déja notre petite troupe avait été rompue. Nous n'étions que trois à quatre cents combattans. Les cris de la détreſſe retentiſſaient de tous côtés, & la fumée de Nefels embrâſé rempliſſait la vallée & s'étendait avec horreur le long des montagnes. Cependant au pied du mont où nous ſommes s'était porté notre chef. Il était là, où ces deux pins s'élancent des bords de la roche eſcarpée. Entouré d'un petit nombre de guerriers, je crois le voir encore, ferme, inébranlable, rappeller les troupes diſperſées autour de lui. J'entends le bruit de ce drapeau que ſon bras agitait dans les airs, c'était comme le bruit des vents qui précedent l'orage. De toutes parts, on accourait vers lui. Vois-tu ces ſources ſe précipiter du haut des monts? Des pierres, des rochers, des arbres renverſés s'oppoſent en vain à leur cours; elles franchiſſent, elles entraînent tout, & ſe raſſemblent au fond de cet abîme. Ainſi nous accourumes à la voix de notre Général, en nous faiſant jour à travers l'ennemi... Rangés autour du héros, nous jurâmes tous, & Dieu nous entendit, de vaincre ou de mourir. L'ennemi s'approchant en ordre de bataille, fondit ſur nous avec impétuoſité; nous l'attaquâmes à notre tour. Déja nous l'avions chargé onze fois; mais toujours forcés de nous retirer à l'abri de ces hauteurs, nous y reſſerrions nos rangs auſſi inébranlables que le rocher qui nous protégeait. Enfin renforcés par trente guerriers de Schwitz, nous tombâmes tout-à-coup ſur l'ennemi comme la chûte d'une montagne,

comme une roche qui éclate, tombe, roule à travers la forêt & brise avec fracas les arbres à son passage. De toutes parts, les ennemis & cavaliers & fantassins, confondus dans le plus horrible tumulte, se renversent les uns les autres pour échapper à notre fureur. Acharnés au combat, nous foulions à nos pieds les morts & les mourans pour porter plus loin la vengeance & le trépas. J'étois au milieu de la mêlée : un cavalier ennemi me renversa dans sa fuite, & son cheval me fracassa la jambe. Le guerrier qui combattait le plus près de moi, m'ayant apperçu, me chargea sur ses épaules, & courut en me portant ainsi hors du champ de bataille. Un bon religieux, prosterné non loin de-là sur un rocher, implorait le ciel pour nous.... Ayez soin, mon pere, de ce guerrier, lui dit mon libérateur, il a combattu en homme libre. Il le dit, & revole au combat. La victoire fut à nous, mon enfant, elle fut à nous. Mais plusieurs des nôtres étaient étendus sur des monceaux d'ennemis. Ainsi, disait-on, repose le moissonneur fatigué sur les gerbes qu'il moissonna lui-même. Je fus soigné, je fus guéri. Mais je n'ai jamais pu découvrir celui à qui je dois la vie. Je l'ai cherché vainement. J'ai fait des vœux & des pélerinages pour qu'un Saint du Paradis ou quelque Ange voulût me le révéler. Hélas! tous mes efforts ont été inutiles. Je ne pourrai plus, dans cette vie, lui prouver ma reconnaissance. Le jeune berger avait écouté le vieux guerrier les larmes aux yeux. Il lui dit : Non, mon pere, dans cette vie tu ne pourras plus lui prouver ta reconnaissance.

Le vieillard surpris, s'écria : Ciel ! que dis-tu ? Saurais-tu, mon fils, quel fut mon libérateur ?

LE JEUNE BERGER. Je ſerais bien trompé, ou c'était mon pere ; oui, c'était lui-même. Souvent il m'a raconté l'hiſtoire de la bataille, & ſouvent je lui ai entendu dire, l'homme que j'ai emporté du champ de bataille ſerait-il encore vivant !

LE VIEILLARD. O Dieu ! Anges du Ciel ! cet homme généreux ſerait ton pere !

LE JEUNE BERGER. Il avait une cicatrice ici —— (en montrant ſa joue gauche) ; —— il avoit été bleſſé par l'éclat d'une lance ; peut-être le fut-il avant qu'il t'emportât de la mêlée.

LE VIEILLARD. Sa joue était couverte de ſang quand il m'emporta. O mon enfant, ô mon fils !

LE JEUNE BERGER. Il mourut il y a deux ans ; & comme il était pauvre, je ſuis réduit, pour vivre, à garder ces chevres.... Le vieillard l'embraſſa, & dit : Le ciel en ſoit béni ; je pourrai te récompenſer de ſes bienfaits. Viens, mon fils, viens avec moi ; qu'un autre garde ces chevres.

Ils deſcendirent enſemble dans la vallée, & ils marcherent vers la demeure du vieillard. Il était riche en champs & en troupeaux, & une fille aimable était ſa ſeule héritiere. Mon enfant, lui dit-il, celui qui m'a ſauvé la vie était le pere de ce jeune berger. Si tu pouvais l'aimer, je ſerais heureux de te voir uni à lui... Le jeune homme était d'une figure aimable. La fraîcheur & la gaité brillaient ſur ſon viſage, des boucles d'un blond doré ombrageaient ſon front, & le feu brillant de ſes yeux était tempéré par une douce modeſtie. La jeune fille,

avec une réſerve ingénue, demanda trois jours pour y penſer; mais le troiſieme lui parut bien long. Elle donna ſa main au jeune homme, & le vieillard verſa des larmes de joie, & leur dit : Que ma bénédiction repoſe ſur vous, mes enfans! C'eſt aujourd'hui que je ſuis le plus heureux des hommes.



LETTRE



Dessiné par Le Barbier peintre du Roi.

Gravé par De Longueil Graveur du Roi.

LETTRE SUR LE PAYSAGE

A M. FUESLIN.

Vous pensez donc, Monsieur, que je pourrais intéresser, peut-être même devenir utile, en indiquant la route que j'ai suivie pour parvenir à pratiquer les arts du dessin dans un âge peu favorable aux grands succès. Il serait à desirer, sans doute, que les artistes célebres eussent exécuté un semblable projet. Quel avantage ne tirerait-on pas de l'histoire des Peintres, si elle contenait avec les événemens de leur vie le récit des progrès de leurs talens? Nous y verrions les différentes routes qui peuvent conduire au même but, les obstacles qui s'y rencontrent, les moyens de les surmonter, le développement des lumieres relatif au développement du génie & aux observations que la pratique entraîne; & si ces sortes de détails étaient écrits par les artistes mêmes, ils offriraient certainement cette vérité précieuse & utile, & cet intérêt séduisant qui l'accompagne toujours.

Peut-être, il est vrai, ne trouverait-on pas dans ces simples récits la profondeur de recherches que s'efforcent d'atteindre ceux qui dissertent sur les arts sans les pratiquer; mais ceux qui les exercent y trouveraient des ressources & des connaissances que l'expérience seule peut donner.

C'eſt ainſi que l'ouvrage de Laireſſe, ſi ſecourable pour les jeunes éleves, lui a mérité le titre de bienfaiteur des arts que ſes travaux ont illuſtrés. C'eſt ainſi que le livre de Mengs peut aider ſes rivaux à s'égaler à lui, en donnant plus à penſer en peu de lignes ſur les vrais principes de la peinture que de longs ouvrages. S'il laiſſe deſirer quelquefois plus de clarté comme philoſophe, combien ne dédommage-t-il pas comme artiſte, lorſqu'il expoſe ſes procédés, ſes principes, & qu'il fait admirer l'énergie, le goût épuré, la fineſſe qu'on a droit d'attendre de celui que ſes contemporains appellent le Raphaël de ſon ſiecle.

Me ſera-t-il permis de revenir à moi, après m'être élevé ſi haut? Oſerais-je remplir ma promeſſe, moi, qui n'ai fait que les premiers pas dans la carriere, & qui me trouverai peut-être arrêté par des occupations & des circonſtances forcées? Mais je me ſuis engagé, c'eſt au nom de l'amitié; l'amitié ſera mon excuſe.

Vous ſavez que le ſort ne ſemblait pas me deſtiner à pratiquer la peinture. Cependant un penchant naturel, marqué dans ma premiere jeuneſſe par des eſſais continuels, ſemblait indiquer que la nature ne s'accordait point ſur cet objet avec des circonſtances d'état qui ne dépendent point d'elle. Je crayonnais donc dans mon enfance tout ce qui s'offrait à moi, ſans pouvoir deviner alors ce que ſignifiaient ces avertiſſemens, & ſans qu'on y fît aſſez d'attention pour les mettre à profit; je ne fis aucun progrès, mon goût ſe ralentit, mes

plus belles années s'écoulerent ; mais les beautés de la nature, les excellentes imitations de ce grand modele ne cessaient point de faire sur moi les impressions les plus vives. J'avais abandonné le crayon, une impulsion secrette me fit prendre la plume, & par ce moyen, dont la pratique m'offrait moins d'obstacles, j'imitai des scenes naïves, des beautés pittoresques, enfin les charmes de la nature qui me touchaient le plus.

Cependant une collection choisie que possédait mon beaupere (1), réveilla en moi la passion du dessin, & vers ma trentieme année j'essayai de mériter dans ce genre d'imitation l'indulgence, &, s'il se pouvait, le suffrage des artistes & des connaisseurs.

Ce fut au paysage que mon penchant me fixa : je cherchai avec ardeur les moyens de satisfaire mes desirs ; & embarrassé de la route que je devais tenir, je dis : Il n'est qu'un seul modele, il n'est qu'un seul maître, & je me mis à dessiner d'après nature. Mais j'appris bientôt que ce grand & sublime maître ne s'explique clairement qu'à ceux qui ont appris à l'entendre. Mon exactitude à le suivre en tout, m'égara : je me perdais dans des détails minutieux qui détruisaient l'effet de l'ensemble ; je ne saisissais pas cette maniere de rendre, qui, sans être servile ni lechée, exprime le véritable caractere des objets. Mes arbres étaient dessinés avec sécheresse & ne se détachaient point par masses.

(1) M. Heidegguer, Conseiller d'Etat, à Zurich.

L'enſemble était interrompu par un travail ſans goût. En un mot, mon œil trop fixé ſur un point, n'était point exercé à embraſſer un eſpace. J'ignorais cette adreſſe qui ajoute ou retranche dans les parties que l'art ne peut atteindre. Mon premier progrès fut donc de m'appercevoir que je n'en faiſais pas; le ſecond, d'avoir recours aux grands maîtres & aux principes qu'ils ont établis par leurs préceptes ou leurs ouvrages; & cette marche n'eſt-elle pas celle qui eſt naturelle à tous les arts? Les premiers qui les ont cultivés ſont tombés dans la ſéchereſſe qu'on leur reproche par une exactitude trop grande à imiter la nature, dont ils ſentaient, pour ainſi dire, trop en détail les beautés. En effet, ces détails ſont exécutés par nos premiers peintres d'une maniere auſſi finie dans les objets ſubordonnés que dans les parties les plus ſaillantes. Ceux qui les ont ſuivis ont remarqué ces défauts, on a ſenti qu'une imitation caractériſtique était plus intéreſſante que l'imitation des parties. Les idées de maſſes, d'effets, d'ordonnance ſe ſont offertes; ces idées ont produit des principes, & les grands peintres ſe ſont dirigés à un effet général, comme les poëtes à un intérêt dominant.

Je m'occupai donc à étudier les grands maîtres, à faire un choix entre eux & à ne m'attacher ſur-tout qu'aux meilleurs ouvrages. Car je ſentis que ce qui eſt le plus nuiſible dans l'étude des modeles, c'eſt le médiocre. Le mauvais frappe & repouſſe; mais ce qui n'eſt ni bon, ni abſolument mauvais trompe, en offrant une facilité ſéduiſante & dangereuſe. C'eſt par

cette raifon que la gravure qui pourrait contribuer au progrès des arts, fi elle s'occupait davantage du choix des originaux, & de la maniere de les bien rendre, devient nuifible par la quantité d'ouvrages médiocres qu'elle multiplie fans ceffe. Combien de productions de cet art ont exigé le travail d'une année, qui ne méritent pas l'attention d'un moment ! Mais que Raphaël foit traduit par un favant burin, qu'un jeune artifte s'aide de ce fecours, bientôt il ne pourra fupporter les ouvrages fans nobleffe & fans expreffion ; il fentira jufqu'où peut s'élever l'excellence de l'art. Le moyen de connaître & de fuir le médiocre eft la méditation & l'imitation des beaux ouvrages, ou, à leur défaut, des plus belles traductions qu'on en a faites ; car c'eft ainfi qu'on peut défigner les belles eftampes. Faites étudier à un jeune deffinateur les têtes de Raphaël, il ne verra qu'avec dégoût les figures mefquines des peintres médiocres. Mais fi vous le nourriffez premierement de ces fubfiftances infipides, n'aura-t-il pas bientôt perdu le goût néceffaire pour fentir l'excellence de l'Antinoüs & de l'Apollon. L'un marchera avec fûreté dans la carriere, l'autre chancellera continuellement dans fa route, & ne connaîtra pas même fa faibleffe.

C'eft d'après ces réflexions que, me guidant fur les pas des maîtres, j'ofai me créer une méthode. Mon premier précepte fut de paffer d'une partie principale aux autres, fans m'arrêter à vouloir faifir tout-à-la-fois les détails infinis que j'appercevais dans chacune. Je m'accoutumai par ce moyen à

dessiner ou plutôt à disposer les arbres par masses, en choisissant Waterloo pour modele ; plus je méditai cet artiste, plus je trouvai dans ses paysages le vrai caractere de la nature ; & plus cette découverte me frappa, plus je trouvai de plaisir à l'imiter. Ce fut donc à lui que je dus enfin la facilité de rendre mes propres pensées ; mais c'était en empruntant son style. Alors, pour éviter ce qu'on nomme maniere, je hasardai de mettre plus de variété dans mes études, & d'associer à mon premier maître des artistes, dont le goût différent du sien avait cependant, comme lui, le naturel & la vérité pour objet.

Swanefeld & Berchem présiderent tour-à-tour à mes travaux ; semblable à l'abeille, je cherchai du miel sur plusieurs fleurs ; je consultai, j'imitai, & revenant à la nature, par-tout où je trouvais un arbre, un tronc, un feuillage qui attirait mes regards, qui fixait mon attention, j'en faisais des esquisses, plus ou moins terminées. Par ce procédé, je joignis à la facilité l'idée du caractere, & je me formai une maniere qui me devenait plus personnelle. Il est vrai qu'un premier penchant me ramenait souvent à mon premier guide ; je retournais à Waterloo lorsqu'il s'agissait de la disposition des arbres ; mais Berchem & Salvator Rosa obtenaient la préférence, lorsqu'il s'agissait de disposer des terrasses & de caractériser des roches. Meyer, Ermels & Hakert m'aidaient à distinguer les vérités de la nature, & le Lorrain m'instruisait du beau choix des sites & du bel accord des fonds. J'appris, en

l'étudiant, à imiter les campagnes verdoyantes, les doux lointains & ces dégradations admirables par l'artifice caché de leurs nuances. Enfin j'eus recours à Wouwermans pour ces fuyans légers & suaves, qui, éclairés par une lumiere modérée & revêtus d'un tendre gazon, n'ont de défaut que de paraître quelquefois trop veloutés.

Passant ainsi de l'imitation variée à l'observation constante, retournant ensuite à la nature, je sentis enfin que mes efforts devenaient moins pénibles. Les masses & les formes principales se développaient à mes yeux ; des effets que je n'aurais point vus me frappaient ; j'allai jusqu'à rendre d'un seul trait, ce que l'art ne saurait détailler sans se nuire ; ma maniere devenait expressive. Combien de fois, avant ces premiers progrès, j'avais cherché, sans les trouver, des objets favorables à l'imitation ; combien il s'en offrait à mes yeux ! Ce n'était pas cependant que chaque site ou chaque arbre réunit toute la beauté pittoresque que je pouvais desirer ; mais mon œil exercé ne voyait plus d'objets sans y démêler des formes qui me plaisaient, ou des caracteres qui fixaient mon attention. Je n'appercevais plus d'ombre qui n'eût quelque branche bien jettée, quelque masse de feuillage agréablement disposée, quelque partie du tronc dont la singularité fut piquante. Une pierre isolée me donnait l'idée d'un rocher, je l'exposais au soleil sous le point de vue le plus relatif à ma pensée ; & donnant dans ma pensée plus d'étendue aux proportions, j'y découvrais les plus brillans effets du

clair-obscur, des demi-teintes & des reflets. Mais lorsque de cette maniere nous recherchons nos parties dans la nature, nous devons nous garder de ne pas nous laisser entraîner trop par le singulier. Recherchons le beau & le noble dans les formes en ménageant avec goût les formes qui ne sont que bisarres. C'est l'idée de la noble simplicité de la nature qui doit modérer un essor qui porterait l'artiste au goût du merveilleux, à l'exagération, peut-être même au chimérique, & l'éloignerait par-là du vraisemblable qui est la vérité des imitations.

Quant à la maniere dont j'exécutais mes études, elles n'étaient ni des dessins rendus, ni de simples esquisses. Plus une partie de mon sujet me semblait intéressante, plus j'en terminais au premier coup la représentation.

Il est des artistes qui se contentent de dérober à la hâte par de simples croquis un tableau rendu que la nature leur présente. Ils réservent de suppléer à loisir ce qui manque à leur esquisse. Qu'arrive-t-il ? L'habitude de leur maniere l'emporte sur l'idée qu'ils ont prise trop légérement, & le caractéristique de l'objet s'échappe & disparaît. Qui pourra suppléer à ce mérite ? ce ne sera ni la magie du coloris, ni les effets du clair-obscur : ils pourront séduire un moment ; mais l'œil sévere cherchera le vrai ; le naturel, & ne le trouvant point, se détournera de l'ouvrage avec dédain.

Mais si je voulais faire usage de mes études, faites d'après la nature dans l'invention d'un ensemble, j'y trouvais de

quoi

de quoi m'intimider & m'embarraſſer ; je tombais dans ces détails factices qui ne s'accordaient plus avec la ſimplicité des parties que j'avais dérobées à la nature. Je ne voyais pas dans mes payſages le grand, le noble, l'harmonie, cet effet touchant dans l'enſemble. J'étais donc obligé d'avoir recours aux maîtres, qui me parurent exceller le plus dans la compoſition.

Everdingen, que je n'ai point encore nommé, m'offrit ſouvent alors cette ſimplicité champêtre, qui plaît même dans les contrées où regne la plus grande variété ; je trouvai, dans ſes ouvrages, des torrens impétueux, des roches briſées & couvertes d'épaiſſes brouſſailles, des lieux agreſtes, où la pauvreté trouve un aſyle heureux dans la plus ſimple chaumiere.

Cependant ſi ſa touche hardie & ſpirituelle était capable de m'inſpirer, je ne crus pas qu'il fût le ſeul dont il fallait ſuivre l'exemple. Je penſai même qu'il n'était pas inutile d'avoir appris, avant de l'imiter, à peindre les rochers dans un meilleur goût. Dietrieh me l'enſeigna. Les morceaux qu'il a compoſés dans ce genre ſont tels qu'on dirait que c'eſt Everdingen qui les a faits, mais qu'il s'eſt ſurpaſſé lui-même.

Swanefeld, à ſon tour, m'offrit la nobleſſe des idées. J'admirai l'effet prodigieux de ſon exécution, & celui des lumieres reflétées qui rejailliſſent d'une maniere ſi piquante ſur ſes grandes maſſes d'ombres. Salvator Roſa m'entraînait ſouvent

par la chaleur & la fougue de ſon génie ; Rubens, par la hardieſſe de ſes compoſitions, par le brillant de ſon coloris, par le choix de ſes ſujets. Mais les deux Pouſſin & Claude-le-Lorrain m'attacherent enfin uniquement. C'eſt dans leurs ouvrages que je trouvai jointes la nobleſſe & la vérité. Ce n'eſt pas une ſimple & ſervile imitation de la nature. C'eſt un choix du beau le plus ſublime & le plus intéreſſant. Un génie poétique réunit, dans les deux Pouſſin, tout ce qui eſt grand, tout ce qui eſt noble. Ils nous tranſportent dans ces temps pour leſquels l'hiſtoire & ſur-tout la poéſie nous rempliſſent de vénération, dans ces pays où la nature n'eſt point ſauvage, mais ſurprenante dans ſa variété, où, ſous le ciel le plus heureux, chaque plante acquiert toute ſa perfection. Les fabriques qui ornent les tableaux de ces artiſtes célebres, offrent le goût épuré de l'architecture antique. Les figures ont le maintien noble, la démarche aſſurée ; c'eſt ainſi que nous nous repréſentons les Grecs & les Romains, lorſque notre imagination dans l'enthouſiaſme de leurs grandes actions ſe tranſporte aux ſiecles de leur gloire & de leur proſpérité. Le calme & l'aménité regnent ſur-tout dans les contrées qu'a ſu créer le pinceau du Lorrain. La ſeule vue de ſes tableaux excite cette émotion douce, ces ſenſations délicieuſes que le ſpectacle d'une nature choiſie a droit de porter dans notre ame. Ses campagnes ſont riches ſans confuſion ; elles ſont variées ſans déſordre, mais toutes préſentent l'idée de la paix & du bonheur. C'eſt toujours une terre fortunée qui prodigue ſes

bienfaits à ceux qui l'habitent, un ciel pur & ſerein ſous lequel tout germe & tout fleurit. Non content de me remplir des principes & des beautés que m'offraient les ouvrages de ces grands maîtres de l'art, j'eſſayai de retracer de mémoire les principaux traits qui m'avaient frappé dans ces beaux modèles. Je copiai quelques-uns de leurs ouvrages, & je conſerve ces eſſais qui me rappellent & la route que j'ai ſuivie, & les guides qui me l'ont ouverte. De cette méthode que je m'étais formée, il m'eſt reſté l'habitude utile de tracer, pour en mieux garder le ſouvenir, les compoſitions & les ſites des ouvrages qui m'intéreſſent particulierement. Peut-être regardera-t-on ce ſoin comme ſuperflu, puiſque les gravures faites d'après les plus beaux tableaux pourraient m'en donner des images plus exactes. Mais la peine que j'ai priſe, lorſque je les ai tracées moi-même, m'en fait conſerver une idée plus durable. Combien de collections d'eſtampes & de deſſins reſſemblent à ces nombreuſes bibliotheques dont les poſſeſſeurs ne tirent aucun profit !

Cependant lorſque je m'étais attaché trop long-temps à penſer d'après les maîtres que j'avais choiſis, j'éprouvais une timidité plus grande. S'agiſſait-il d'inventer ; ſurchargé, pour ainſi dire, des grandes idées des célebres artiſtes, je reconnaiſſais ma faibleſſe, &, humilié de mon peu de force, je ſentais combien il était difficile de les atteindre. Je remarquais combien, par une imitation trop continue, l'imagination perd ſon eſſor. Le célebre Frey en eſt un exemple ; & le plus

grand nombre des graveurs confirme cette obſervation. En effet, les ouvrages de leur compoſition ſont en général ce qu'ils ont fait de plus médiocre. Occupés ſans ceſſe à rendre les idées des autres, aſtreints à les copier avec la plus ſcrupuleuſe exactitude, cette fougue d'imagination, ſans laquelle on n'invente point, s'affaiblit ou ſe perd. Effrayé par ces réflexions, j'abandonnai mes originaux, je quittai mes guides; &, me livrant à mes propres idées, je me preſcrivis des ſujets, je me donnai des problêmes à réſoudre. Je cherchai à connaître ainſi ce qui pouvait mieux convenir à mes faibles talens. J'obſervais ce qui m'était le plus difficile, & je découvrais à quelles études il me fallait déſormais porter ma plus grande attention. Alors les difficultés commencerent à diſparaître. Mon courage s'augmenta. Je ſentis que mon imagination s'étendait en prenant des forces. Malheur aux artiſtes & aux poëtes, ſerviles eſclaves de leurs modeles. Ils reſſemblent à l'ombre qui ſuit le corps juſques dans ſes moindres mouvemens. Je me gardai bien cependant d'abandonner l'uſage que je m'étais fait, de dérober à la nature un trait, un ſouvenir de ce qu'elle m'offrait de ſingulier, de piquant ou d'agréable. Toujours fourni de ce qui m'était néceſſaire, toujours attentif à ce qui ſe préſentait à mes yeux, n'ayant point honte de me retirer un moment à part pour remplir mes tablettes, un tableau, une eſtampe, un ſite, un effet, un grouppe, une phyſionomie, tout me payait tribut, & mes eſquiſſes ou mes croquis même étaient, pour mon imagination,

une eſpece de chiffre qui lui rappellait des idées, dont, ſans cela, la trace rapide & légere ſe ſerait infailliblement échappée. Une penſée conçue dans la premiere chaleur, un effet dont on eſt rempli au premier coup-d'œil, ne ſera jamais auſſi bien rendu que par le trait qu'on en forme à l'inſtant qu'on en eſt frappé. Dans ces premieres émotions ſi précieuſes à ſaiſir, il n'eſt pas juſqu'au médiocre qui ne puiſſe occaſionner quelque penſée heureuſe. Quel poëte n'a pas enfanté quelquefois un bon vers, dont un vers médiocre lui donnait l'idée ! C'était un diamant informe. Il l'a brillanté. Les œuvres de Merian, à qui l'on ne rend pas aſſez de juſtice, renferment des vérités priſes dans la nature avec le plus beau choix : qu'eſt-ce qui peut donc déguiſer leur mérite ? le ton inſipide de l'exécution ; donnez à ſes arbres & à ſes fonds la légéreté de Watterloo ; répandez ſur ſes rochers & ſur toute ſa compoſition plus de variété, vous verrez naître des effets brillans dont l'éclat & l'agrément feraient honneur au génie, & dont la diſpoſition & les fonds ſe trouvent tout entiers dans Merian.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir ſans ceſſe ſous les yeux & la nature & les excellens ouvrages des grands maîtres. Liſez encore l'hiſtoire de l'art & celle des artiſtes. Cette lecture étend le cercle de nos connaiſſances, elle nous rend attentifs aux différentes révolutions arrivées dans l'empire des arts, elle porte ceux qui les exercent à s'occuper plus fortement de ce qui doit être leur objet principal. Comment ne pas

s'intéreſſer au ſort d'un homme dont nous admirons les talens ? Comment ne pas rechercher & voir avec intérêt les ouvrages d'un homme, dont le caractere & le ſort nous ont touchés ? Pourrait-on connaître la vénération avec laquelle on parle des grands artiſtes & de leurs ouvrages immortels, ſans concevoir une plus haute idée de l'importance de l'art ? Peut-on être inſtruit de l'ardeur infatigable, avec laquelle ils ont travaillé pour atteindre la perfection, ſans ſe ſentir ſoulagé des peines que l'on a priſes ? Juſques à leurs fautes nous inſtruiſent, juſques à leurs malheurs nous attachent.

Mais, puiſque je me ſuis écarté de la pratique de l'art pour m'étendre à quelques idées théoriques, puiſque j'indique les moyens de nourrir l'imagination & d'élever le génie, je dois recommander aux jeunes artiſtes la lecture des bons poëtes. Quel ſecours peut leur être plus utile pour épurer leur goût, exalter leurs idées & féconder leur imagination ? Le poëte & le peintre, rivaux & amis, empruntent de la même ſource, puiſent dans la nature, & ſe communiquent leurs richeſſes, tous deux ſuivant des regles analogues. De la variété ſans confuſion ; voilà le grand principe de toutes leurs compoſitions. Enfin la même délicateſſe de tact & de goût doit les guider dans le choix des circonſtances, des images, des détails & de l'enſemble. Que d'artiſtes feraient plus heureux dans leur choix ; que de poëtes mettraient plus de vérité dans leurs tableaux, & de pittoreſque dans leur expreſſion, ſi les uns &

les autres ſavaient réunir la connaiſſance approfondie des deux arts.

Les Anciens & ſur-tout les Grecs dont la langue eſt ſi poétique, dont les tableaux ſont ſi vrais, ne connaiſſaient point la belle facilité de nos poëtes modernes, qui, pour avoir entaſſé des images & des figures priſes au haſard, oſent s'attribuer le mot du Correge, & s'écrient : Nous auſſi ſommes des Peintres. Qu'ils liſent ce que M. Webb a écrit ſur le beau dans la peinture ; rien ne prouve mieux ce que j'avance que la maniere dont il développe ſes principes. Il les éclaircit preſque toujours par quelque paſſage tiré des grands poëtes de l'antiquité, & nous montre ainſi que ces génies ſupérieurs ont vraiment connu le beau & le ſublime des arts ; bien éloignés, ſans doute, de l'idée que s'en forment ceux de nos poëtes qui s'adreſſent à Durer pour peindre les Graces, ou à Rubens pour rendre cette beauté idéale qui doit caractériſer une déeſſe ou le plus haut degré de la beauté d'une mortelle.

Mais, pour revenir aux arts dont je m'occupe, que je plains le payſagiſte inſenſible que les peintures ſublimes de Tomſon ne peuvent inſpirer ! En liſant les deſcriptions de ce grand maître, on croit voir les tableaux de nos plus fameux artiſtes. On pourrait tranſporter ſur la toile & réaliſer ce qu'il décrit dans ſes ſcènes variées ; c'eſt tantôt la ſimplicité de Berghem, de Potter ou de Roos, tantôt la grace & l'aménité du Lorrain, ſouvent l'on y retrouve ce caractere noble &

grand du Pouſſin, &, par des oppoſitions ſi précieuſes pour l'effet, le ton mélancholique & ſauvage de Salvator Roſa. Qu'il me ſoit permis de rappeller à cette occaſion un de nos poëtes preſque oublié, Brockes, qui, obſervant la nature juſques dans ſes détails, doué d'un ſentiment vif & délicat, recevait les impreſſions les plus douces & ſe ſentait ému des moindres circonſtances. Une plante couverte de roſée & frappée par l'éclat du ſoleil allumait ſon enthouſiaſme. Un oiſeau inquiet du ſort de ſes petits le rempliſſait d'intérêt. Ses tableaux, il eſt vrai, trop recherchés peuvent être juſtement critiqués; mais ils ne ſont pas moins un riche magaſin de peintures & d'images empruntées de la nature, & dans leſquelles elles ſe reconnaiſſent, comme dans une glace fidelle qui ne ſupprime rien de ce qui lui eſt offert.

Faudra-t-il donc, diront quelques artiſtes en laiſſant échapper un ſourire ironique, faudra-t-il donc joindre à tant d'études qui nous ſont néceſſaires celles qui appartiennent aux littérateurs & aux ſavans? faudra-t-il lire ou peindre? Si vous faites cette queſtion, quel beſoin d'y répondre? Ah! vous peindrez ſans aucun ſecours les débris d'une étable & des payſans ivres. Efforcez-vous alors de prodiguer les effets du clair-obſcur & la magie de la couleur, vous aurez au moins, ſans fatiguer votre génie, le mérite d'une exécution brillante; mais n'aſpirez pas à flatter l'eſprit & à toucher les ames, n'exigez que des yeux le tribut qui n'eſt dû qu'à la main.

Voilà,

Voilà, mon cher ami, les obſervations que mes études m'ont occaſionnées. Voici le plan que je me ſuis formé. Le ſuccès ne dépend point de mes ſeuls deſirs. Ce n'eſt point à moi, c'eſt au public qu'eſt réſervé le droit de me juger. Mais je crois avoir celui d'avancer que la méthode la plus prompte & la plus ſûre eſt de travailler alternativement d'après les chefs-d'œuvres des grands-maîtres & d'après la nature, & d'apprendre ainſi à comparer la plus belle expreſſion de l'art avec la nature même, & les beautés de la nature avec les reſſources de l'art.

Si, dans les circonſtances où je me ſuis trouvé, il ne m'a pas été poſſible de parvenir plus loin, au moins j'ai ſenti avec un reſpect religieux combien de réflexions & d'études ſont néceſſaires pour atteindre les ſublimes hauteurs d'un art divin. Quel ſera donc le ſort de ceux qui ne joindront pas le travail obſtiné à la méditation habituelle? Que l'artiſte, qui mépriſe ou néglige ces grands moyens, renonce à la récompenſe qui n'eſt due qu'aux ames actives & ſenſibles. Il n'eſt point de réputation pour lui, ſi le goût de ſon art ne devient pas une paſſion violente, ſi les heures qu'il emploie à le cultiver ne ſont pas les plus délicieuſes de ſa vie, ſi l'étude n'eſt pas ſa véritable exiſtence & ſon premier bonheur, ſi la ſociété des artiſtes n'eſt pas celle qui lui plaît le plus, ſi, la nuit même, les idées de ſon art n'occupent pas ou ſes veilles ou ſes ſonges, ſi, le matin, il ne vole pas à ſon attelier avec un nouveau tranſport. Malheur à lui, ſur-tout s'il ſe

borne à flatter le mauvais goût de ſon ſiecle, s'il ſe complaît dans les frivolités applaudies, s'il ne travaille pas pour la véritable gloire, pour la poſtérité! Jamais elle ne fera mention de lui; jamais ſon nom ne ſera répété, jamais ſes ouvrages n'échaufferont les deſirs, ou ne toucheront l'ame des mortels fortunés qui chériſſent les arts, qui honorent leurs favoris & qui recherchent leurs ouvrages.

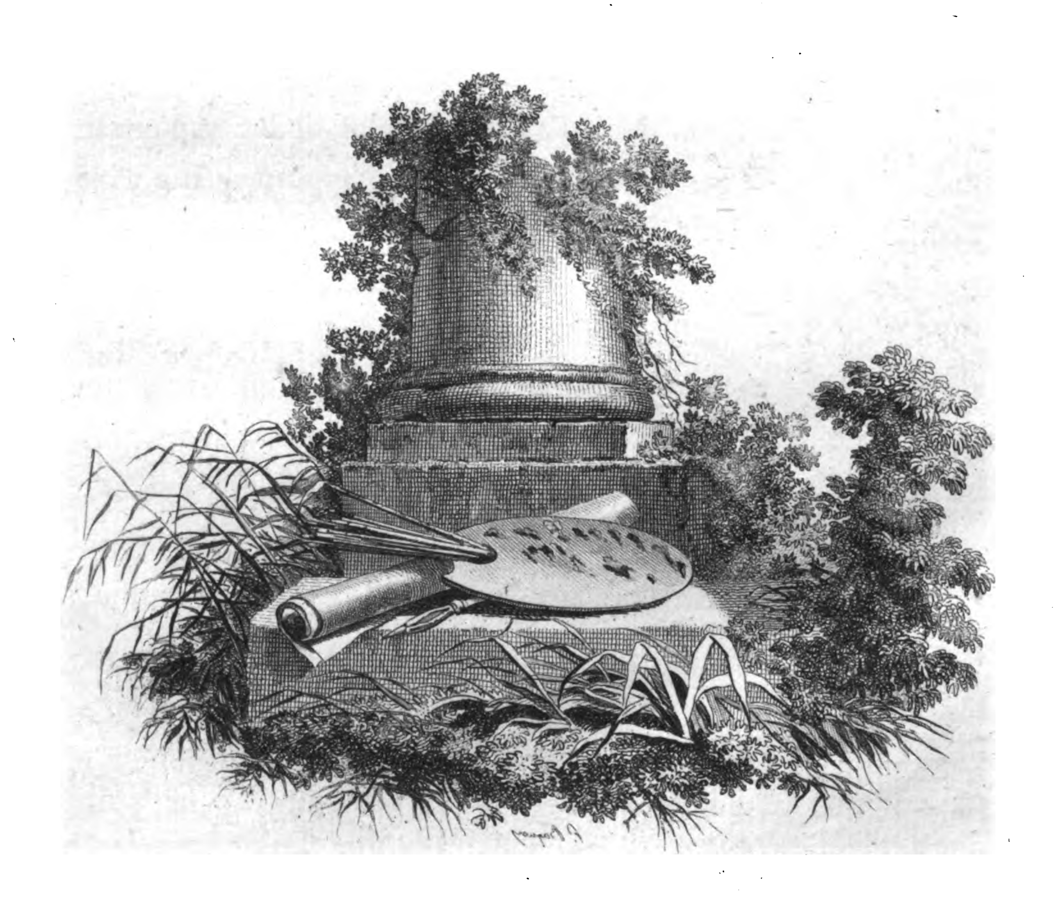
Cette lettre paſſe déja les bornes que je m'étais preſcrites. Souffrez cependant, Monſieur, que j'y joigne encore les ſouhaits que je forme depuis long-temps pour une entrepriſe qui contribuerait, ſans doute, au progrès des arts du deſſin.

Les jeunes artiſtes me paraiſſent deſirer des méthodes claires & conciſes qui les guident. Je ſouhaiterais que l'on composât des livres d'élémens à l'uſage des éleves & des maîtres. Nous avons quelques ouvrages excellens. Mais ils ne ſont ni aſſez ſimples, ni aſſez pratiques pour ceux qui commencent. Dans l'ouvrage que je propoſe, il faudrait premierement expoſer les regles fondamentales de l'art avec toute la clarté & toute la préciſion poſſible; il faudrait enſuite les appliquer à différens exemples; il ferait néceſſaire que ces exemples fuſſent tirés des gravures faites d'après les meilleurs tableaux des grands maîtres. Pour chaque branche de l'art, on développerait la méthode la plus ſûre, on indiquerait les principaux ouvrages & les plus fameux artiſtes de ce genre. Les éléments de Preyſler ſont preſque généralement adoptés dans l'Allemagne. On en tourmente les jeunes gens; cependant les

contours de ce maître ſont ſouvent incorrects. Ses têtes ont un caractere commun. Quelques élémens de deſſin qui ont paru dans les pays où l'on exerce les arts préſentent des exemples qui ne peuvent guider ſûrement les jeunes artiſtes, parce que le trait en eſt trop négligé, & que la correction eſt la baſe ſur laquelle doit s'établir l'inſtruction. Je penſe qu'il ſerait encore important d'ajouter aux méthodes dont je viens de donner l'idée un recueil de deſcriptions exactes des meilleurs tableaux qui exiſtent en tout genre, & des gravures de ces tableaux faites avec le plus grand ſoin. Un examen de ces ouvrages d'après les véritables principes de l'art ſerait une excellente leçon. Il eſt vrai qu'il ſerait difficile de l'étendre juſques à la couleur. Mais l'accord du clair-obſcur y pourrait être diſcuté, & des obſervations ſur le rapport qu'il a avec l'harmonie du coloris ſuppléeraient en partie à ce qu'on pourrait deſirer, & ne pourraient manquer d'intéreſſer & d'inſtruire l'artiſte & le connaiſſeur. Il ſerait eſſentiel dans le plan que je propoſe de ne choiſir que les meilleures compoſitions de chaque âge ; il ne faudrait s'attacher qu'à celles où ſe fait remarquer particulierement le caractere de leur temps & de leur école.

Les deſcriptions que l'on trouve dans le livre de Boydels, dans les écrits de Winckelmann, de Hagedorn, de Richardſon, & de quelques autres pourraient ſervir de modèles. Celle du tableau d'autel du Chevalier Mengs, à Dreſde, inſérée dans la Bibliothéque des Belles-Lettres & des Beaux-Arts, tome III, eſt un chef-d'œuvre qui ſuppoſe la connaiſſance la plus

profonde de toutes les parties de l'art. Auſſi l'ouvrage, dont je trace l'idée, ne peut être utile qu'autant qu'il ſera traité par les plus grands artiſtes ou les connaiſſeurs les plus inſtruits. Ce n'eſt qu'aux Hagedorns, aux Caſanoves, aux Wattelets, aux Cochins, &c. qu'il eſt permis de l'entreprendre.





Je ne vois plus qu'une colonne de glace
suspendüe à la cime élevée d'u rocher.

Dessiné par Le Barbier
peintre du Roi.

Gravé par De Longueil
graveur du Roi.

A LA CASCADE.

Est-ce ici le lieu dont le paiſible ombrage m'inſpirait de ſi doux tranſports ? Eſt-ce là le rocher couvert d'épaiſſes brouſſailles à-travers leſquelles ſe précipitait cette ſource pure & profonde ?

Au lieu de l'onde limpide qui tombait en bouillonnant ſur la pierre blanche d'écume, je ne vois plus qu'une colonne de glace ſuſpendue à la cime élevée du rocher.

Qu'ils ſont triſtes ces rameaux dépouillés qui naguères formaient une voûte verdoyante, où ſe jouaient les zéphyrs ſur les fleurs & dans le feuillage doucement agité !

D'une clarté fugitive & légère frappant tour-à-tour le flot, l'écume, la mouſſe, l'arbriſſeau, ſi le ſoleil pénétrait cet ombrage touffu, c'était comme l'éclair perce la nuit ſombre. Hélas ! il n'eſt plus le beau feuillage, ſa dépouille froide & ſolitaire, la voilà.

Conſolez-vous, belles naïades, bientôt le printemps ſera de retour, bientôt il vous rendra ces berceaux de verdure. Cette urne fermée trop long-temps ne tardera plus à répandre ici la fraîcheur de ſon onde.

Alors daignez encore me recevoir ſous votre ombre hoſpitalière, où nul ſoin n'oſait me pourſuivre, riante caſcade, jeunes arbriſſeaux, & toi, lit délicieux, dont la mouſſe fine & tendre plaîrait à la volupté même.

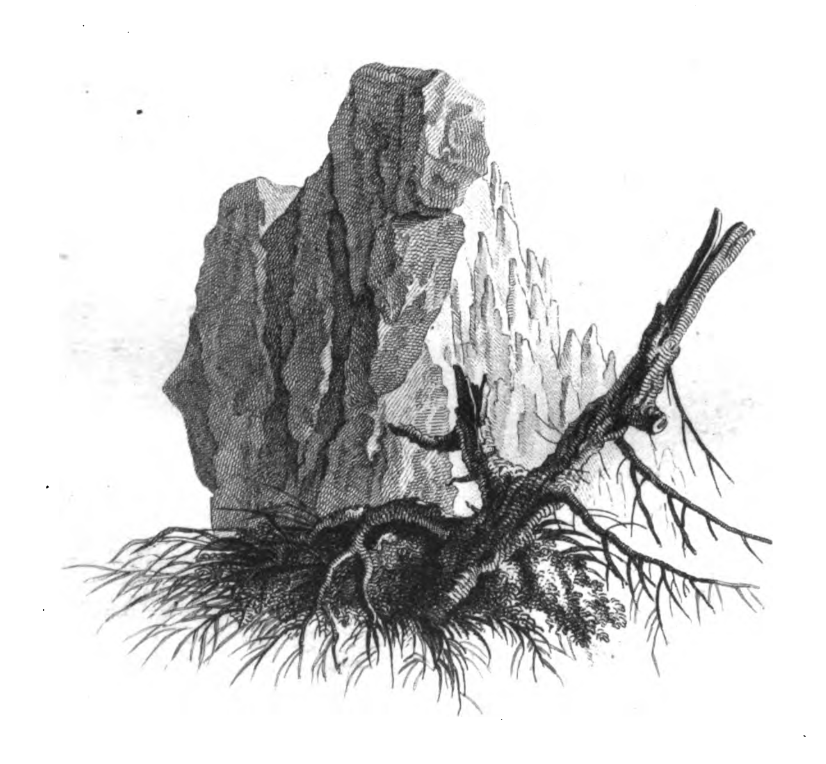
Du ſein des vallons, du ſommet des collines, de l'obſcurité

des forêts, de l'émail brillant des prés, de la plus modeſte fleur du printemps, je ſens paſſer alors dans mon ame un raviſſement inexprimable.

Et pourrais-je envier le ſort des Rois, lorſqu'à mes côtés l'onde fraîche du ruiſſeau careſſe ici le large flacon rempli juſqu'au bord d'un vin généreux:

Lorſque cette douce ſolitude m'inſpire quelque heureuſe chanſon, quelque chanſon dont l'innocente joie puiſſe remplir encore le cœur de nos derniers neveux (1)!

(1) Cette pièce & la ſuivante ſont dans l'original en ſtances, en vers blancs.





l'Ange qui jadis veillait aux Portes du Paradis,
voila ton image, ...

Le Barbier, l'ainé Inv. 1790 J. M. Halbou Sculp.

CHANSON D'UN SUISSE

A SA MAITRESSE SOUS LES ARMES (1).

Que vois-je ? Eſt-ce toi, belle Éricie ? Quel éclat éblouit mon œil incertain ! De quels feux brillans il étincelle ce luiſant bouclier !

Comme avec grace ce panache pourpre & blanc s'élève ſur ta tête, & fait frémir les airs ! Qu'ils ſont beaux ces cheveux d'ébène qui s'échappant du caſque voltigent avec la plume au gré des zéphyrs !

Quoi ! le dur acier oſe preſſer cette taille ſi ſouple, ce ſein d'albâtre & de roſe : hélas ! je ne le vois plus palpiter ſous l'envieuſe armure !

Heureux encore, je vois ce genou mollement arrondi ; je le vois ce pied mignon qu'une robe traînante dérobait à mes regards !

L'Ange qui jadis veillait aux portes du Paradis, voilà ton image, jeune Éricie, ſous ce vêtement belliqueux.

L'Ange menaçait le coupable, & ſouriait à l'innocence.

(1) Lorſque l'Empereur Albert vint faire le ſiège de la ville de Zurich, il y reſtait peu de guerriers. Mais les femmes, revêtues de cuiraſſes, s'étant mêlées à leurs faibles bataillons, préſentèrent bientôt tout l'appareil d'une réſiſtance redoutable. L'Empereur, qui comptait ſurprendre la ville, étonné d'y voir une garniſon ſi nombreuſe, crut devoir renoncer à ſes projets & ſe retira.

Ton bel œil ne menace que nos tyrans, & ſourit à mon hommage.

Ah ! que la flèche acérée de l'ennemi ſifle vainement autour de ta tête ! Que ce cœur ne ſoit jamais atteint que des plus douces flèches du Dieu d'amour ?





ah ! mon cher Ynkle, ne refuse pas ta liberté,
c'est moi qui viens te la rendre.

Dessiné par le Barbier peintre du Roi. *Gravé par De Longueil graveur du Roi.*

YNKLE ET YARIKO (1).

J'AIME le Poëte dont l'imagination tendre & sensible n'a pu souffrir que la belle Indienne au teint d'aurore demeurât en proie à l'horreur de son sort (1). En ne trouvant dans l'homme cruel qui l'a trahie aucune trace de repentir, aucun caractère d'humanité, mon ame n'éprouve pas une émotion moins douloureuse. Oui, la pitié n'est jamais si loin du cœur de l'homme, que le frémissement du remords ne puisse le saisir & le ramener à la vertu. Ce germe que le ciel mit au fond de notre être n'est jamais entièrement étouffé, il se fait jour à travers l'ivraie des passions, & renaît tôt ou tard. Muse, si tu m'es favorable, les cœurs sensibles apprendront de moi la délivrance d'Yariko, le repentir de son amant.

L'infortunée fut vendue par le barbare au gouverneur de l'île, qui n'eut pas plutôt appris l'histoire de ses malheurs & la noire perfidie d'Ynkle, qu'il donna l'ordre au chef des esclaves de courir après le traître & de l'amener devant lui.

(1) Ce fragment ne se trouve dans aucune édition des Œuvres de GESSNER; & n'a jamais été imprimé qu'à la suite d'un petit Poëme du célèbre BODMER (*) sur le même sujet; soit que l'Auteur lui-même n'en fût pas assez content, soit qu'il eût la délicatesse de ne pas vouloir que ce petit Ouvrage parût détaché de celui de son maître & de son ami. Quel que puisse avoir été son motif, nous avons cru que nos Lecteurs nous sauraient gré de leur faire connaître une des premières productions du Chantre ingénieux d'*Abel* & de *Daphnis*. Ce serait la faute de son Traducteur si l'on n'y retrouvait rien de cette touche sensible, aimable & naïve, qui caractérise si heureusement tous ses Ouvrages.

(*) Professeur d'Histoire à Zurich; il fut tour-à-la-fois le Socrate de sa patrie & le Patriarche de la Littérature allemande.

Je veux, dit-il, que ce monſtre ſubiſſe cinq années d'eſclavage pour la juſte punition de ſon crime.

Ynkle cependant était reſté immobile ſur le rivage. Sortant tout-à-coup d'une rêverie profonde, qu'ai-je fait, s'écrie-t il! celle qui ſauva mes jours, celle qui m'aime ſi tendrement, je l'ai vendue à vil prix!... Il jette avec indignation l'argent qui paya ſon forfait, & retombe dans une nouvelle rêverie. Que vais-je devenir, malheureux! le crime fut horrible, oui, mais il eſt conſommé. Le maître à qui je l'ai vendue eſt bon, elle ſera traitée avec douceur; je le ſens cependant, ah! je le ſens trop, ce ſouvenir cruel ne ceſſera de troubler mon repos. Regret éternel! regret inutile!... A ce mot il ſe diſpoſait à ramaſſer le vil argent qu'il venait de jetter ſur le rivage, lorſqu'un friſſonnement d'horreur le reſſaiſit ſoudain. Ne me donne point à d'autres, dit-il en pleurant, ne me donne point à d'autres, voilà ce qu'elle me diſait; voilà quelles furent les dernières paroles que m'adreſsèrent ſes levres tremblantes... O malheureux que je ſuis!... Je ne refuſe point de te ſuivre comme ton eſclavė; ſans me plaindre, tu me verras ſupporter les plus rudes travaux. Laiſſe-moi ſeulement auprès de toi, laiſſe-moi jouir toujours de tes regards; oui, prends-moi pour ton eſclave, & le fruit malheureux que je porte dans mon ſein, ce fruit infortuné du plus tendre amour... Il s'arrête, il pâlit, une ſueur froide coule de ſon front; il tremble, il frémit comme frémirait celui qui voulant attenter à l'innocence d'une jeune beauté, verrait tout-à-coup la foudre tomber à ſes côtés, & fracaſſer l'arbre dont

l'ombrage allait être témoin de ſon crime. Tel fut l'effroi d'Ynkle au moment où les chefs des eſclaves vinrent s'emparer de lui.

Scélérat, lui dirent-ils, ſi tu la compares à ton forfait, ta punition doit te ſembler légère. Le gouverneur te condamne à cinq années de ſervitude. Quitte ſur-le-champ tes habits, voilà ceux qui te ſont deſtinés... Ynkle ſe dépouille de ſes vêtements, & en prenant ceux des eſclaves, ſes larmes coulent en abondance. Oui, le châtiment eſt doux, diſait-il, pour le plus noir des crimes; je bénis la main qui le venge; peut-être en ſupporterai-je avec moins de douleur le poids dont mon cœur eſt oppreſſé.... Habillé en eſclave, on traîne le malheureux aux travaux qui lui ſont déſormais réſervés. Quelque durs que ſoient ces travaux, l'infortuné ſe ſent plus tranquille depuis qu'il porte la peine de ſon forfait.

Yariko cependant ne ceſſait de pleurer l'infidélité de ſon amant. Le maître qui l'avait achetée eut pitié de ſes malheurs; & au bout de quelque temps l'ayant comblée de ſoins & de bontés, il la fit partir ſur un navire deſtiné à la conduire au rivage paternel. Triſte, abattue ſur le vaiſſeau qui fendait l'onde avec rapidité, les yeux fixés vers la côte qu'avec regret ils voyoient décroître à chaque inſtant, l'infortunée gardait un morne ſilence, lorſqu'un des pilotes s'approchant d'elle lui adreſſa ces mots:

Jeune & belle Yariko, quel eſt donc ce noir chagrin? Ne devrais-tu pas te réjouir de te voir ramener au rivage paternel, loin des bords funeſtes où l'on te vendit eſclave?... Oui,

répondit-elle, oui, ſans doute, je devrais m'en réjouir, ſi, ſur ce bord étranger, je n'abandonnais pas un amant infidèle ſans avoir même eu la conſolation de répandre encore une dernière larme dans le ſein du perfide. Ah! je l'aurais embraſſé; peut-être le cruel m'eût repouſſée, je ne l'en aurais pas moins ſerré dans mes bras. Où eſt-il? Ah! dites-moi où eſt-il le plus ingrat, le plus chéri des mortels?... Le gouverneur de l'île, reprit le pilote, l'a condamné à cinq ans d'eſclavage, punition légère pour un forfait tel que le ſien. Je l'ai vu au milieu d'une troupe d'eſclaves partager leurs pénibles travaux.... Ah! pauvre Ynkle, s'écria-t-elle alors, pourquoi m'as-tu jamais connue? tu ne ſubirais pas aujourd'hui la peine des cruautés que tu commis envers moi. Mais, ami, dis-moi, comment ſupporte-t-il ce triſte ſort? Dis-moi, que faiſait-il, que diſait-il lorſque tu le vis au milieu des eſclaves?... Quand je l'apperçus, repartit le pilote, il travaillait le corps courbé vers la terre, puis tout-à-coup ſe relevant & regardant avec des yeux baignés de larmes ſes habits d'eſclave, & la hache qu'il tenait dans ſa main, miſérables vêtements, s'écrie-t-il, vous êtes aujourd'hui ma parure chérie, & toi, ma hache, je te préfère au ſceptre des rois. Si quelque faible rayon de joie peut éclairer encore la triſte nuit qu'il me reſte à vivre; je le dois au bonheur d'avoir ſubi la peine que j'ai trop méritée. O Yariko! ô ma bien-aimée! mais comment, malheureux! comment ma bouche oſe-t-elle encore proférer le nom de celle que j'ai ſi cruellement outragée!... Voilà ce que diſoit l'infortuné, & les eſclaves qui étaient autour de

lui

lui ſe relevant appuyés ſur leurs haches, ſuſpendirent leur travail pour l'écouter. Amis, dit-il alors aux compagnons de ſon infortune, amis... mais non, non, je ne mérite pas qu'un homme m'appelle ſon ami, mépriſez-moi, déteſtez-moi tous, je ſuis l'opprobre de l'humanité, il n'eſt rien d'humain en moi que ces traits dont j'ai déshonoré le ſacré caractère. Hommes, abhorrez-moi comme un monſtre qui n'appartient plus à votre eſpèce. Écoutez & frémiſſez.

Jetté par les vents ſur cette rive ſauvage, c'eſt une fille jeune & belle qui prit pitié de ma misère : ſes tendres ſoins conſervèrent ma vie ; ſes douces careſſes me firent éprouver tous les transports de l'amour. Je lui promis de la conduire dans ma patrie, de l'y faire jouir, dans les bras de l'amant le plus fidèle, de tout le bonheur que méritaient ſa tendreſſe & ſes bienfaits. Heureuſe de ſe livrer à moi ſans réſerve, c'eſt avec la plus douce confiance qu'elle abandonna pour me ſuivre la cabane de ſon père & ſes jeunes compagnes. Le vaiſſeau ſur lequel nous étions embarqués aborde ici, & c'eſt ici même, frémiſſez de l'aveu d'une ſi noire ingratitude ! c'eſt ici même que je l'ai vendue pour être eſclave, avec elle le gage de nos amours, l'enfant infortuné qu'elle portait dans ſon ſein. Que de larmes elle répandit ! avec quel déſeſpoir elle tendait ſes mains vers le ciel & vers moi ! Abhorrez-moi tous, je ne mérite plus de vivre avec des hommes. Innocents oiſeaux, ne chantez plus en ma préſence, fuyez les lieux où je ſuis, comme un déſert qu'infecte la dépouille hideuſe de quelque bête féroce.

Yariko pleure en écoutant ce funeste récit, elle croise ses mains sur sa tête; ses plaintes, ses soupirs se portent encore vers le rivage qui fuit à ses yeux : Ynkle, mon bien-aimé, tu pleures ton infidélité, tu la pleures ; ah! faut-il quelque chose de plus pour t'assurer que mon cœur te pardonne? Pourquoi m'éloigne-t-on de toi? ne te reverrai-je jamais? cet enfant ne sourira-t-il jamais dans tes bras paternels? ne t'appellera-t-il jamais du doux nom de père? ah! que ne puis-je à tes côtés porter au moins la moitié de ta misère, & lorsque tu succombes de lassitude, essuyer la sueur de ton front!.... Voilà, tendre Yariko, quelles furent tes plaintes. Mais bientôt le funeste rivage disparaît entièrement à tes yeux, ils n'apperçoivent plus que le cercle immense de la plaine liquide; à présent c'est la rive paternelle, qui sortant d'un brouillard épais semble s'avancer vers toi.

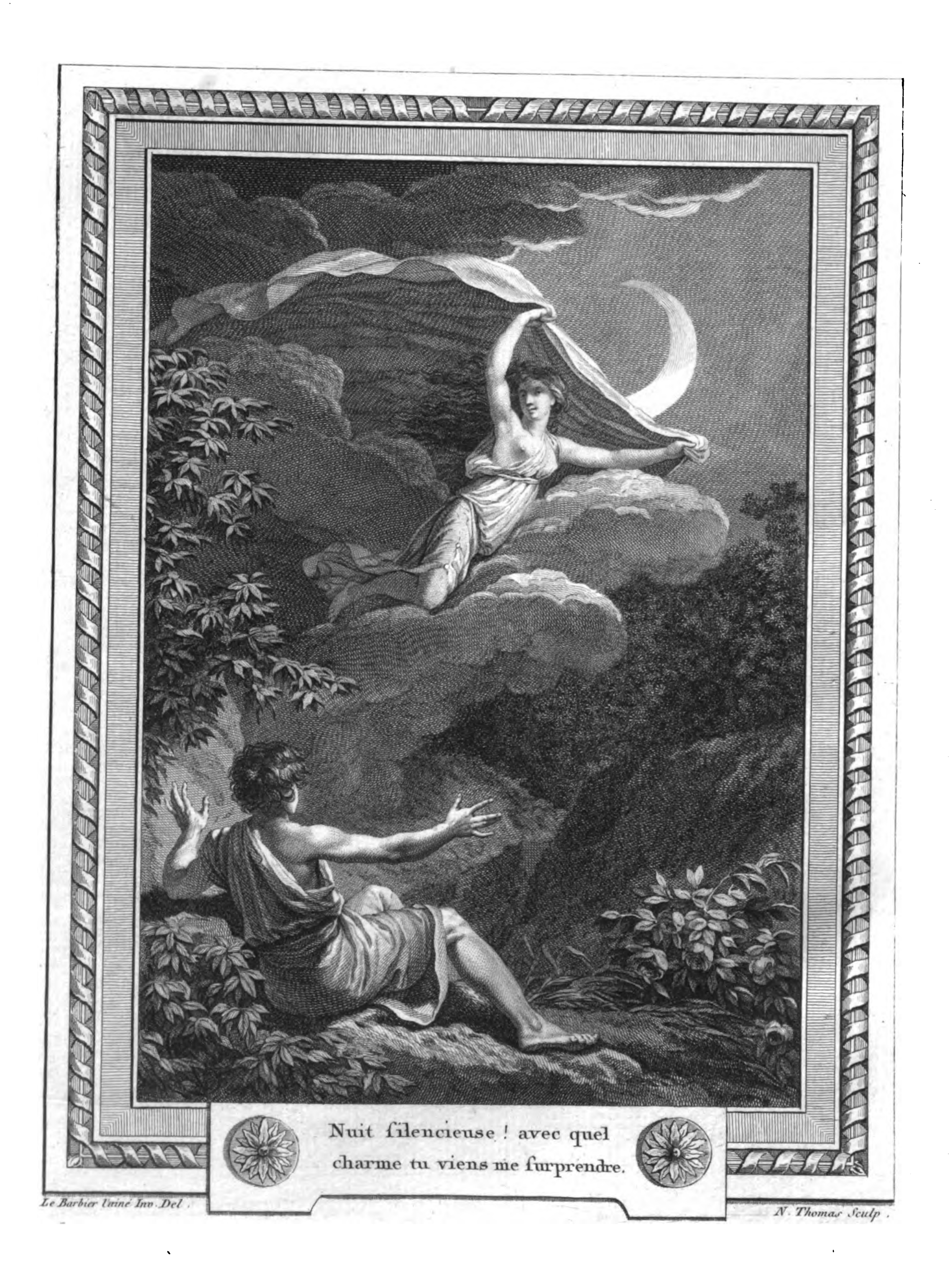
Ynkle cependant continuait de subir la misère & les travaux de l'esclavage; ce n'était pas la fatigue, c'était l'accablant souvenir de sa scélératesse qui avait sillonné son front de rides profondes. Le repentir, la solitude, les remords déchirants, en lui rappellant sans cesse la tendresse & les vertus d'Yariko, avaient ralumé dans son cœur tous les feux d'un amour qui ne dut jamais s'éteindre.... Où es-tu, Yariko? je t'ai perdue pour toujours, toi, ton enfant, le mien; que dis-je, hélas! il ne me nommera jamais son père, à moins que tu ne lui racontes mes cruautés, & qu'alors il ne prononce ce nom sacré de père en frémissant d'horreur. O combien je suis à plaindre! ce que j'ai de plus cher au monde ne peut con-

ſerver de moi qu'un ſouvenir déſeſpérant, & lorſque mon nom échappe à leur voix plaintive, tout ce qui les environne doit éprouver une impreſſion de douleur & d'épouvante.

Telle fut durant une année entière la ſituation du malheureux Ynkle. Un ſoir qu'il était couché fort tard ſous un arbre au clair de la lune, dévorant ſeul ſon déſeſpoir & ſes larmes, le chef des eſclaves vint le trouver, & lui ordonna de le ſuivre; il le conduiſit dans le jardin du gouverneur de l'île. Ynkle, lui dit celui-ci, tes remords & ton repentir ont fléchi le ciel, on vient de m'apporter de riches préſens pour payer ta rançon. Ynkle l'écoute & reſte immobile, aucune marque de joie n'éclate ni dans ſes yeux ni ſur ſon front. Eh! quoi, lui dit le gouverneur, tu ne te réjouis pas de recouvrer ta liberté? Seigneur, lui répondit Ynkle les yeux baiſſés & mouillés de larmes, comment mon cœur pourrait-il s'ouvrir encore à la joie? puis-je eſpérer de trouver grace devant un ciel vengeur de l'innocence? Infortuné que je ſuis! les ſoupirs d'une épouſe trahie, les crisde notre enfant!... comment ma bouche oſe-t-elle encore profaner des noms ſi doux?... leurs larmes, leur déſeſpoir ne m'accuſent-ils pas ſans ceſſe? ah! quels ſentimens de joie peut éprouver celui qui s'abhorre lui-même? où chercher quelque ombre de bonheur, quelque apparence de tranquillité? il n'en eſt plus pour moi. Daignez permettre, Seigneur, que je demeure chargé de la punition de mon crime, laiſſez, laiſſez-moi mourir votre eſclave. Ynkle achevait à peine cette douloureuſe prière, qu'une perſonne cachée juſqu'alors derrière la charmille voiſine s'avance avec

précipitation : c'était Yariko elle-même, comme aux autels d'hyménée ſuperbement vêtue ; des plumes de différentes couleurs paraient ſa robe, & ſes cheveux étaient enlacés de fleurs. Un jeune enfant repoſait ſur ſon bras. Ah ! mon cher Ynkle, s'écrie-t-elle en ſanglotant, & courant à lui, elle le preſſe avec ſon enfant contre ſon ſein ; ah ! mon cher Ynkle, ne refuſe pas ta liberté, c'eſt moi qui viens te la rendre, voici ta fidèle épouſe, voici le bel enfant qui te doit le jour. Ynkle tombe à ſes pieds, embraſſe ſes genoux, & long-temps ſes lèvres tremblantes ne peuvent proférer une ſeule parole : Yariko, lui dit-il enfin, tendre Yariko, tu n'es point épouvantée de me revoir, c'eſt toi, toi qui viens me rendre la liberté ! Quoi, tu peux m'aimer encore, moi qui commis envers toi la plus affreuſe des trahiſons, moi trop indigne que tu laiſſes tomber ſur lui un regard, ſi ce n'eſt un regard de haine & d'horreur !... Lève-toi, mon bien-aimé, dit Yariko, ne prive pas plus long-temps ton épouſe de la douceur de t'embraſſer, ton enfant du premier baiſer paternel.




Nuit silencieuse ! avec quel charme tu viens me surprendre.

Le Barbier l'aîné Inv. Del. N. Thomas Sculp.

LA NUIT.

NUIT filencieufe, avec quel charme tu viens me furprendre au pied de cette roche revêtue de mouffe ! J'ai vu encore Phébus, au moment qu'il fe perdait derrière les degrés de ces montagnes. Il jetta un dernier fourire à travers le brouillard léger qui, femblable à une gaze d'or, était étendu fur les vignobles, les bocages & les prairies. Toute la nature, enflammée par la douce réverbération du pourpre qui brilloit fur les bandes des nuages, célébrait fon départ. Les oifeaux lui faifaient entendre leur dernière chanfon, & cherchaient avec leurs compagnes la fûreté dans leurs nids. Le berger, accompagné de fon ombre qui s'allongeait, jouait, en s'en retournant à fa cabane, fon air du foir fur fon chalumeau, lorfque, retiré à l'écart, je m'endormis doucement.

Serait-ce toi, Philomèle, qui par tes tendres accents m'aurais éveillé ? Serait-ce un faune aux aguets ? ou eft-ce une nymphe timide qui traverfe les bofquets touffus ?

O que tout ce qui m'environne eft beau ! Que cette contrée fommeille paifiblement ! Quelle douce ivreffe fe répand dans mon cœur palpitant !

D'un air timide mes yeux parcourent la fombre forêt, & fe repofent fur des efpaces éclairés, qu'en perçant la voûte épaiffe des feuilles tremblantes, la lune forme ici fur ce tronc couvert de mouffe, là fur ce gazon agité, ailleurs fur

les rameaux tremblotans étendus dans l'obſcurité. Souvent, frappés par les formes biſarres des tiges tortueuſes, ou des branches qui frémiſſent dans l'obſcurité, ou des noires ombres de la nuit, mes regards reculent d'effroi : ſouvent auſſi ils ſe promènent ſur les flots, qui bondiſſent comme des lumières ſur le noir ruiſſeau dont les ondes ſe précipitent à mes côtés. Car Phébé aſſiſe ſur ſon char, tantôt traîné par des biches légères, tantôt par des dragons au corps grèle & circulaire, plane ſur le ſommet reſplendiſſant des arbres.

Quel parfum ſuave vous exhalez, tendres fleurs, & toi, aimable violette, qui ne t'ouvres que pendant le ſilence de la nuit pour répandre tes odeurs balſamiques ! Ah ! quel doux parfum vous exhalez dans cette obſcurité ! Inviſibles, & ſans la parure relevée des couleurs éclatantes, vous êtes trahies par la volupté que je reſpire. Vous bercez dans votre ſein délectable des zéphyrs aſſoupis, qui s'étoient fatigués à ſe jouer autour de vous pendant la journée, & qui trouvent à leur réveil un amas de roſée conſervé dans les coupes pures de vos feuilles.

Mais quel ſon aigu, quel chant enroué ſe fait entendre du ſein de cette prairie marécageuſe ? Ce ſont de petites raines de buiſſon, aſſiſes ſur des feuilles, chantant leur air aſſoupiſſant, accompagné par les voix plus groſſes des grenouilles qui habitent l'étang voiſin, dans lequel elles ſe balancent ſur des tiges flottantes, ſe repoſent dans les roſeaux, & levant leurs têtes verdâtres du fond du marais, chantent les attraits de la lune, auſſi ravies dans leurs chants rauques que

le roſſignol dans ſes accents mélodieux. Tel un miſérable rimailleur chante d'un air riant les vertus de ſon Mécène. Dans ſa fureur poétique, autant que peut la ſupporter ſa pauvre tête, lorſqu'il voit en eſprit la table de ſon patron couverte de mets & de bouteilles, il ne ſe croit point inférieur, dans ſes vers inſipides, à Haller & à Klopſtock, dans leurs chants immortels.

Là-bas derrière cette prairie s'élève doucement un côteau revêtu de buiſſons, où, dans les intervalles des chênes élancés, on voit les rayons de la lune ſe confondre & ſautiller avec les ombres de la nuit. Là fuit un ruiſſeau gazouillant. J'entends, j'entends le bruit de ſes eaux : il ſe précipite ſur des pierres couvertes de mouſſe ; il s'échappe en écumant à travers le vallon, & ſes flots bondiſſants ſemblent vouloir baiſer les fleurs qui bordent ſes rives.

C'eſt là qu'un jour, au clair de la lune, je trouvai ſur les bords émaillés la plus belle des mortelles. Mollement étendue ſur les fleurs, elle étoit vêtue d'une robe auſſi légère que la nue la plus tranſparente dont la lune ſe plaît à ſe voiler comme d'une gaze déliée : ſon bras délicat ſoutenoit un luth poſé ſur ſes genoux, tandis que ſa main rapide tirait des cordes ſonores les ſons les plus mélodieux ; accords plus enchanteurs, plus touchants que les doux accents de Philomèle.

Elle chanta. Toute la contrée célébra ſes concerts. Le roſſignol ſe tut pour les entendre : l'Amour, appuyé ſur ſon arc, écouta avec raviſſement derrière un boſquet : « Je ſuis » le dieu de la tendreſſe, le dieu des tranſports les plus doux ;

» mais, par le Styx, depuis que je ſuis Amour, j'ai goûté » peu de félicités qui égalent ce raviſſement, cette volupté ». Ainſi dit en lui-même l'Amour.

Phébé commande à ſes dragons de ralentir le bruit de leurs ailes. D'un air attentif elle ſe penche ſur le côté de ſon char d'argent; elle pouſſe un profond ſoupir, la chaſte déeſſe.

La belle ceſſa de chanter. Déja, dans les grottes d'alentour, Écho avait répété trois fois les derniers ſons de ſa voix: la nature célébrait encore ſes chants; le roſſignol muet reſtait encore perché ſur les branches touffues. Alors je m'approchai de la jeune fille. Beauté divine! déeſſe!.... Ainſi lui dis-je en balbutiant, en lui preſſant la main, & en ſoupirant. Interdite, la jeune fille baiſſa les yeux, elle rougit, elle ſourit. Sans force, je tombai à ſes côtés; mes paroles entrecoupées, mes lèvres tremblantes lui peignirent alors mon trouble & mes inexprimables tranſports.

Ma main gauche jouait avec ſes mains mignonnes poſées ſur ſes genoux légèrement vêtus, tandis que mon bras droit était entrelacé autour de ſon cou d'albâtre, ombragé par les ondes de ſa chevelure, & que ma main deſcendait ſur ſon ſein palpitant. La belle alors ſoupira; je le ſentis: pleine de langueur, elle baiſſa les yeux, &, par un foible effort, elle détourna ma main de ſon ſein ſoulevé. Intimidé, j'abandonnai le ſein de la belle, & je renonçai mal-à-propos à une victoire certaine.

Ah! jeune beauté! jeune beauté! qu'eſt-ce que j'éprouve? Je crains bien que tout volage que je ſuis, tu n'aies fait de moi un éternel eſclave.

Mais,

Mais, dieux ! qu'apperçois-je là-bas ſur cette plaine obſcurcie ? Je vois des flammes bondir avec des flammes ; je les vois fuir & ſe pourſuivre : les voilà qui danſent en cercle ; les voilà qui s'élancent avec la rapidité des éclairs par-deſſus les forêts & les côteaux.

Vous êtes des dieux : le pieux villageois tremble à votre aſpect, & l'audacieux phiſoſophe vous nomme, d'une bouche impie, des vapeurs enflammées. Oui, vous êtes des divinités bienfaiſantes qui daignez apparaître la nuit, pour conduire l'amant égaré auprès de ſon amante qui l'attend avec impatience, ou vous éclairez leurs pas lorſqu'ils vont chercher les bocages diſcrets : mais vous égarez les jaloux & les envieux qui voudraient les trahir ; vous les conduiſez dans des marais fangeux.

Mais qu'êtes-vous devenues, divinités fugitives ? échappées à mes yeux, je ne vois plus de feux dans la contrée ténébreuſe : je n'y apperçois plus qu'un petit vermiſſeau, qui ſemblable à une petite lampe, brille, ſuſpendu à la tige d'une plante. Il jette une foible lumière, comme la lampe expirante du cabinet d'un grave ſavant qui s'eſt endormi au milieu des in-folio, tandis que ſa chère moitié, pleine de dépit, occupe ſeule la couche nuptiale. Muſe, dis-moi, tu le ſais, pourquoi des inſectes portent-ils une lumière ſur la partie inférieure de leur corps ? D'où vient ce prodige ? Jupiter aima un jour, comme il lui arrivait aſſez ſouvent, une belle mortelle. Junon, toujours tourmentée par ſa vieille jalouſie, le pourſuivit ſans ceſſe. Elle ignorait, la bonne déeſſe, les mœurs plus douces

des dames de nos jours, qui fourient fans colère, & qui favent prendre une vengeance plus modérée, lorfqu'elles voient que leurs maris les négligent, pour appaifer l'ardeur de leurs feux auprès d'une fuivante plus jeune & plus fringante. Enflammée de colère, fes yeux vigilants éclairèrent toutes fes démarches. Elle le trouva un jour, à la clarté de la lune, à l'abri d'un bocage folitaire, métamorphofé en fcarabée, qui folâtrait fur le fein naiffant & dans les plis de la robe d'une jeune & belle fille. Dans fa bouillante fureur, elle confidéra long-temps du haut d'un nuage cette fcène merveilleufe. « Les infectes n'aiment d'ordinaire que les infectes. Quel » prodige de voir un vermiffeau aîlé brûler pour une jeune » fille »! Ainfi, dit-elle avec une raillerie amère, lorfque Jupiter reprit fa première forme, & ferra dans fes bras la belle effrayée. « Malheureufe! s'écria Junon en fureur, tu feras » ce qu'il était tout-à-l'heure ». Et foudain la jeune fille, en punition de l'outrage fait au lit conjugal, fut métamorphofée en vermiffeau rampant. Au fortir des embraffements de Jupiter confterné, elle monta la tige foulée d'un lis; & pour laiffer à jamais un monument de fon ignominie, Junon tranfplanta dans fon corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du foir, & qui fut communiqué à toute l'efpèce de ces vermiffeaux.

Dans le firmament parfemé d'étoiles flottent déformais de petits nuages bordés d'un argent brillant. De petits amours folâtrent fur leurs furfaces éclatantes, & font diftiller la rofée féconde fur les fleurs qui demain doivent briller fur le fein des jeunes beautés, & qui doivent rafraîchir le cep de la

vigne : car ſouvent ces petits dieux malins prennent leurs ébats ſur les gorges des belles, ou ſur les fruits de la vigne.

Mais quoi ! ils pâliſſent, les nuages ! Pourquoi te caches-tu, ô Diane, ſous l'épaiſſeur de ce voile ? Chaſte déeſſe, ta pudeur ſerait-elle alarmée à la vue des jeux pétulants de ces dieux ſur les nuages ? ou un ſatyre malin a-t-il fait retentir l'air du nom d'Endymion ?

Répands ta clarté ſur ma route, douce divinité. Je veux ſortir de ce bocage ; je veux viſiter cette colline, où de jeunes pampres ombragent le ruiſſeau qui ſerpente dans le vallon. Sur la crête de cette colline, dont la vue s'étend au loin eſt ſitué un berceau où s'entrelace la vigne rampante pour former une voûte élevée garnie de grappes. Là, ſouvent appuyé contre la verte muraille, le verre couronné de roſes, je chante les airs joyeux de *Hagedorn* & de *Gleim*, ces airs que leur avoient dictés les plaiſirs & les amours.

Le voilà qui s'élève le berceau cintré. Une douce horreur ſe mêle à l'obſcurité qui repoſe ſous ſa voûte, car Bacchus a pris ce berceau ſous ſa protection.

Souvent, au milieu du ſilence de la nuit, on y entend avec ſurpriſe les accents des chanſons à boire, & les ſons argentins des coupes pleines. Le paſſant égaré l'entend, & y portant un regard curieux, il ne voit rien : alors il recule d'effroi, & ſaiſi d'étonnement & de reſpect, il paſſe ſon chemin.

Ah ! je te ſalue, ſombre berceau. O que ces tiges chargées

de raiſins forment un cintre agréable ! Quel charme de voir ſautiller ces feuilles à la clarté de la lune !

Mais quel doux frémiſſement parcourt ton feuillage, & bondit de grappe en grappe ? Ce ſont des zéphyrs, &... croyez-en ma muſe ſincère, ce ſont des ames de buveurs & d'amans futurs, portées ſur les aîles embaumées des zéphyrs complaiſants, qui voltigent avec les amours, qui s'aſſemblent ſur la ſurface de la grappe, qui folâtrent, qui jouent, qui ſe pourſuivent dans le labyrinthe de la grappe balſamique, & qui, fatiguées de leurs jeux, ſe raſſemblent dans le creux de la feuille de pampre, ou qui ſe baignent dans les gouttes de la roſée conſervées dans les fleurs, & qui ſommeillent ſur les œillets, & ſe mettent à rire lorſqu'à leur réveil elles voient qu'une jeune beauté les a cueillis, & les a placés ſur ſon ſein.

O vous, mes amis enſevelis maintenant dans un lâche ſommeil, ah ! que n'êtes-vous ici ! Pour moi, ſi de loin j'avais vu briller à travers le feuillage la lumière qui vous éclaire, ſi de loin j'avais entendu vos chanſons, comme j'aurais volé dans vos bras ! & enivré de joie, comme j'aurais mêlé ma voix aux refreins de vos airs !

Mais qu'eſt-ce que j'éprouve ? qu'eſt-ce que j'entends ? La gaieté, les jeux & les ris montent la colline : ſerait-ce Bacchus accompagné de ſon joyeux cortège ?

Mais, non. Ah ! quel tranſport de joie ! C'eſt vous que je vois, ô mes amis ! vous montez la colline ! Çà, couronnons-nous de bourgeons de vignes ; aſſeyons-nous en rond dans ce

berceau... Qui de nous entonnera une chanſon bachique? Je veux qu'elle retentiſſe à travers le bocage voiſin ; je veux que les antres d'alentour la diſent aux antres lointains.

Le faune, qui dort dans ſa grotte, l'entend & ſe réveille : étonné, il prête une oreille attentive ; il ſe lève en ſautant, répète notre chanſon, & entame ſon outre de vin.

Phébus, lorſqu'il s'avance dans ſon char d'or de derrière cette montagne, nous trouve encore aſſemblés. Hélas! s'écrie-t-il alors, depuis que je ſuis Phébus, je n'ai jamais été ſi gai que ces mortels. Il dit, & amaſſant de triſtes nuages, il fait pleuvoir pendant toute une journée.





Ô Dieu! Ô Juge! il n'est donc plus de Salut,
plus de miséricorde pour nous?

Le Barbier l'aîné. Inv. P. Baquoy. Sculp.

TABLEAU DU DÉLUGE.

DÉJA les tours de marbre étaient ensevelies sous les flots, déja des vagues noires rouloient leurs masses énormes sur les têtes des montagnes. Le front sourcilleux d'un rocher s'élevait seul encore du fond des eaux. Un tumulte affreux régnait autour de ses flancs battus par les flots. Les malheureux qui, dans leur désepoir, cherchaient à gravir sa cime, poussaient des cris lamentables, pendant que la mort, portée sur les ondes, poursuivait la plante de leurs pieds. Là, une portion de la montagne se détache & se précipite avec tout son fardeau d'hommes gémissants dans les flots mutinés : ici, des courants impétueux, formés par les pluies orageuses, emportent le fils qui cherche vainement à sauver son père mourant, ou à traîner plus haut sa mère désolée, entourée de ses autres enfants. Il ne restoit plus que le sommet supérieur qui s'élevait encore du fond des abîmes. C'étoit sur ce sommet que Semin, jeune homme généreux, avait sauvé Sémire sa bien-aimée ; deux tendres amans qui venaient de se jurer un amour éternel. Ils étaient seuls ; les flots avaient englouti tout le reste : ils étaient seuls au milieu de l'orage & des vents furieux. Les torrents de pluie se précipitaient sur eux ; le tonnerre grondait au-dessus de leurs têtes ; une mer en furie mugissait sous leurs pieds. D'affreuses ténèbres régnaient autour d'eux, à moins qu'ils ne vissent briller les éclairs au milieu de cette scène

d'horreur. Chaque nuage portait la terreur ſur ſon front obſcur, & chaque flot, chargé de cadavres, ſe roulait à travers la tempête, & cherchait de nouvelles deſtructions. Sémire preſſa ſon amant contre ſon cœur palpitant; des larmes mêlées avec les gouttes de la pluie, ruiſſelaient le long de ſes joues pâles. Elle dit avec des paroles entrecoupées : Il n'eſt plus de ſalut pour nous, ô mon bien-aimé, mon cher Semin ! Environnés de tous côtés par la mort affreuſe... O deſtruction ! ô déſolation ! Toujours elle s'avance de plus près, la mort. Laquelle de ces vagues, ah ! laquelle ſera celle qui nous enſevelira ? Soutiens-moi, ah ! mon bien-aimé ! ſoutiens-moi dans tes bras tremblants. Bientôt, bientôt entraînés dans la deſtruction univerſelle, tu ne ſeras plus, je ne ſerai plus... Voici... ô Dieu !... Vois-tu ce flot ? Qu'il eſt terrible ! Le vois-tu à la lueur des éclairs ? Comme il s'avance ! Voici, ô Dieu ! ô juge !... Elle dit, & ſe pencha ſur le ſein de Semin.

Les bras défaillants de Semin ſerrèrent la jeune fille évanouie. Ses lèvres tremblantes ſe turent. Il ne voyait plus la deſtruction d'alentour; il ne voit que ſon amante évanouie, penchée ſur ſon ſein; & à cette vue, il reſſent plus que les angoiſſes de la mort. Il baiſa ſes joues pâles, lavées par l'eau froide de la pluie; & la preſſant plus fortement contre ſon ſein, il dit : Sémire, ma chère Sémire, réveille-toi. Ah ! reviens encore une fois ſur cette ſcène d'horreur. Que tes yeux ſe tournent encore une fois ſur moi; que tes lèvres décolorées me diſent encore une fois que tu m'aimes, que tu

m'aimeras jusqu'à la mort : encore une fois, avant que nous soyons emportés par les ondes.

Il dit, & elle se réveilla. Elle tourna sur lui un regard dans lequel étaient exprimées la tendresse la plus vive & l'affliction la plus profonde. Jettant ensuite la vue sur la destruction, elle s'écria : O Dieu ! O juge ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde pour nous ! O comme les eaux se précipitent ! comme le tonnerre gronde autour de nous ! Quelles terreurs manifestent la vengeance implacable de l'Éternel ! O Dieu ! nos années s'écoulaient dans l'innocence. Toi, des jeunes hommes le plus vertueux. . . Malheur, ah ! malheur à moi ! Ils ne sont plus ceux qui comblaient ma vie de mille douceurs. Et toi qui m'as donné la vie... aspect cruel... les flots t'ont emporté de mes côtés. Tu as encore une fois levé la tête & les mains ; tu voulais me bénir, mais tu fus englouti... Hélas ! ils ont tous péri, & cependant... ô Semin ! Semin ! le monde solitaire, détruit, serait pour moi un jardin de délices à tes côtés. Dieu ! les années de notre jeunesse s'écoulaient dans l'innocence . . . Hélas ! il n'est donc plus de salut, plus de miséricorde à espérer ! . . . Mais que dit mon cœur déchiré ? O Dieu ! pardonne ! Nous mourons. Qu'est-ce que l'innocence de l'homme devant toi ?

Le jeune homme soutenait son amante, qui chancelait aux assauts des autans, & il lui dit : Oui, ma bien-aimée, tout être vivant a été détruit sur la terre ; on n'entend plus gémir aucun mourant du milieu de cette destruction. O ma Sémire ! ma chère Sémire ! l'instant qui va venir sera notre dernier

inſtant. Oui, elles ſont toutes évanouies les eſpérances de cette vie : toutes les perſpectives charmantes que nous voyions dans les heures délicieuſes de notre amour, elles ſont toutes évanouies. Nous mourons, la mort s'élance vers nous ; déja elle touche nos pieds tremblants : mais n'attendons pas, comme le réprouvé, le deſtin général. Nous mourons. Et... ah, ma bien-aimée ! que ſeroit notre vie la plus longue, la plus délicieuſe ? Une goutte de roſée ſuſpendue à un rocher, & que le ſoleil du matin fait couler dans la mer. Relève ton courage. Une éternité de bonheur nous attend au-delà de cette vie : ne tremblons pas maintenant que nous y paſſons. Embraſſe-moi, & attendons avec réſignation notre deſtin. Bientôt, ô ma Sémire ! bientôt nos ames s'élanceront au-deſſus de ces abîmes d'horreurs : pénétrés du ſentiment d'une félicité inexprimable, elles prendront l'eſſor. Grand Dieu ! c'eſt avec cette confiance que mon ame eſpère. Oui, ma chère Sémire, élevons nos mains vers Dieu. Eſt-ce à des mortels à juger de ſes voies ? Celui dont le ſouffle nous a animés, envoie la mort aux juſtes & aux injuſtes ; mais heureux celui qui a marché dans le ſentier de la vertu ! Ce n'eſt plus pour la vie que nous t'implorons, ô Dieu juſte ! Enlève-nous dans ton jugement ; mais ranime la grande eſpérance de cette félicité inexprimable que la mort ne ſauroit plus troubler. Grondez, tonnerres ; ſoulevez-vous, abîmes ; venez ſur nous, ô vagues. Loué ſoit à jamais le Dieu juſte ! Que ce ſoit-là notre dernière penſée.

La joie & le courage reparurent ſur le viſage embelli de

Sémire; puis élevant ses mains au milieu de l'orage, elle dit: Oui, je suis remplie désormais de toutes ces grandes espérances. Loue le Seigneur, ô ma bouche! versez des larmes de joie, mes yeux, jusqu'à ce que la mort vienne vous fermer. Un ciel plein de béatitude nous attend. Vous nous y avez précédés, ô vous tous qui nous étiez si chers! Nous vous suivons, & bientôt nous vous reverrons. Ils entourent maintenant le trône du Très-Haut, les justes; Dieu, après son jugement, les a rassemblés devant sa face. Grondez, tonnerres; mugissez, abîmes: vous êtes les cantiques de sa justice. Ensevelissez-nous, ô flots!... Voilà... Ah, mon bien-aimé! embrasse-moi. Voilà qu'elle vient, la mort; elle s'avance sur cette vague noire. Embrasse-moi, Semin; ne m'abandonne pas. Ah! déja l'onde me soulève.

Je t'embrasse, Sémire, dit le jeune homme, je t'embrasse. O mort, je te salue; nous voici. Loué soit l'Être éternellement juste!

Ils parloient ainsi, & se tenant embrassés, ils furent entraînés par les flots.





l'Onde furieuse avait séparé de la
Terre ferme la cabane de Milon.

Le Barbier l'Aîné inv.

P. Baquoy sculp.

LE PREMIER NAVIGATEUR.

CHANT PREMIER.

Il s'était passé bien des années d'affliction depuis la nuit fatale où l'onde furieuse avait séparé de la terre ferme la cabane de Milon, bâtie sur un petit promontoire : la mer avait englouti les fertiles pâturages qui unissoient au continent le lieu de son habitation. Cette demeure, située dans une île solitaire, était si éloignée de la rive opposée, que, dans le calme le plus profond & de l'air & de la mer, ses habitans n'entendaient pas les mugissements des troupeaux paissants sur le rivage bleuâtre. Toute joie leur était refusée : ils étaient privés des douces liaisons du voisinage & des tendres complaisances de l'amitié que les dieux leur avaient autrefois accordées. Déja depuis long-temps Sémire avait enterré Milon, son époux chéri. Au milieu de cette triste solitude elle passait ses jours avec Mélide sa fille, n'ayant pour adoucir ses ennuis que son petit troupeau & les oiseaux du ciel.

Mélide croissait dans la fleur de sa beauté, sans avoir d'admirateurs. Au milieu des danses & des jeux folâtres, plus éclatante que le jeune pêcher, lorsque, pour la première fois, il étale ses fleurs naissantes, elle eut, entre les belles, toujours paru la plus belle.

La tendre Sémire, pour ne pas empoiſonner la ſolitude de ſa fille en l'expoſant à des regrets inutiles, ou en lui inſpirant du goût pour des plaiſirs qui leur étaient interdits, lui cachait avec un ſoin extrême tous les charmes de la ſociété, dont jouiſſaient les heureux habitants du rivage oppoſé. Chaque jour elle allait ſur la tombe de Milon conſacrer une heure à la triſteſſe & aux pleurs. Hélas! tu n'es plus! ainſi s'exprimait chaque jour ſa douleur; tu n'es plus, ô toi, la conſolation de ma vie, le ſoutien dans notre misère! Sans appui, entièrement délaiſſées, enfermées par les flots irrités, quel ſera le ſort qui nous attend? La rigueur de nos maux n'eſt point adoucie par la compaſſion de l'amitié, & tout ſecours humain nous eſt refuſé. Ah! que ne puis-je te voir mourir auſſi, ô Mélide, ma chère fille! Hélas! tel eſt l'excès de mon malheur, que c'eſt-là le plus ardent de mes vœux. Que ne puis-je te voir mourir! Car ſi je meurs, tu reſteras ſeule ici dans la fleur de ta jeuneſſe: affreuſe perſpective! Tu reſteras ſeule ici enfermée par les flots mugiſſants, ſans autre compagnie que ta misère & ton affliction. Jamais alors aucun ſon humain ne frappera ton oreille: jamais la voix d'un tendre époux, que tes charmes & ta vertu auraient rendu heureux, ne parviendra juſqu'à toi: jamais tu n'entendras le doux nom de mère prononcé par des enfants balbutiants: les accents de la joie te ſeront inconnus; les ombres lugubres & les antres des rochers ne retentiront que des accents de ta douleur. De longs tourments conſumeront ta jeuneſſe; tu mourras déſolée: les larmes de l'amour ne couleront pas à ta mort déplo-

rable : privé de sépulture, ton cadavre sera dévoré par les ardeurs du soleil, ou deviendra la proie des oiseaux du ciel. Ah ! cachez-lui mes plaintes, antres des rochers ! Et vous, ombrages solitaires & sombres, c'est à vous seuls que je puis confier mes plaintes : cachez-lui mon affliction, afin qu'une heureuse ignorance l'empêche de connaître toute l'étendue de son malheur. Telles étaient les plaintes de Sémire, & c'est ainsi qu'elle cachait à sa fille les tourments dont sa tendresse maternelle était consumée.

Cependant Mélide, pleine d'innocence & de charmes, se jouait avec les tendres agneaux qui n'avaient pas besoin de guide ; car la mer bruyante entourait leur petit pâturage. Elle s'amusait à tailler des arbustes odoriférants, pour en former des berceaux : elle était la divinité tutélaire des plantes ; elle relevait les fleurs abattues, & procurait par ses soins une croissance heureuse à leur tige languissante : quelquefois elle préparait à la source arrêtée un lit sur des cailloux, ou bien elle en rassemblait les eaux pour en former un petit étang. Autour de l'île, elle avait planté une double rangée d'arbres fruitiers, &, belle comme Vénus dans l'île de Paphos, elle se promenait seule sous leurs ombres naissantes. Elle avait aussi décoré la grotte d'un rocher que baignaient les flots de la mer ; car la solitude rend fertile en idées. Les murailles de sa grotte étaient ornées de coquillages que la mer abandonnait sur la rive, & qu'elle arrangeait suivant la variété de leur forme & de leurs couleurs. Une conque d'une prodigieuse grandeur recevoit les gouttes transparentes d'une eau

qui tombait de la voûte avec un bruit agréable, & des tiges de jasmins bordaient l'entrée de cette grotte.

Au milieu de ces innocentes occupations Mélide passait ses jours sans s'appercevoir qu'elle était seule : mais seize années de sa jeunesse s'étant ainsi écoulées, elle commença à sentir qu'elle était seule. Assise à l'ombre des berceaux qu'elle avait construits, rêveuse & languissante, elle se disait : Quel a pu être le dessein des dieux en nous plaçant dans cette solitude? Plus malheureuse que toutes les autres créatures, pourquoi avons-nous existé? pourquoi existons-nous encore? Ah! je le sens à la tristesse qui me consume; il est quelque chose d'inséparable de mon être, quelque chose que je ne puis nommer, & dont je suis privée. Non, je ne suis pas faite pour cette solitude. Sans doute nous avons éprouvé quelque révolution extraordinaire, que ma mère me laisse ignorer. Sans cesse un affreux mystère obscurcit son front; & quand je cherche à approfondir ce mystère, ses yeux s'inondent de larmes qu'elle ne peut retenir. Elle ne cesse de me dire : Attendons tout de la sagesse bienfaisante des dieux, & remettons notre sort dans leurs mains. Hélas! j'attendrai, dans un respectueux silence, l'ordre de leurs décrets, sans vouloir en pénétrer la perspective mystérieuse.

Souvent, ensevelie dans de profondes réflexions, elle promenait ses regards sur l'immensité de la mer, & s'écriait : O vous, plaines liquides dont mes yeux ne peuvent atteindre le terme! ah! dites-moi, ce petit point, cette île que vous environnez (car qu'elle est petite en comparaison de votre immense

immenſe étendue !) eſt-elle la ſeule terre habitée ? Ne baignez-vous pas d'autres rives trop éloignées pour pouvoir être apperçues ? Hélas, ma mère ne veut pas en convenir, mais ſa douleur ſecrète me le fait ſoupçonner. Certainement cette terre n'eſt pas la ſeule que vous environnez : car que vois-je là-bas d'immobile, qui, ſemblable à un nuage affaiſſé, forme une longue chaîne à l'extrémité de vos bords ? Peut-être mon imagination me trompe-t-elle ; mais, dans le calme profond, j'ai déja cru entendre réſonner des voix éloignées. Quelle autre choſe pourrait-ce être qu'une terre ? Elle me paraît, à la vérité, bien petite ; mais ſans doute le grand éloignementen eſt ſeul la cauſe. Eh ne le ſais-je pas bien, que les vagues ſemblent diminuer en s'éloignant ? & notre cabane, quand je la regarde de l'extrémité de l'île, ne me paraît-elle pas auſſi beaucoup plus petite ? Mais ſi c'eſt une terre comme celle-ci, ornée de prairies & d'arbres fruitiers, ſans doute elle eſt habitée par des êtres qui en jouiſſent. Peut-être auſſi ces êtres ſont ils différents de ceux que je vois ici : peut-être n'y en a-t-il point qui me reſſemblent : peut-être n'y en a-t-il point qui puiſſent m'être de meilleure compagnie que mes moutons. Mais ſi c'était .... hélas ! que cette penſée me tourmente ! ſi c'était une terre habitée par des créatures ſemblables à moi, qu'elles fuſſent auſſi nombreuſes que les oiſeaux & les brebis de notre île, & qu'elles puſſent ſe réjouir enſemble comme les oiſeaux ou comme mes brebis, ô heureuſes créatures !... Laiſſe, ah ! laiſſe-moi, penſée trop ſéduiſante. Images fantaſtiques, où me conduiſez-vous ? Vous

ne faites que me rendre plus malheureuſe. O vagues, ſi vous allez vous briſer ſur ce rivage, apprenez à ſes heureux habitants qu'une fille infortunée pleure ſur les bords de cette île.... Laiſſez-moi, vains fantômes, vous ne ſervez qu'à me déſeſpérer.

Souvent Mélide demandait à Sémire : Mais, dis-moi, ma mère, pourquoi ne reſtons-nous toujours que deux, tandis que toutes les autres créatures ſe multiplient ? De jeunes plantes de la même eſpèce s'élèvent autour des autres plantes; chaque année voit accroître notre troupeau. Avec quelle joie bondiſſent tes tendres agneaux ! Ils ſe réjouiſſent du plaiſir d'être. Et les oiſeaux divers.... J'ai vu leur union, & j'en ai verſé des pleurs. Aſſiſe là-bas ſous le plus épais feuillage, j'ai tout remarqué plus d'une fois. Deux oiſeaux s'étant conſtruit un nid commode, ſe careſſaient ſur les branches voiſines. Comme ils avaient l'air de s'aimer ! Bientôt après je vis dans le nid de petits œufs que l'un couvrait de ſon plumage avec le plus tendre ſoin, pendant que l'autre, perché ſur les rameaux d'alentour, chantait pour divertir ſon amie. Tous les jours je les obſervais de deſſous le feuillage. Peu de temps après, à la place des œufs, je vis de petits oiſeaux ſans plumes. Je vis les grands, plus animés, plus empreſſés que jamais, voltiger autour du nid, & apporter dans leur bec à manger aux petits, qui recevaient leur pâture avec des cris de joie. Peu à peu ceux-ci ſe couvrirent de plumes : ils commencèrent à déployer leurs ailes encore faibles, puis ils ſortirent de leur nid pour ſe percher ſur

les branches voiſines : les grands volaient devant eux, comme s'ils euſſent voulu leur inſpirer le courage de les imiter. O ma mère, que ce ſpectacle était charmant ! Souvent ces petits étendaient les ailes, ſans doute pour prendre l'eſſor, & toujours la crainte les retenait. Le plus hardi d'entre eux ayant enfin pris ſon vol, chanta d'un air joyeux le ſuccès de ſon audace. Il ſemblait inviter ſes compagnons timides à tenter la même entrepriſe. Ceux-ci la tentèrent en effet, & bientôt ils ſe mirent à voltiger de tous côtés, & remplirent les airs de chants de joie. Quelles étranges penſées ces choſes ont fait naître en moi ! Pourquoi ces plaiſirs ne ſont-ils interdits qu'à nous ſeules ?

Sémire ne ſavait que répondre à des queſtions ſi dangereuſes pour ſon ſecret. J'ignore moi-même toutes ces choſes, lui dit-elle. Pourquoi t'inquiéter par d'inutiles recherches ? Pourquoi te forger des idées vagues qui t'inſpirent des deſirs inutiles, & qui troublent la douceur de ton repos ? Pourquoi veux tu, par une coupable curioſité, prévoir les deſſeins des dieux, qui ſeuls ſavent ce qui doit nous arriver, & qui régleront tôt ou tard notre deſtin ſuivant leur volonté toujours ſage ?

Hélas ! repartit Mélide, j'en demande pardon aux dieux : mais je ne ſaurais m'empêcher de deſirer que notre eſpèce pût ſe multiplier comme les autres. J'ignore, à la vérité, comment cela ſe peut faire ; ce ſoin eſt ſans doute réſervé aux dieux : mais les plantes proviennent de leur ſemence, les animaux naiſſent de différentes manières. J'ai tout obſervé,

je ne puis rien de plus. O si je trouvais ainsi quelque jour de petits humains, nés de quelques-unes de ces manières ! Dieux, que j'en aurais soin ! que je les aimerais ! Mais laissons-là ces illusions ; les dieux prendront soin de moi. Cependant, ô ma mère, permets-moi de te faire encore une question ; ce sera la dernière. Je n'ai pas toujours été comme je suis à présent, je le sais bien ; ce n'est que peu à peu que je suis devenue grande, ainsi que tous les êtres qui m'environnent. Je me souviens du temps où je n'étais guères plus haute qu'un pied d'œillet. Il faut que j'aie été encore plus petite ; il faut qu'il y ait eu un temps où j'ai commencé à exister, de même que les plantes, les oiseaux & les autres créatures. Dis-moi donc, car certainement tu as existé avant moi, dis-moi comment & en quels lieux tu m'as trouvée, & ce qui s'est passé à mon sujet. Si tu me dis cela, je parviendrai peut-être à découvrir quelques vestiges, ou bien même.... Hélas ! je ne sais pas bien ce que c'est ; tu pourrais me dire tout....

C'est ainsi que Mélide tourmentait sa mère en l'embarrassant par mille questions. Tu m'affliges, ma fille, lui dit Sémire, tu m'affliges avec tes étranges discours. Je ne puis te dire comment tu es venue. Me trouvant toute seule, j'ai prié les dieux de me donner une compagne, & dans une belle matinée je t'ai trouvée toute petite sous un rosier devant la cabane. Mais encore une fois, fille trop curieuse, tu me tourmentes avec tes discours inutiles. Cultive nos fleurs, joue avec tes agneaux, & n'irrite ni les dieux par ta curiosité,

ni moi par des queſtions auxquelles je ne puis répondre. Depuis que tu te livres à ces étranges penſées, tu n'es plus ingénieuſe à t'amuſer, tu ne fais plus que t'inquiéter & m'affliger; cependant tu laiſſes ta grotte imparfaite, & tu négliges tes plantes.

C'eſt ainſi que Sémire, accablée de triſteſſe & d'inquiétude, vivoit dans la ſolitude avec ſa fille. Mais les dieux prêtèrent enfin l'oreille à ſes inſtances, & réſolurent de convertir ſon chagrin en joie : l'Amour ſe chargea de ce prodige. Dans le conſeil des dieux, qui d'entre eux eſt plus capable de rendre heureuſe une jeune beauté ?

Sur la terre ferme, vis-à-vis de l'île, habitait un jeune homme d'une figure majeſtueuſe : on l'auroit pris pour un dieu, quand il ſe promenait ſur les prés fleuris ou à l'ombre des bocages. Souvent ſon père lui avait raconté les calamités que ſon pays avait autrefois eſſuyées. Tu vois là-bas cette tache dans la mer, lui diſait-il en lui montrant de la main l'île. (Il la voyait de ſa cabane, qui n'était pas loin du rivage.) Autrefois un long terrain s'avançait dans la mer comme un bras étendu. A l'extrémité de ce terrain, ſur une éminence, habitait un couple fidèle; Milon, c'était le nom de l'époux, & Sémire, c'était celui de l'épouſe. D'excellents pâturages s'étendaient de notre rivage juſqu'à leur cabane, & de nombreux troupeaux paiſſaient ſur l'une & l'autre rive. Une fille qui, bien qu'elle ne fît que de naître, était déja un prodige de grace & de beauté, faiſait leur conſolation & tout leur bonheur : les femmes du pays s'empreſſaient

de venir contempler ſa beauté, lui apportaient de petits préſents, & béniſſaient ſon heureuſe mère. Mais il ſe fit tout-à-coup un bouleverſement dont le ſeul ſouvenir me glace d'effroi. Au milieu d'une nuit obſcure, un bruit mille fois plus effrayant que celui du tonnerre, répandit la conſternation dans toute la contrée. La terre trembla juſques dans ſes fondements; la mer irritée franchit ſes limites en pouſſant des mugiſſements horribles. Les accents de la terreur & de la déſolation retentirent de toutes parts à travers l'obſcurité du ciel. Jamais la nuit ne couvrit les airs d'un voile plus ſombre. On ignorait la cauſe de cet épouvantable évènement. Tremblants & ſaiſis de frayeur, tous ſe rendirent aux champs. L'aurore naiſſante éclaira les terribles ravages de la mer. L'onde furieuſe avait ſubmergé les pâturages qui ſont entre la terre & cette île. Ce ne fut que lorſque le ſoleil eut dardé ſes premiers rayons ſur la mer calmée, que nous la découvrîmes : un de nous, à qui les dieux ont donné un œil plus perçant, crut, à la clarté du jour, voir la cabane de Milon, & des arbres tout alentour. Peut-être reſpire-t-il encore avec ſa compagne; peut-être Mélide, (ainſi s'appellait leur aimable fille,) condamnée à une triſte ſolitude, eſt-elle la beauté la plus accomplie que jamais mortel ait vue.

Le récit de cette aventure fit ſur l'eſprit du jeune homme une impreſſion profonde. Dès ce moment il ſe rendait ſouvent au bord de la mer, pour rêver au deſtin des habitants de cette île. Le bruit uniforme de la mer tranquille lui ayant un jour

procuré un doux sommeil, l'Amour voltigea près de lui, le rafraîchit de ses ailes, afin que la chaleur du midi ne le réveillât pas, & lui envoya un songe. Il lui fit voir le rivage de l'île. De petits amours y voltigeoient sous des ombrages sacrés : leurs attitudes peignaient la tristesse, & ils se désolaient sur les rameaux chancelants des bosquets, ou sur le gazon fleuri. Une jeune beauté, parée de toutes les graces de l'Amour, & plongée dans une rêverie profonde, s'avançoit à pas lents, du fond d'un bocage. Elle marchait nonchalamment & la tête penchée. Une partie de sa blonde chevelure flottait sur ses épaules; le reste était négligemment noué sur sa tête avec un rameau de myrte. Son beau visage était couvert d'une pâleur ravissante, semblable à celle de la rose qui se flétrit sur un sein naissant : le desir le plus vif errait, prêt à s'éteindre, dans ses grands yeux bleus. Elle marchait ainsi sans ressentir la douce impression des zéphyrs qui se jouaient autour d'elle, & sans prendre garde aux plus belles fleurs qui se pliaient amoureusement sous ses pieds, & qui, pour exciter son attention, exhalaient les plus agréables parfums. Elle n'appercevait pas les fruits les plus savoureux : vainement l'arbre qui les portait l'invitait à soulager ses branches courbées par le poids de l'abondance. Elle s'arrêta sur le bord de la mer : elle jetta tristement ses regards sur l'azur lointain de l'autre rive ; elle éleva ses bras d'albâtre, & paraissait implorer du secours. Alors le jeune homme crut flotter sur la mer, & voler au secours de cette infortunée : il lui sembla que l'Amour le recevait sur le rivage ombragé, & qu'il conduisait cette belle dans ses bras.

tremblants. Il voyait de petits amours voltiger à leurs côtés, les entourer de guirlandes, & agitant doucement leurs ailes, les embaumer du parfum des fleurs. Le cœur du jeune homme palpitait, ſes joues brûlantes ſe coloraient d'incarnat : alors ſes bras, qui s'étendaient pour ſerrer le bel objet, ne rencontrèrent qu'un air vague & ſans réſiſtance. Il ſe réveille enfin, & il reſte encore long-temps dans une douce extaſe: Dieux ! s'écrie-t-il les lèvres tremblantes, où ſuis-je ? Quoi ! elle s'eſt échappée de mes bras ! Hélas ! me voici couché ſur le rivage .... & cette île eſt loin d'ici. Un ſonge, hélas ! un ſonge m'a trompé ; je le ſens, il m'a rendu malheureux pour jamais.

Depuis ce jour il ſe rendait encore plus fréquemment ſur le rivage. Plongé dans de profondes réflexions, il marchait ou il s'aſſéyait ſur le ſable de la mer, & tournait ſes regards vers l'île au-delà des flots. La nuit, ſur-tout à la clarté de la lune, lorſque toute la contrée était dans un profond ſilence, & qu'il n'entendait que le frémiſſement de la mer, il ſe plaçait à l'extrémité du rivage. Là il écoutait s'il ne viendrait pas de l'île quelques ſons juſqu'à lui. Souvent il croyait entendre des accents plaintifs, & quelquefois une voix agréable ; car l'imagination ardente des amants les trompe facilement. Souvent il appellait à haute voix, & il lui ſemblait qu'on lui répondait dans un grand éloignement, ou lorſqu'une étoile paraiſſait à l'horizon derrière l'île, il croyait voir une lumière ou la clarté d'un foyer. Peut-être, diſait-il, peut-être eſt-elle aſſiſe là-bas toute ſeule auprès de la flamme nocturne de ſon foyer,



Qui que tu puiſſes être, ſois le bien venu!

Le Barbier, l'aîné, Inv. 1790. L. M. Halbou, Sculp.

foyer, rêvant à ſon triſte deſtin, & gémiſſant en vain pendant le ſilence de la nuit ſur la perte des jours de ſa jeuneſſe. O vents, que n'ai-je vos aîles ! Hâtez-vous, ô vents, volez vers ce rivage, & dites-lui qu'un malheureux languit ſur ces bords.

Mais quoi ! ſe diſait-il ſouvent, qu'eſt devenue ma raiſon, malheureux que je ſuis ! Quel eſt l'objet de mon amour ? Un ſonge, un vain fantôme .... Je dormais ici, & mon imagination a tracé à mes yeux une image, à la vérité, beaucoup plus belle que tout ce que j'ai jamais vu ; je me ſuis réveillé ; mais, dieux ! cette image n'a point diſparu comme un ſonge : profondément gravée dans mon imagination, elle règne ſur toute mon ame. Cependant ce ſonge, ce fantôme, qui n'a peut-être nulle part dans le monde ſa réalité, je l'aime : il me pourſuit en tous lieux ; il nourrit dans mon cœur un feu continuel, & des tourments, hélas! trop réels ; il m'entraîne puiſſamment ſur le rivage. Ah ! rougis & reprends ta raiſon : redeviens ce que tu as été ; ſois tranquille & content ; ſois aſſidu & induſtrieux dans ton travail. Va, ris de ta folie ; quitte ce rivage, & rends graces aux dieux de n'être pas encore devenu la riſée de tout le canton.

Mais c'était en vain qu'il cherchait à dompter cette étrange paſſion. Vainement il prenait la réſolution de fuir le rivage. Au milieu de ſes occupations les plus agréables, cette image s'offrait ſans ceſſe à lui ; ſans ceſſe il lui ſemblait qu'une divinité inviſible l'entraînait ſur les bords de la mer. O dieux ! s'écriait-il alors, cet amour me tourmentera-t-il à jamais en vain ? une illuſion remplira-t-elle les jours de ma jeuneſſe de ſouffrances qu'aucun

eſpoir ne doit finir ? Mais ce ſonge n'eſt point de ceux que le haſard fait naître : jamais mon imagination ne s'eſt élevée à cette idée de beauté qui ſurpaſſe ſi fort tout ce qui s'eſt offert juſqu'à préſent à mes yeux. Ah ! ſans doute un dieu m'a inſpiré ce ſonge. Mais pourquoi ? quel peut être ſon deſſein ? je ne puis le découvrir. Si la beauté que j'ai vue vit en effet dans cette île, pourquoi me l'a-t-il fait voir ? pourquoi veut-il que je me conſume d'amour pour elle ? pourquoi m'abandonne-t-il ſans eſpoir, ſans aſſiſtance, ſans me montrer les moyens de parvenir à ce rivage ? Puiſqu'il eſt impoſſible d'atteindre à la nage cette île trop éloignée, quel parti dois-je prendre, & que puis-je tenter ? Les dieux ont donné, il eſt vrai, à l'homme des penſées audacieuſes & un eſprit fertile en inventions : ils lui laiſſent librement exercer ſes éminentes facultés : mais, dieux ! quel eſprit humain peut m'enſeigner à marcher ſur les flots de la mer, ou à nager ſans péril ſur l'onde comme le cygne ?

Aſſis ſur le rivage, l'eſprit enflammé, il ſe mettait ſouvent à rêver & à méditer profondément ſur les moyens de traverſer la mer. Car les hommes n'avaient pas encore inventé l'art de ſe confier aux flots. Qu'avaient-ils à faire ſur les côtes lointaines, puiſque chaque contrée où il croiſſait de l'herbe pour leurs troupeaux, où il ſe trouvait des arbres portant des fruits ſalubres, & où il coulait un clair ruiſſeau, fourniſſait abondamment à leurs beſoins ? Long-temps il médita, long-temps il rejetta les moyens qu'il avait trouvés. Un jour qu'il promenoit triſtement ſes regards ſur la mer, il vit de loin

quelque chofe que les vagues pouffaient vers le rivage. La joie & l'efpérance fe peignirent dans fes yeux perçants. L'objet approchait toujours : enfin il vit flotter fur l'onde le tronc énorme d'un arbre renverfé par l'orage, & creufé par les ans. Un lapin timide, fans doute pourfuivi fur la côte par quelque chaffeur, s'était fauvé à l'aide de ce tronc : il était tapi dans le creux de l'arbre ; une branche touffue fe recourbait fur lui, & le couvrait de fon ombre. Un vent doux acheva de pouffer le tronc fur le rivage à côté du jeune homme. Alors il preffentit fon bonheur, & dans fon raviffement il fauta de joie. Plongé dans une nouvelle rêverie, il cherchait à débrouiller l'image obfcure que cette vue avait tracée dans fon imagination, & qui, comme une ombre de la nuit, tantôt s'évanouiffait, & tantôt reparaiffait. Il traîna enfuite le tronc à fec fur le fable, réfolu de commencer dès le lendemain, à l'aube du jour, un ouvrage dont il n'avait encore qu'une idée bien imparfaite. Le doute & l'efpérance l'agitaient tour-à-tour : le fommeil ne ferma point fes paupières. A la pointe du jour, muni d'un petit nombre d'inftruments groffiers, (car dans ce temps l'heureufe fimplicité avait befoin de peu) il vola au rivage. Mais, difait-il, j'ai vu fouvent des feuilles repliées que les vents emportaient de deffus le rivage, nager doucement fur l'onde. J'ai vu encore en dernier lieu, fur l'étang près de notre cabane, des papillons qui voltigeaient tout à l'entour, & fe pofaient çà & là fur ces feuilles fans mouiller leurs pieds délicats. Faifons un effai. Déja la nature a fait la moitié de l'ouvrage : je vais creufer ce tronc, de

manière que je puiſſe y être commodément aſſis. Il dit, & commença gaiement ſon travail. O toi, s'écria-t-il, qui que tu ſois, déité bienfaiſante, toi qui as gravé dans mon cœur ce ſonge ineffaçable, entends mes prières, fais que mon entrepriſe réuſſiſſe.

Souvent il ſe repoſait, & jettait la vue du côté de l'île en diſant : O toi, la plus belle d'entre les mortelles, de quels obſtacles, de quels dangers l'amour ne triomphe-t-il pas ! O quelle douce eſpérance me fait tréſaillir de joie ! Comment pourras-tu me refuſer ta tendreſſe lorſque je ſerai arrivé ſur tes bords, à moi dont la paſſion affronte les gouffres de la mer ? Jamais l'amour a-t-il tenté un projet plus hardi ?

Cependant il perdait ſouvent courage, & abandonnait ſon travail. Inſenſé que je ſuis ! ſe diſait-il, quelle eſt la folie de mon entrepriſe ! Si quelqu'un venait à paſſer, & qu'il me dît : Mon ami, que fais-tu là ? que penſerait-il de cette réponſe : Je creuſe ce bois pour m'y loger, & voguer ainſi ſur la vaſte mer. Quel eſt le père dénaturé, ſeroit-il en droit de me répliquer, qui abandonne ſi imprudemment ſon fils à ſa frénéſie ? En parlant ainſi, il regardait, plein de dépit, ſon ouvrage commencé. Mais, quoi ! reprenait-il auſſi-tôt, & quand je ne réuſſirais pas, je n'aurais perdu que quelques heures de loiſir. Puis-je moins riſquer pour mon amour ? Certainement cette île eſt habitée : ce que mon père m'en a dit, me rend la choſe vraiſemblable ; & mon ſonge, qu'un dieu ſeul peut m'avoir inſpiré, me la rend certaine. Et ſi cette île eſt habitée, dieux ! que ſes habitans doivent être malheureux ! Si le père,

ſi la mère de la belle étaient morts, s'ils meurent un jour, & qu'elle reſte ſeule, abandonnée de tout, condamnée à paſſer ſa jeuneſſe floriſſante dans une affreuſe ſolitude, conſumée par le chagrin & par le déſeſpoir ! Non, ce n'eſt plus l'amour, c'eſt la ſeule compaſſion qui doit m'exciter aux plus hardies entrepriſes. C'eſt ainſi qu'il perdait & qu'il reprenait ſouvent courage.

Quelques jours s'étant écoulés, le tronc ſe trouva creuſé, & il avoit déja, quoique imparfaitement, la forme d'un bateau. Il le traîna alors avec peine dans un endroit où la mer, renfermée entre deux rivages, n'éprouvait que peu d'agitation. Là il mit ſa barque à flot, & s'étant placé au milieu, il ſe laiſſa aller au gré des vents. Cependant il obſervait ſoigneuſement les défauts de ſon ouvrage: les flots l'ayant ramené ſur le ſable, il recommença ſon travail; il réforma ſa barque, & l'eſſaya ſouvent. Voilà, diſait-il, la moitié de l'ouvrage achevée: mais comment parviendrai-je à diriger ma courſe en pleine mer? Comment arriver juſqu'à cette île ſans m'expoſer à être le jouet des flots? Il ſe préſentait à ſon imagination mille idées qu'il rejettait auſſi-tôt. Mais, pourſuivait-il, le cygne ne dirige-t-il pas ſa courſe en fendant l'onde avec ſes larges pieds? & tous les oiſeaux qui nagent dans les eaux ne font-ils pas de même? Un animal m'a enſeigné à nager ſur le tronc d'un arbre, j'apprendrai des animaux les moyens de perfectionner encore cette nouvelle invention. Si je me faiſais des pieds de bois, larges comme ceux du cygne quand il les plonge dans l'onde, & ſi je les

arrangeais aux deux côtés du tronc creusé pour fendre l'onde? Transporté de cette idée, il se hâte d'aller couper du bois propre à remplir son projet, & bientôt il lui donne la forme de rames : il monte ensuite dans le bateau, & les essaie long-temps sans succès. Cependant il observait tous les jours la direction des pieds des oiseaux aquatiques, & tous les jours il découvrait de nouveaux moyens de gouverner son bateau. Long-temps il se borna à voguer dans le petit golfe : mais l'expérience l'ayant rendu plus hardi, il osa se risquer sur la pleine mer ; & ayant ramené heureusement sa barque, il sauta de joie sur le rivage. Le voilà donc réalisé, s'écria-t-il, ce prodige qui m'a tant tourmenté. Demain, aux premiers rayons du soleil, je serai sur mer ; & si les vents me sont favorables, je veux, dans cette petite barque, entreprendre hardiment le voyage de l'île. C'est être criminel que de ne pas tenter de porter aux malheureux du secours à travers les périls, quelque grands qu'ils puissent être. Ayant dit ces mots, il attacha son bateau dans le petit golfe, & s'en retourna à sa cabane, car la nuit était venue.



Ô courageux jeune homme ! l'amour te récompensera.

Le Barbier l'ainé inv.t — J. L. Delignon sculp.

CHANT SECOND.

L'AMOUR, qui, ſans être apperçu, était toujours reſté près du jeune homme pour l'exciter au travail, s'élance à travers la nuit humide & la clarté de la lune, & porte ſon vol rapide vers une île habitée par Éole. Il entendit de loin le mugiſſement des vents renfermés dans la caverne profonde d'un rocher; bruit ſemblable à celui de la tempête lorſqu'elle agite l'océan. Cependant il deſcend ſur le roc qui, du fond de la mer, élevait ſa ſuperbe cime. Là le dieu des vents était aſſis ſur un quartier de rocher à l'entrée de la caverne. Les vents, d'un vol bruyant, ſemblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, ſortaient & rentraient ſans ceſſe. Il ordonnait aux uns de ſoulever la mer, aux autres de mugir dans les montagnes, ou de raſſembler un orage ſur les coupables; & il chargeait des vents plus doux de ſouffler dans les campagnes autour des cabanes paiſibles, pour rafraîchir l'homme champêtre dans ſes travaux.

Mais ſon empire n'avait plus de charmes pour lui: aſſis ſur le roc humide, le coude appuyé ſur ſon genou, ſa tempe était cachée dans ſa main, ſur laquelle flottaient les boucles de ſes cheveux. Dévoré de chagrin, il contemplait triſtement les vagues qui roulaient leur maſſe énorme à la clarté de la lune: car il était tourmenté d'une paſſion violente pour une Néréide. L'Amour voltigeant un jour au-deſſus de ſon

rocher, & le voyant oiſif, couché devant ſa caverne, l'avait bleſſé d'une de ſes flèches les plus aiguës. Le fils de Cythérée l'entendant gémir, s'arrêta ſur un rocher voiſin pour écouter ſes plaintes. O toi, diſait-il d'un ton languiſſant, toi la plus aimable de toutes les nymphes du cortège de Thétis, la plus belle de toutes celles qui nagent dans la mer, mes tourments n'exciteront-ils jamais, ſinon ta tendreſſe, du moins ta pitié? Hélas! depuis combien de temps l'Amour ne me fait-il pas ſouffrir! En vain des vents officieux portent à tes oreilles mes ſoupirs & mes plaintes: tu n'es pas touchée de l'ardeur qui me conſume: tu vois avec indifférence mes regards paſſionnés lorſque tu nages légèrement ſur les eaux, qui réfléchiſſent ton ſein d'albâtre. Si quelquefois tu t'élances au-deſſus des ondes, j'éprouve, à la vue de tes attraits, un doux frémiſſement; mais quand te plongeant tout-à-coup au fond des eaux, tu échappes à mon œil avide, hélas! une froide terreur s'empare de mes ſens. Que j'aime à te voir, ſur l'onde éclatante, folâtrer avec d'autres nymphes, lorſque la vivacité de vos jeux fait blanchir la mer tranquille! Mais une jalouſe rage s'empare de mon cœur, quand, dans des combats folâtres, vous pourſuivez avec des rameaux de jonc les dieux marins couronnés de roſeaux, & que celui que tu pourſuis ſe tourne tout-à-coup, & te ſerre entre ſes bras nerveux. Tes membres humides échappent, à la vérité, à ſes efforts; tu te caches ſous l'onde, & tu réparais ſoudain loin de lui avec un rire moqueur. Mais quand il te pourſuit ſous les flots, quand mon œil vous perd de vue l'un & l'autre, ou qu'un de ces dieux,

dieux, ſortant tout-à-coup de la mer, te ſurprend & te ſoulève en éclatant de rire, ah! j'entre alors en fureur, je frappe la terre de mon pied.... car tu ſouris; & loin d'être indignée de ſon audace, tu oublies les tourments qui me conſument. C'eſt alors que mon bras nerveux ſaiſit un quartier de rocher pour exterminer le téméraire: j'appelle les vents les plus impétueux; je leur ordonne d'exciter une tempête furieuſe, & de troubler un ſpectacle qui m'eſt odieux. Mais la crainte de te courroucer me fait tomber le rocher de la main; je fais rentrer les vents impétueux dans leur caverne, & je me livre à une impuiſſante rage. Sans ceſſe mes regards langoureux te cherchent; & lorſque le frémiſſement des vagues me réveille pendant la nuit, je crois que tu nages le long du rivage: je t'appelle en vain, & je maudis l'obſcurité qui te dérobe à ma vue. O que n'es-tu une fille de la terre! Des flots perfides m'empêchent de te ſuivre en tout lieu, & de te faire entendre mes ſoupirs & mes plaintes. Viens, ah! viens ſur mon rivage. Tu y trouveras des grottes agréables; mes zéphyrs les plus doux te rafraîchiront de leur ſouffle: ils aſſembleront pour toi, de toutes les parties du monde, les parfums les plus exquis; & leur haleine féconde fera naître alentour de mon île les ombrages les plus délicieux. Viens, ſois la ſouveraine des vents. Viens avec cet air enchanteur que tu avais lorſque je te ſurpris pour la première fois ſur mon rivage, où tu étais aſſiſe ſur l'herbe fleurie, tandis que tes membres de lis brillaient au ſoleil, & que des gouttes tranſparentes coulaient de ton corps ſur le gazon, comme

la rosée du matin coule des roses fraîches. Viens, ne te dérobe pas à mes embrassements. Ne retourne plus dans les flots : ne fais plus comme tu fis le jour que j'étais près de te joindre ; & que tu te précipitas dans les ondes, en me laissant en proie à toutes les agitations de l'amour.

Ainsi se plaignait le roi des vents, quand l'Amour s'approcha de lui. J'ai entendu tes gémissements, puissant monarque des vents, lui dit l'Amour. Je suis le fils de la déesse à la belle ceinture. Il est en mon pouvoir de terminer tes peines. Je te jure par le sublime Olympe, que si tu daignes m'accorder une demande, le plus sûr & le plus perçant de mes traits blessera l'insensible fille de Nérée. Elle-même viendra sur tes bords, en rougissant avec une aimable pudeur, & récompensera tes souffrances par une tendresse pleine d'ardeur. Éole lui répondit avec une agréable surprise : O fils de la puissante Vénus, que veux-tu de moi ? Je ne puis te récompenser que foiblement du bonheur que tu viens de me promettre par un serment auguste. Apprends donc ce que j'attends de toi, reprit l'Amour. Dès à présent renferme tous tes vents jusqu'à l'heure où le soleil se replonge dans la mer, & donne-moi mille zéphyrs, qui pendant tout ce temps-là seront soumis à mes ordres. Soudain, d'une voix redoutable, Éole rappelle les vents vagabonds : les vents obéissent, volent & arrivent de toutes parts. Le dieu les enferme, & mille zéphyrs viennent voltiger autour du fils de Vénus.

Bientôt, lui dit l'Amour, tu recevras le prix de tes services, & tu verras tes vœux accomplis : maintenant je vole

où mes affaires m'appellent. Il dit, & prit son vol, avec son cortège de zéphyrs, vers le rivage où, à travers le crépuscule du matin, il apperçut l'entreprenant jeune homme qui, transporté de joie à la vue de la belle aurore, avait l'ame remplie d'un doux pressentiment. La mer calme & tranquille frémissait doucement à l'aspect du soleil. Alors il vit plus distinctement que jamais l'île située vis-à-vis de lui. Le rivage retentissait du chant des oiseaux, & deux ramiers prirent leur vol au-dessus de sa tête vers l'île. Les vents les plus doux soufflaient seuls sur la rive ombragée. Tel fut le calme qui régna sur la terre & sur l'onde lorsque Vénus sortit de l'écume des flots : le ciel serein, la mer verdâtre, les bords émaillés contemplèrent son éblouissante beauté ; les vents étonnés suspendirent leur vol, les amoureux zéphyrs caressèrent la déesse par mille baisers. Cependant le jeune homme, dont l'amour avait ranimé le courage & la passion, monta dans sa barque. O souverain des mers, ô Neptune, s'écria-t-il, dieux & déesses qui habitez l'empire des ondes, soyez favorables à mon entreprise. Ce n'est point l'audace, ce n'est point une coupable présomption qui me fait tenter un projet si hardi ; non, c'est le sentiment le plus pur ; c'est l'amour qu'un dieu a mis au fond de mon cœur ; c'est le desir vertueux de porter, à travers les dangers, du secours à des infortunés. Laissez-moi atteindre le rivage de cette île. Et toi, divinité qui m'a inspiré cet amour, ne m'abandonne pas : c'est toi qui as fait naître dans mon ame cette pensée hardie.

Il parlait encore, quand tout-à-coup l'Amour fit croître du fond de la barque une perche élevée, & ornée de guirlandes de fleurs qui flottaient dans les airs, & le bateau s'avançait vers l'île ; car ce dieu avait ordonné aux zéphyrs de souffler dans les guirlandes, & de l'éloigner du rivage. D'autres furent chargés de séparer les vagues devant la barque, & d'applanir le chemin fluide : d'autres eurent soin de rafraîchir le jeune homme qui, saisi d'une sainte surprise, s'apperçut qu'un dieu l'assistait. Alors, l'ame remplie d'un grand courage, il s'éloigne de la rive, tandis que l'Amour vole invisiblement devant lui. Du fond des abîmes & des rives lointaines accouraient les fils de Neptune, les Tritons & les Néréides couronnés de jonc : ils formaient autour de la barque un grand cercle, étonnés de l'audace du mortel qui, le premier, osait se confier à la vaste mer sur un frêle vaisseau. « Sois heureux, chantèrent-ils, » que tout favorise ton voyage, ô courageux jeune homme ! » L'Amour te récompensera, l'Amour qui t'a rendu assez » hardi pour t'exposer sur les flots de la mer dans le tronc » creusé d'un arbre. Qu'il fait beau te voir voguer sur les » ondes éclatantes, semblable au cygne majestueux qui fend » les eaux avec ses pieds ! Amour vole, il est vrai, devant » toi : celui-là est heureux qu'Amour prend sous sa pro- » tection. Recevez-le sans accident, ombres de l'île ; c'est-là » qu'il trouvera la récompense, la douce récompense de son » industrie & de son courage. Nous lisons dans l'avenir, nous » voyons ton art perfectionné. Des nations couvrent l'océan

» de leurs flottes, & voguent chez des peuples lointains. » Des hommes différents par les mœurs, ſéparés par des » mers immenſes, s'accueillent avec ſurpriſe ſur de paiſibles » côtes : ils vont chercher & ils rapportent les tréſors de » l'étranger, ſon ſuperflu, ſes ſciences & ſes arts. Alors on » verra le nautonnier nager ſans crainte ſur l'abîme immenſe, » & ſe tracer un chemin à travers les mers ignorées. Il » affrontera hardiment la tempête furieuſe, lorſque le ciel » & la terre ſe ſoulevant, ſon navire deviendra le jouet » des flots. Telle eſt l'audace & l'induſtrie de la race de » Prométhée : le feu des dieux brûle dans le cœur des » hommes, & les périls menaçants enflamment leur indomp-» table courage ».

Ainſi chantèrent les Néréides & les dieux marins, en formant des danſes tumultueuſes autour de la barque, tandis qu'à l'harmonie de leurs chants les tritons joignaient les accords de leurs trompes. Cependant le jeune homme voguait heureuſement, & parvint ſans accident au rivage de l'île, qui le reçut ſous ſes frais & voluptueux ombrages. Plein de joie, il ſauta hors de ſa barque, qu'il traîna ſur le ſable, pour la mettre à l'abri ; enſuite il rendit graces aux dieux d'avoir été ſi favorable à ſon entrepriſe audacieuſe. Rempli d'une douce eſpérance, il traverſe les ombres de l'île. A chaque pas, il remarque avec raviſſement des traces de mains laborieuſes : il voit des figuiers, des pommiers & des poiriers plantés en allées fertiles : la vigne, s'étendant d'un arbre à l'autre, était ſi chargée de raiſins, que les branches ſe

courbaient ſous le poids des grappes : des jaſmins & des myrtes formaient çà & là des boſquets délicieux ; & mille petits ruiſſeaux dont les bords étaient émaillés de différentes fleurs, coulaient avec un agréable murmure ſous les cintres que formaient les arbriſſeaux.

Pendant qu'il était occupé de ce nouveau ſpectacle, Mélide était aſſiſe dans la cabane auprès de ſa mère. La tête penchée ſur ſon ſein, elle reſta long-temps dans un profond ſilence ; enfin Sémire lui parla ainſi : Quoi, ma fille, je te verrai toujours rêver ! Qui peut t'attriſter, ma chère Mélide ?

Mélide, les yeux inondés de pleurs, répondit ainſi : Hélas ! je rêve ſans pouvoir en dire la cauſe. J'ignore pourquoi mon cœur palpite ; je ne ſais pas ce qui oppreſſe ſi fort ma poitrine ; je ſens ſeulement que je ſuis malheureuſe, & plus malheureuſe que toutes les autres créatures.

Eh quoi, ma chère Mélide, reprit douloureuſement ſa mère, tu te trouves malheureuſe ! Ce ſont des idées chimériques qui te rendent telle. Que te manque-t-il ? Toutes tes plantes croiſſent comme tu le deſires ; tout ce que tu entreprends te réuſſit : tes berceaux ſe revêtent des plus aimables ombrages pour te recevoir ; les arbres que tu plantes ſont les plus beaux de l'île : tout ici s'empreſſe à te careſſer & à te réjouir : pourquoi ton troupeau n'eſt-il plus ta plus chère occupation ?

Oui, dit Mélide en pleurant, hélas ! oui, autrefois la joie me ſuivait en tous lieux ; maintenant il n'en eſt plus pour

moi. L'ombrage aujourd'hui ne fait que nourrir mon chagrin. La vue de chaque plante m'inſpirait autrefois du plaiſir ; je le reſpirais avec le parfum de chaque fleur ; mais hélas ! à préſent il n'eſt plus de plaiſir pour moi dans toute l'île, & je ſuis la plus malheureuſe des créatures vivantes. Si je vois les oiſeaux ſe raſſembler, ſe réjouir & chanter ſur la cime des arbres ; ſi je vois mes moutons réunis bondir dans la prairie, ou ſe repoſer tranquillement à l'ombre & ſe réjouir d'être enſemble, alors je ne puis m'empêcher de deſirer....

Sémire interrompit ſon diſcours par ces mots : Mais, quoi ! toujours les mêmes plaintes ! Fille ingrate envers les dieux ! peux-tu t'abuſer au point de deſirer des choſes que tu ne ſaurais nommer, des choſes qui ne ſont pas dans la nature ? Eh, quoi ! ſi j'allais murmurer auſſi de ce que cette mer n'eſt pas une terre, ou de ce que je ne ſais pas voler comme les oiſeaux, ou de ce que les arbres ne peuvent pas s'entretenir avec moi ? .... Cependant ces plaintes ſeraient moins biſarres que les tiennes.

Mélide reprit : Non, je ne trouve pas mes deſirs ſi déraiſonnables. Pourquoi faut-il que nous ſoyons ſeules privées d'un bien dont tous les animaux jouiſſent ? Ne leur reſſemblons-nous pas en tout ? Ils mangent, ils dorment, ils entendent, ils ſentent comme nous : ils ſe réjouiſſent, ils s'affligent, ſurtout quand on les ſépare de leurs ſemblables : pourquoi, ayant tant de choſes communes avec eux, ne leur reſſemblerions-nous pas en cela ?

Pourquoi, répondit la mère d'un ton fâché ? c'eſt aux

dieux qu'il faut demander pourquoi ils ne t'ont pas donné d'autre société que celle de tes douces brebis & des vifs oiseaux. Si telle est leur volonté, cesse de t'en plaindre.

Mais, reprit Mélide d'une voix timide, le mouton ne se réjouit pas de la société du chevreuil, ni la colombe de celle du canard ; chaque créature ne cherche que celle de son espèce. Et nous, ne sommes-nous pas aussi une espèce particulière ? Celui de mes moutons, qui me chérit le plus, se divertit bien plus avec son semblable qu'avec moi.

Eh bien, poursuivit Sémire, ne suis-je pas une société de ton espèce ? Je t'aime bien plus que les brebis ne peuvent aimer les brebis ; je t'aime plus que les oiseaux ne peuvent aimer les oiseaux.

Oui, repartit tendrement Mélide, hélas ! oui, ma mère. Mais toi-même, je vois que tu t'attristes. Peut-être t'affligerais-tu moins si nous étions en plus grand nombre : nos divertissements seraient plus variés. Quel plaisir n'aurais-je pas, si nous étions en plus grand nombre, si, réunissant nos efforts, nous tâchions de te réjouir ! Ah s'il y avait seulement ici une créature comme moi, un être qui prît part à tous mes petits plaisirs, qui fût toujours à mes côtés, qui.... Hélas ! il me semble.... Mon cœur t'aime par-dessus tout ; mais il me semble que ce cœur est susceptible d'encore plus d'amour, & cela pour un objet que je ne saurais ni trouver ni définir.

Sémire dit en soupirant : Que tes funestes desirs jettent de trouble dans mon ame ! Les dieux refusent de les accomplir, parce

parce que tu demandes avec trop d'importunité. De chaque arbre, de chaque pierre ils pourraient faire des créatures comme toi ; mais....

Mélide interrompit avec vivacité ſa mère : Quoi! les dieux pourraient faire un tel prodige ? O dieux ! auprès de chaque arbre, ſur chaque pierre, je vous ferai des ſacrifices ; je vous offrirai ce que chaque ſaiſon produit de plus beau : je vous implorerai ſans ceſſe.... Oui, je vais.... Tout-à-coup Sémire releva la tête. Dieux! s'écria-t-elle, que vois-je? A ces mots, elle reſta immobile comme une ſtatue. Le jeune homme s'était arrêté à la porte de la cabane, tout auſſi troublé. Dieux! c'eſt elle, s'écria-t-il ; c'eſt la même que j'ai vue en ſonge.

Sémire, ſaiſie de frayeur, ſe lève de ſon ſiège : Si tu es un des habitants de l'Olympe, dit-elle, & que tu viennes nous viſiter dans notre demeure, ah! regarde-nous favorablement, &... Mais quoi! je te vois arrêté ſur le ſeuil de la porte, tout auſſi troublé que nous. Qui que tu puiſſes être, ſois le bien-venu. Alors le jeune homme entra dans la cabane, & leur parla ainſi : Ah! recevez-moi favorablement dans votre demeure. Je ne ſuis pas un habitant de l'Olympe : je ſuis arrivé dans votre île par un moyen extraordinaire, & j'implore votre bienveillance.

Mélide, pendant leur entretien, était reſtée ſans mouvement, occupée à conſidérer la belle ſtature du jeune homme. Enfin elle parla ainſi : Oui, les dieux ont enfin exaucé mes vœux ; ils ont produit cette charmante figure pour me tenir compagnie. Approche-toi de mes côtés ; viens, que je touche

tes mains, & tes joues colorées comme la rose. Dis-moi, de quelle manière les dieux t'ont-ils créé ? Ah ! sans cesse je vais leur rendre graces de ce bienfait. Dis-moi, qu'étais-tu il y a un moment ? Un arbre ? une pierre ? Et en parlant ainsi, elle pressait la main tremblante du jeune homme contre son sein palpitant. Le jeune homme reprit en soupirant : O ma bien-aimée ! s'il m'est permis de te nommer ainsi... Moi ! interrompit Mélide : ah ! dis-le moi sans cesse ; je l'entendrai avec ravissement. Me voilà enfin heureuse : tous mes vœux sont accomplis en toi. Sens, ah ! sens comme le cœur me bat de joie ! Ma main tremble dans la tienne : jamais je n'éprouvai tant de joie, jamais je ne sentis ce que je sens.

Dieux ! que je suis heureux ! s'écria le jeune homme. Depuis long-temps je t'aime par-dessus tout. Ah ! que mon voyage périlleux est fortuné ! Que je suis bien récompensé de mon entreprise téméraire ! En parlant ainsi, il pressa la main de la jeune fille sur ses lèvres.

Que fais-tu ?... Qu'est-ce que j'éprouve ? s'écrie Mélide. J'expire de volupté. Tout ce que tu entreprends fait passer dans mon ame un ravissement que je n'ai jamais senti. Mais toi, voudras-tu toujours être avec moi, m'assister dans toutes mes occupations, & partager tous mes plaisirs ?

Comment, repartit le jeune homme, pourrais-je faire autrement, puisque je ne saurais être heureux qu'en te possédant ?

O ma mère ! s'écria ensuite Mélide, que les dieux sont bons d'avoir exaucé mes vœux téméraires, & d'avoir produit cette aimable créature pour me tenir compagnie ! Vois, ma mère ; elle est aussi grande que moi : elle n'est pas petite comme lorsque tu me trouvas sous les rosiers.

Sémire dit alors : Remettons-nous de notre trouble ; asseyez-vous tous deux auprès de moi : & toi, jeune homme, nous te bénissons. Tu ne saurais être venu en ce lieu dans de mauvais desseins. Raconte-nous d'où tu viens, & comment tu es venu dans notre habitation solitaire. Il faut que tu aies éprouvé des choses bien extraordinaires.

Ils s'assirent alors. Mélide & le jeune homme se tenaient par la main. Il commença à raconter ses aventures, & comment un dieu lui avait montré en songe la belle Mélide ; comment il l'avait aimée ; comment il s'était désolé sans espérance, se voyant séparé d'elle par la vaste mer ; comment il avoit enfin construit son bateau, & s'était exposé sur les flots, dans le tronc creusé d'un arbre, qu'il conduisait avec des pieds de bois ; & comment, par l'assistance des dieux, il avait abordé sur le rivage.

Elles écoutèrent avec surprise ces aventures merveilleuses, & Sémire reprit : Ce sont les dieux qui t'ont inspiré le dessein & le courage d'entreprendre à travers les flots ce voyage périlleux. Ah ! nous te bénissons, & nous offrirons aux dieux des sacrifices d'actions de graces : ils t'ont conduit dans cette île pour notre bonheur, & n'ont pas voulu me laisser succomber au chagrin qui me consumait.

Mélide poursuivit ainsi : Il se trouve donc un autre rivage & d'autres habitants par-delà cette mer ?... C'est ce que j'ai toujours bien conjecturé, quoique ma mère me l'ait toujours caché. Et toi, ah ! ne t'en retourne jamais sur ce rivage dans ton tronc creusé : reste avec moi, ne sois qu'à moi seule. Il me

ſemble que je ne pourrais ſouffrir que tu aimaſſes d'autres compagnes comme tu m'aimes. Mais, dis-moi, tu ne me parais pas fait comme moi, un duvet léger que je n'ai pas garnit ton menton. C'eſt, répondit le jeune homme, parce que je ſuis un garçon, & que tu es une fille. Un garçon! reprit Mélide; que tu m'étonnes! Cependant je ne pourrais pas t'aimer davantage, quand tu ſerais entièrement fait comme moi. O que de choſes ma mère m'a cachées!

Sémire ſourit à ces mots, & ordonna à ſa fille de préparer les plus beaux fruits pour le ſoupé. Auſſi-tôt Mélide, amenant le jeune homme avec elle, alla cueillir les plus beaux fruits. Inſenſiblement, au milieu de leurs embraſſements & de leurs tendres entretiens, ils oublièrent les fruits qu'ils cherchaient, & portèrent leurs pas dans le lieu du rivage où était le bateau. Regarde, diſait le jeune homme, regarde, ma bien-aimée; voilà le tronc qui m'a fait traverſer les flots de la mer, & qui m'a conduit dans tes bras. Elle y courut ſoudain, remplie d'une vive admiration. O invention merveilleuſe! s'écria-t-elle, ô témérité! Se confier aux vaſtes mers dans un vaiſſeau qui ne peut être que le jouet des vagues, comme la feuille volante d'une fleur eſt le jouet des vents les plus doux dans les airs! & c'eſt ton amour pour moi qui t'a inſpiré tant de courage! O mon bien-aimé! comment puis-je te remercier de ton amour? Mais, dis-moi, qu'eſt-ce que je vois-là d'attaché aux deux côtés de la barque? Sans doute ce ſont les deux pieds de bois à l'aide deſquels, ſemblable au cygne, tu as dirigé ton voyage? Je te ſalue, tronc creuſé; je te ſalue, arbre des rives lointaines; tu es plus beau à mes

yeux ainſi étendu, dépouillé de tes ornements, que tout autre orné de la plus belle parure du printemps. Béni ſoit le lieu que tu as ombragé : bénis ſoient les oſſements de ceux qui t'ont planté ; que le printemps prodigue toutes ſes beautés dans le lieu où ils repoſent. Mais toi, mon bien-aimé... (ainſi dit-elle au jeune homme, & pendant qu'elle lui parlait & qu'elle le tenait étroitement embraſſé, une larme de tendreſſe s'échappa de ſon œil) ; ah ! je t'en conjure, ne m'abandonne pas ; ne remonte jamais dans ce tronc creuſé pour quitter ce rivage. Ah ! ſi jamais tu le quittais, puiſſent alors les vagues irritées, ſenſibles aux plaintes que m'arracherait ton infidélité, te rejetter ici dans mes bras ! O ma bien-aimée ! reprit le jeune homme, en eſſuyant par mille baiſers les larmes qui coulaient ſur ſes joues, que tes craintes ſont injuſtes ! Puiſſe la première vague m'engloutir dans les abîmes, ſi jamais je quittais ces bords dans ce déteſtable deſſein. Et comment pourrais-je m'y réſoudre, puiſque tu es tout mon bonheur & toute ma joie ? Je veux conſtruire ſur ce rivage fortuné deux autels : l'un ſera conſacré à la belle Vénus & à ſon puiſſant fils, car c'eſt lui qui a fait naître dans mon cœur cet amour invincible & cette hardie réſolution ; l'autre, au dieu des mers, qui m'a protégé ſur les flots. Enſuite ils prirent le chemin de la cabane, & ils posèrent les fruits ſur la table dans des corbeilles ſimples. Au milieu de la joie de leurs entretiens, la nuit vint, & l'Amour les conduiſit dans un berceau de jaſmin & de roſes, à côté duquel une ſource faiſait entendre ſon gazouillement. De petits amours folâtraient ſur les rameaux du berceau, & de doux zéphyrs,

ſecouant leurs aîles parfumées, ſe jouaient autour des amants.

Leurs deſcendants perfectionnèrent l'art de naviguer ſur la mer : ils bâtirent ſur ſes bords une ville floriſſante, & ils la nommèrent Cythère. La mer Laconienne réfléchiſſait au loin la hauteur de ſes tours & la ſplendeur de ſes bâtiments. Le plus beau de ces édifices était un temple entouré d'un double rang de colonnes, & conſacré au dieu d'amour. Le bonheur & l'abondance régnaient dans les murs de cette ville, & les vaiſſeaux de l'océan, richement chargés, venaient de toutes parts ſe rendre dans ſon port commode.

Fin du Tome ſecond.

